UNE

# VOIX D'EN BAS

Poésies

PAR SAVINIEN LAPOINTE,

ouvrier cordonnier

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE PAR M. EUGÈNE SUE, ET SUIVIES DES LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR PAR MM. BÉRANGER, VICTOR HUGO, LÉON GOZLAN, ETC.

PARIS.

AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, RUE RAMEAU, 7,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

Poètes ouvrie
08
SMRS

UNE

# VOIX D'EN BAS.

Paris. — De l'imprimerie d'Adolphe Blondeau, rue Rameau, 7, (place Richelieu)

(Savinien Lapointe)

A. Masson del. E. Monnin sculp.

Savinien Lapointe

UNE

# VOIX D'EN BAS

Poésies

PAR SAVINIEN LAPOINTE,

ouvrier cordonnier.

PRÉCÉDÉES D'UNE PRÉFACE PAR M. EUGÈNE SUE, ET SUIVIES DES LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR PAR MM. BÉRANGER, VICTOR HUGO, LÉON GOZLAN, ETC.

PARIS.

AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE, RUE RAMEAU, 7,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

# PRÉFACE

**Par M. EUGÈNE SUE.**

## § Ier.

Il existe, au coin de la rue Saint-Louis-en-l'île et du quai, une haute maison de modeste apparence. Après avoir monté quatre étages, on arrive à un long corridor, on ouvre une porte, et l'on entre dans un petit cabinet dont l'unique fenêtre donne sur le quai Bourbon.

De cet endroit, la vue est splendide. Au loin, ce sont les coupoles du Panthéon et du Val-de-Grâce; à droite, les tours de Notre-Dame; à gauche, les masses d'arbres de l'Entrepôt et du Jardin-des-Plantes; puis la Seine qui se déroule large et majestueuse jusqu'au pont d'Austerlitz, avec ses ports peuplés de travailleurs hâlés et robustes; enfin, à l'extrême horizon, les coteaux de Charenton se dessinent dans une vapeur lumineuse.

Un lit occupe la plus grande partie du cabinet dont on parle. Aux murailles nues et badigeonnées à la chaux sont accrochés plusieurs cadres de bois renfermant des aquarelles de fleurs et d'oiseaux. Deux petites lithographies sont clouées sur le mur: le sujet de l'une d'elles est sinistre, c'est l'asphixie d'un jeune homme et d'une jeune femme.

Près de l'embrasure de la fenêtre et bien en évidence, est un petit bas-relief en plâtre représentant en pied l'immortel chantre des gloires, des amours et des revers du peuple, ce rare génie qui joint au sublime élan patriotique de Tyrtée, le merveilleux bon sens de Molière et la grace exquise d'Anacréon; en un mot, Béranger... ce conspirateur en chansons qui, ayant pendant quinze ans la France pour complice, a porté les plus formidables coups à la Restauration.

Au fond du cabinet; la porte d'un placard, à demi-ouverte, laisse apercevoir quelques hardes. Deux chaises de paille et le lit, tel est le mobilier de cette demeure.

Une planche à hauteur d'appui, servant d'établi, occupe toute la largeur de la baie de la fenêtre. Sur cette planche sont plusieurs souliers à demi confectionnés.

Un jeune homme d'une physionomie ouverte et spirituelle, au regard vif, au front haut, est assis devant cet établi, le dos courbé, la tête penchée en avant; il tient un soulier entre ses genoux, il travaille avec autant de célérité que d'adresse; car cet ouvrier cordonnier est l'un des meilleurs artisans de sa profession; il est cité parmi ses compagnons pour avoir fait en un seul jour sept paires d'escarpins, et une autre fois quatorze paires de chaussons, somme de travail presque incroyable.

Assise non pas à ses côtés (le cabinet est trop étroit), mais un peu derrière lui, est une jeune femme, d'une figure douce, gracieuse et jolie, ouvrière non moins habile, non moins laborieuse que son mari; elle est occupée de coudre un petit soulier de satin blanc... soulier de bal et de fête...

De temps à autre, cet ouvrier cordonnier,

tout en maniant son alène et son tranchet, s'arrête un instant, murmure quelques paroles, lève les yeux, regarde à travers la fenêtre les nuées courir sur l'azur du ciel... Puis, après un moment de silence et de rêverie, il courbe la tête, reprend son travail avec une activité nouvelle, et semble vouloir regagner les minutes qu'il vient de perdre dans une contemplation oisive.

D'autres fois, pour se délasser un peu de ce travail douloureusement fatigant qui l'oblige à se tenir le dos continuellement voûté, la poitrine touchant presque ses genoux et appuyée sur une forme de bois anguleuse, l'ouvrier redresse son front baigné de sueur, se penche, s'accoude sur le pied du lit, auquel est adossé son tabouret, et d'une voix sonore, un peu précipitée, il dit à sa femme :

— Ma bonne Victoire... écoute !

Et tantôt avec un accent doux et triste, il lui dit des vers tels que ceux-ci :

Mère, ne sortez pas : les feuilles sont fanées
Et sous le vent qui passe on les entend frémir.
Tout est est silencieux dans nos tristes vallées :
L'aquilon seul mugit. Hélas ! tout va mourir.

Oh ! non, ne sortezpas ; car les frimats, ma mère,
Pèsent sur les vieillards et les brisent soudain ;
Avec la tendre feuille ils tombent sur la terre,
Infortunés comme elle, hélas ! sans lendemain.

Mère, dans nos jardins plus de fleurs, plus d'ombrage ;
Le vent froid de l'automne a déjà tout flétri.
Ah ! que ma mère encore échappe à ce ravage
En restant dans les bras de son enfant chéri.
Le voile du trépas
Nous couvre de son ombre ;
J'ai peur d'un ciel si sombre :
Mère ne sortez pas !

Ou bien encore, d'un ton bref et éner-

gique, cet artisan récite des vers tels que ceux-là :

Écoutez, écoutez, ô nos législateurs!
Retenez le couteau de vos exécuteurs;
On tue un homme ici! justice du prétoire,
Pour qui dois-je brûler un vers expiatoire?
De quel droit osez-vous, vous les juges d'en bas,
Légaliser la mort dans vos subtils débats?
Et briser au banquet que Dieu, pour tous, fit stable,
La tête d'un convive à l'angle de la table?
Tout acte qui détruit laisse après soi le deuil:
Avant de l'exiler au désert du cercueil,
Interrogeons la voie où s'égara son âme.
Eh! comment se fait-il, qu'étant fils de la femme,
Cet homme ait tout à coup pris la nuit pour le jour,
Pris le mal pour le bien, la haine pour l'amour?
D'un tel renversement, étudions les causes,
Suivons l'esprit humain dans ses métamorphoses,
Et voyons quel destin, à l'ombre de l'erreur,
A pu faire égoutter tant de fiel dans son cœur.

Hier, je regardais, au banc de la justice,

Ce malheureux pour qui se dressait le supplice,
Et seul, me recueillant, je vis dans le passé,
Pendant que la justice enlaçait l'accusé,
Une mansarde ; au fond, un berceau solitaire
Où dormait un enfant, pauvre petit, sans mère
Qui gardât son sommeil, plein de convulsions :
Il dormait là, roulé dans un tas de haillons ;
Car, pour gagner son pain, au dehors, sa nourrice,
D'un hôtel somptueux faisait le lourd service ;
Et lorsqu'il s'éveillait, pauvre enfant ! le soleil
Seul souriait, parfois, à son morne réveil.

Ce fut tout le bonheur qu'il eut, dans ce silence,
Que ne troublaient jamais les doux jeux de l'enfance.

. . . . . .

La jeune femme interrompt aussi un instant son travail, et, les deux mains croisées sur ses genoux, elle écoute avec une admiration ingénue. Son timide et doux regard ne quitte pas celui de son mari ; elle est heureuse, elle est naïvement fière, car ces vers sont de lui.

Oui, ce laborieux et habile artisan, cité comme l'un des meilleurs ouvriers de son état, cet artisan est un poète... un poète éminent.

Il se nomme Savinien Lapointe.

Il est l'auteur de ce recueil de poésies si remarquables qui doivent d'être entourées de la profonde sympathie, de l'éclatante approbation, toujours assurées à une œuvre d'art, noble, courageuse et remplie d'élévation.

Cet homme que la nature a fait poète, à qui le plus heureux instinct a révélé les délicatesses du style, le coloris des images, l'harmonie du nombre, n'est pas une de ces organisations contemplatives, rêveuses, qui se bercent et s'endorment au concert de leurs chants, c'est un homme d'ac-

tion au cœur chaud, à la tête ardente, au caractère énergique, qui s'est intrépidement battu, et a versé son sang dans deux grandes campagnes populaires, l'une absoute, celle des jours de juillet, l'autre condamnée, des 5 et 6 juin.

Et cet homme d'une intelligence supérieure, d'un talent justement et généralement aimé, d'un caractère bouillant et valeureux, accepte avec une noble, avec une fière résignation la condition que le sort lui a faite.

Il demande à son travail manuel le pain grossier de chaque jour, afin de conserver indépendante, pure et chaste la sainte poésie qui l'aide à oublier parfois de douloureuses réalités; car sa vie est rude, pénible, inquiète. Il a deux petits enfants; et son labeur, joint à celui de sa femme

(travail injustement et misérablsment rétribué, comme tout travail fait par une femme), ne suffit pas toujours aux modestes besoins de ce pauvre jeune ménage; et puis il a un père vieux, infirme, une mère âgée, valétudinaire, dont le zèle laborieux dépasse souvent les forces. Et le poète ressent plus vivement encore que les siennes les privations de ces êtres bien aimés.

C'est donc à ses bras d'artisan qu'il demande son pain quotidien. C'est à sa tête de poète qu'il demande ces rêveries mélodieuses qui rafraîchissent le cœur, ou ces mâles accents qui disent avec tant d'énergie une de ces sombres et sanglantes biographies du prolétaire, si souvent fatalement voué au mal et au crime par l'ignorance, le délaissement, la misère!

Cela est touchant, cela est noble, cela

est grand; et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer du poète qui reste artisan, malgré l'enivrement de la poésie, ou de l'artisan qui reste poète, malgré les rudes exigences de sa profession manuelle.

Ainsi, on honore, on glorifie, on sanctifie le travail; ainsi, l'on appelle forcément la sympathie des plus égoïstes sur une classe d'hommes doublement intéressante.

Oui, car loin d'employer le développement toujours croissant de leurs facultés à maudire leur rude tâche de chaque jour, ils la chantent, ils l'ennoblissent par l'ardeur même avec laquelle ils s'y livrent, eux, esprits si fins, si cultivés, si poétiques! Loin d'abandonner leur frères moins privilégiés, ils continuent de partager leur vie laborieuse et dure, afin de pouvoir au moins signaler au monde, tantôt avec une amère

indignation, tantôt avec une tendre charité les douleurs, les privations, les droits et les espérances des travailleurs.

Et ce rôle est d'autant plus beau, d'autant plus sacré, que malheureusement les moyens de réclamation sont toujours en raison inverse de la somme de souffrances et de besoins des individus.

Plus une classe est élevée dans la hiérarchie sociale, plus elle a de facilité pour défendre ses avantages ou imposer ses privilèges.

Toutes les aristocraties, tous les intérêts matériels considérables ont des organes qui les représentent ou qu'ils achètent; tandis que les classes pauvres et laborieuses sont dans l'impossibilité complète de défendre ou de réclamer des droits vitaux pour elles.

Comment la masse des travailleurs peut-elle faire parvenir ses justes doléances dans la sphère de ceux qui décident de leur sort? L'artisan, brisé de fatigue, accablé de soucis, de privations, ayant sous les yeux le spectacle déchirant de la profonde misère des siens, trouvera-t-il, en admettant qu'il ait le temps, le courage, le talent d'écrire, trouvera-t-il une publicité assez considérable, assez répandue pour que sa réclamation soit efficace?

Qui se chargera de faire entendre hautement aux heureux du monde cette pauvre voix plaintive et désolée, ne demandant que le droit de gagner un pain bien amer?

Le peu d'esprits élevés qui sympathisent profondément aux douleurs des masses, mais qui ne sont pas nés parmi les artisans, ignorent, malgré leur zèle ardent, malgré

leur généreux dévouement, ignorent mille faits, qui exposés avec autant de dignité que d'impartialité par le travailleur instruit et lettré, peuvent et doivent seuls donner aux réclamations des masses une autorité irrécusable.

Nous le répétons, rien ne nous paraît donc plus touchant, plus beau que de voir des hommes d'une intelligence, d'un talent aussi élevé que M. Savinien Lapointe, rester ouvrier comme leurs frères, vivre de leur vie de rude labeur, afin d'être toujours l'écho de leurs douleurs, de leurs vœux, de leurs espérances, et, à défaut de *représentation politique*, créer ainsi une sorte de *représentation poétique*, à laquelle la puissance de leur voix donne autant de retentissement que d'importance.

Esquissons maintenant en quelques li-

gnes la biographie de M. Savinien Lapointe; ce sera un curieux et noble enseignement.

Ensuite nous apprécierons les tendances sociales et la manière de l'auteur.

## § II.

M. Savinien Lapointe est né à Sens, en 1812; son père était cordonnier, sa mère femme de ménage dans cette ville. En 1814, chassée par l'invasion, la petite famille vint à Paris. Au bout de quelques mois, une maladie cruelle jette le père à l'hôpital; il y reste deux ans. La pauvre mère, demeurant sans ressources avec Savinien et un

autre enfant qui venait de naître, les envoie à la campagne chez son père à elle; afin de pouvoir lui payer leur pension, car il était aussi dans une position très précaire, elle se met bravement nourrice sur lieu : c'était encore nourrir ses enfants.

La vue de la nature, la vie calme des champs, agirent beaucoup sur l'imagination de Savinien; quoique tout jeune, ce fut là qu'il ressentit ses premières et vagues aspirations poétiques. Rappelé à Paris par son père lorsque celui-ci fut sorti de l'hôpital, il fut témoin et acteur d'une scène qui laissa de profonds, de douloureux souvenirs dans son esprit.

Un dimanche, son père l'emmene se promener avec lui hors des barrières; on

arrive à un cabaret; des enfants de l'âge de Savinien s'amusaient à un jeu de siam, il demande à être de la partie, on le repousse, il insiste; une discussion s'élève, une rixe s'engage; il s'emporte et frappe l'un des joueurs d'un coup de quille. La mère du blessé accourt, éplorée, en jetant les hauts cris. Le père de Savinien, homme énergique et violent, blâme son fils vivement, dans sa colère, il se lève pour le châtier, l'enfant se sauve; le père le poursuit, trébuche, tombe... et se casse la hanche.

Cet affreux accident causait au père de Savinien une double et atroce souffrance : une douleur physique épouvantable et une douleur morale non moins effrayante; car cette cruelle fracture c'était l'hôpital... et l'hôpital, c'était pour lui le chômage, l'impossibilité de travailler, et, nécessai-

rement, le dénûment, la misère des siens.

Et pourtant, par un effort de courage stoïque, ce père ainsi brisé par une double torture, ne fit pas entendre, dans ce moment terrible, une seule parole de colère, de blâme, de récrimination contre son fils... Bien plus, depuis ce jour funeste, il y a vingt ans de cela, jamais il n'a fait la moindre allusion à ce déplorable événement.

Cette résignation stoïque nous semble honorer à la fois et le père et le fils :

Le père, parce qu'il a vu le désespoir de son enfant assez cruel pour ne pas l'augmenter par un reproche inutile;

Le fils, parce qu'il a pu donner à son père une telle créance.

Du reste, cette dignité dans la douleur, ce fier silence, cette concentration solitaire du chagrin semblent être chez M. Savinien Lapointe un héritage de race; dans son œuvre, nous n'avons pas trouvé un mot qui trahit en lui la moindre préoccupation personnelle. Pour ce qui le touche, jamais une plainte, jamais une prière; s'il s'indigne, s'il réclame, c'est pour ses frères.

— On m'accuse bien d'être un peu orgueilleux, nous disait-il un jour; — que voulez-vous, je tiens cela de mon pauvre père, qui n'a jamais pu courber le front sous les plus cruelles douleurs.

Durant deux années, le père de Savinien

resta dans un hospice, par suite de sa malheureuse blessure. L'enfant était devenu jeune garçon ; il avait appris l'état de son père, il redoubla de travail et d'ardeur, afin de rendre moins pénibles à sa mère les suites du funeste accident dont il avait été la cause involontaire.

Deux ans se passèrent ainsi, au bout desquels le pauvre père si rudement éprouvé sortit boiteux de l'hospice : pouvant alors reprendre son travail; il revint auprès de sa femme et de ses enfants.

L'existence de sa mère étant désormais assurée, Savinien céda à ce besoin d'aventure, d'indépendance naturel à son âge. Bon ouvrier d'ailleurs, en état de se suffire à lui-même, il quitta le toit paternel,

pour s'enrôler dans une de ces *chambrées* où quinze ou vingt ouvriers entassés, habitent en commun quelque comble mansardé. Travaillant tout le jour, l'association possède généralement un pantalon, une redingote et un chapeau, que l'on met tour à tour lorsqu'il s'agit de sortir pour aller porter du travail chez les bourgeois.

Ces *chambrées* renferment presque toujours d'excellents ouvriers. Ce fut là que Savinien se perfectionna dans son métier, et qu'il arriva, nous l'avons dit, à des résultats de *main-d'œuvre* prodigieux:

Mais déjà les nobles besoins de l'intelligence commençaient à se faire sentir; la nuit, le jeune artisan lisait Rousseau, le jour, en travaillant, il chantait Béranger

mais à mesure que son intelligence s'ouvrait à la lecture du philosophe immortel, à mesure qu'apparaissaient à ses yeux éblouis et charmés les ravissantes visions de la poésie, ce qu'il y avait de sordide, de misérable dans sa vie matérielle lui devenait de plus en plus blessant.

Son travail manuel, qui durait quinze heures par jour, lui paraissait de plus en plus rude et pesant; autant qu'il le pouvait, il se recherchait dans sa mise, sinon par le luxe, du moins par le soin; jamais enfin la pauvreté, les privations, l'impérieuse et dure nécessité du labeur quotidien ne lui avaient semblé plus pénibles.

Savinien était arrivé à ce moment de terrible épreuve, où l'avenir, incertain, dé-

pend d'un souffle; où le choix du bien et du mal est imminent... fatal... où enfin une intelligence vive, hardie, précoce, poétique, peut vous perdre ou vous sauver; peut s'adonner aux pensées mauvaises comme aux pensées généreuses...

Savinien devait subir l'épreuve jusqu'au bout; il en sortit pur et plus fermement trempé.

Deux de ses camarades, peu laborieux et d'une conduite irrégulière, le voyant dans une disposition d'esprit indécise, lui proposèrent de quitter la *chambrée* et de venir loger avec eux, afin de vivre d'une vie meilleure et moins pénible. Savinien accepta. Il avait quelques avances, il vécut dans l'oisiveté quelques jours. A mesure que ses ressources s'épuisaient, les loisirs de la rêverie

et de la paresse lui paraissaient de plus en plus doux.

Une terrible révélation l'éclaira soudain...

Ses deux camarades volaient pour vivre dans la fainéantise. Lorsqu'il apprit cette infamie, il logeait avec eux, — Il aurait pu être compromis avec ces misérables, ainsi qu'il le dit lui-même dans ces vers :

— J'allais frapper au seuil de l'infamie,
Lorsqu'une voix, comme un divin écho,
Vint éveiller ma raison endormie,
Sans bruit alors retomba le marteau.

Épouvanté, ne voulant pas rester une seconde dans cette habitation maudite, Sa-

vinien courut d'un trait à son ancienne chambrée, et se remit à travailler quinze heures par jour, son cœur et son instinct l'avaient sûrement guidés vers le pauvre et honnête asile où un rude labeur lui donnait du moins un pain qu'il pouvait manger sans rougir.

Après cette faible oscillation vers le charme funeste de l'oisiveté, le caractère de Savinien reprit son équilibre; sa tête pensa, son imagination s'abandonna à tous ses rêves; mais il demanda à ses bras son pain de chaque jour, et l'artisan resta ce qu'il avait toujours été : un homme d'une inflexible droiture.

Vint la révolution de juillet.

M. Savinien Lapointe courut au premier

rang des combattants. Arrêté les armes à la main, sur le point d'être fusillé, il fut sauvé par la victoire populaire, et sa modestie l'empêcha de faire la moindre démarche pour obtenir la décoration de juillet, que son courage lui avait cependant méritée.

Compromis plus tard dans les affaires d'avril, il resta longtemps en prison comme détenu politique.

Ce fut à Sainte-Pélagie que M. Savinien Lapointe fit pour ainsi dire son éducation littéraire ; dans ce loisir forcé, il apprit la grammaire, il étudia assidûment la langue, lut les grands poètes, plusieurs ouvrages de philosophie et de science sociale ou politique.

Ce fut ainsi qu'il commença de se créer une forme pour exprimer ses idées, forme originale dans sa concision énergique et rude, mais qui pourtant, lorsqu'il le faut, s'assouplit et se prête aux pensées les plus suaves, les plus gracieuses, ainsi qu'un homme d'un caractère de fer s'attendrit quelquefois jusqu'aux larmes.

Sorti de prison, M. Savinien Lapointe se maria, et publia ses premiers essais poétiques dans *la Ruche Populaire*, journal rédigé par des ouvriers.

Ces aspirations ardentes, patriotiques, élevées; ce langage âpre et sincère, probe et un peu brutal, allant droit au cœur, au vif, au vrai des choses; ce langage, avant tout, consciencieux et dans ses louanges et dans ses indignations, éveilla bientôt des

sympathies d'autant plus flatteuses pour l'auteur, qu'il avait été inconnu jusqu'alors.

On s'informa du jeune poète; et l'un des hommes qui a voué sa belle intelligence et son cœur généreux à l'étude des hautes questions sociales et à l'amélioration morale et physique des classes ouvrières, M. Olinde Rodrigues, découvrit M. Savinien Lapointe dans un pauvre réduit de la rue Galande, entre sa femme et ses enfants, menant de front sa vie de poète et sa vie d'artisan, et soutenu dans sa lutte contre de bien mauvais jours par sa jeune compagne, ange de dévouement, de douceur et de bonté.

M. Olinde Rodrigues trouva dans M. Savinien Lapointe ce qu'il cherchait : un poète éminent, un penseur remarquable, un excellent artisan et un homme de grand

cœur : dès-lors, il lui donna toutes sortes de touchantes marques d'intérêt et de sympathie, l'encouragea, le produisit, lui ménagea des moyens de publication plus étendus.

Peu à peu, la réputation de M. Savinien Lapointe s'augmenta; il se fit du bruit autour de son nom. Un homme illustre par le cœur, illustre par la sagesse, illustre par le génie, Béranger, apparut un jour inopinément dans la modeste demeure du poète artisan. Cette visite si glorieuse et si peu attendue, l'intérêt touchant et paternel que *le chansonnier* lui témoigna, les précieux encouragements, les excellents conseils qu'il lui donna furent pour ainsi dire la consécration de la valeur poétique de M. Savinien Lapointe.

Plus tard, le grand écrivain qui, de nos

jours, a voué la sublimité de sa pensée, la magnificence de sa parole et l'adorable bonté de son âme évangélique à la cause populaire, Lamennais..., porta aussi un vif intérêt au talent de M. Savinien Lapointe.

Après avoir cité de si éclatantes approbations, auxquelles sont bientôt venues se joindre celles de toutes les célébrités littéraires de ce temps-ci, il ne nous siérait pas d'insister davantage sur la haute valeur de ce livre.

Cette œuvre est du petit nombre de celles qui n'ont pas besoin de cicerone; depuis l'élégie jusqu'à la satire, depuis l'ode jusqu'au drame, les beautés qu'on y rencontre à chaque pas sont assez éclatantes, assez

limpides, assez fièrement indépendantes, pour qu'il soit inutile de les analyser, de les interpréter, et surtout de les prouver; car s'il est un talent vrai, clair, naïf, sincère, chaleureux, original et allant à tous..., c'est celui de M. Savinien Lapointe.

Et, à ce propos, un dernier mot en finissant.

La mission de tout poète, de tout écrivain consciencieux, honnête, est de populariser les idées qu'il croit fécondes et utiles; mais pour que ces idées arrivent jusqu'aux masses, il faut qu'elles affectent une forme particulière.

En France, malgré le progrès croissant de l'instruction primaire, l'immense majo-

rité ne sait encore ni lire ni écrire, elle restera donc, par son ignorance, complètement étrangère aux idées que l'on tenterait de faire parvenir jusqu'à elle, à moins que la mémoire ne supplée à l'instruction.

Sans doute, l'homme du peuple n'apprend pas un livre par cœur, mais il apprend une chanson..., parce qu'il a mille occasions de la chanter, c'est à l'heure du repos, c'est en travaillant, c'est à table, c'est en marche...; puis ce qu'il chante, d'autres l'apprennent en l'écoutant, le répètent, cela se répand avec une incroyable facilité; de sorte que si la chanson renferme dans une fable intéressante et concise une pensée généreuse et patriotique, une satire piquante et juste, l'influence, la portée d'idées ainsi formulées est incalculable..., ou plutôt très calculable;

car, avec des chansons, on exalte si noblement tout un peuple en lui disant l'amour de la patrie et de ses gloires; on l'indigne si saintement en lui disant la haine de l'oppression et du privilège, que dans un temps donné ce peuple est mûr pour une révolution... C'est ainsi qu'a procédé Béranger...; car il est évident que sa pensée politique et sociale se résument dans la réaction populaire de 1830.

C'est donc fort d'un si glorieux exemple, d'un si puissant et si formidable enseignement, que nous appellerons l'attention des écrivains populaires sur la forme qu'il serait peut-être utile de donner, sinon toujours, du moins fréquemment à leurs œuvres. Leur mission est sainte, est grande, est charitable; et personne ne la comprend plus noblement que M. Savinien Lapointe,

mais ils doivent convier le plus grand nombre possible des leurs à cette communion de l'intelligence, et se rappeler que le plus grand nombre est incapable de lire des odes, que ceux même qui les pourraient lire n'y sont pas entraînés par l'attrait vulgaire, si l'on veut, mais irrésistible *du chant sur un air connu*.

Et puis, nous le répétons, pour lire une ode, il faut emporter son livre, s'interrompre de son travail, tandis que dans mille circonstances la chanson vient de soi-même aux lèvres; enfin, son rythme ne nuit en rien à l'harmonie du nombre, à la pompe de l'image, à la grandeur de la pensée, à la magnificence de l'expression. Béranger l'a prouvé.

Ces réflexions nous sont venues d'autant

plus naturellement, à propos de l'œuvre de M. Savinien Lapointe, que ce poète nous semble appelé, par la nature même de son esprit, à avoir une excellente action sur les masses; c'est parce que sa pensée est toujours chaste et sévère, patriotique et généreuse, que nous voudrions la voir se populariser à l'infini; afin que les gens les moins lettrés puissent goûter les jouissances délicates et élevées que son talent nous a procurées, et partager la vive sympathie qu'il nous inspire.

EUGÈNE SUE.

Paris, le 22 août 1844.

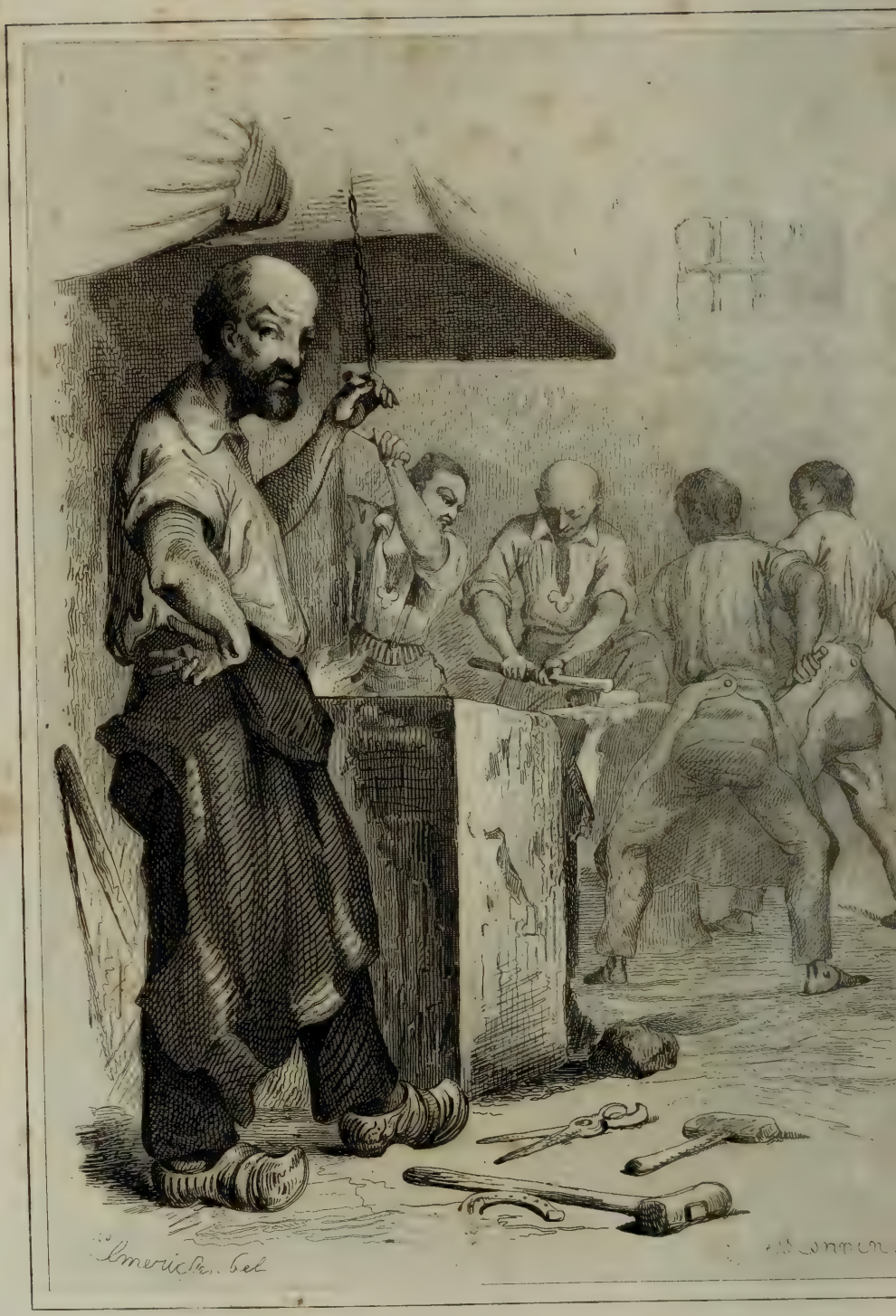
# UNE PLAINTE.

## UNE PLAINTE.

Que se passe-t-il donc de funeste et d'étrange?
Hélas! l'orage a-t-il saccagé la vendange,
Incendié nos bois? ou bien a-t-il couché
Le blé sur notre sol avant qu'il soit fauché;
Arraché tout le fruit qui pendait à la branche
De l'arbre sous lequel on courait le dimanche
S'asseoir et s'égayer? et nos pauvres abris
Ont-ils par l'ouragan été mis en débris?
Tout nous échappe, hélas! pain, fruits; à notre table,
Le vin ne vient jamais comme un convive aimable,

Y semer la gaîté ; nous grelottons : le froid
Aux trous de nos haillons s'engouffre, et point de toit
Où l'on puisse un moment se débleuir la face,
Réchauffer ses pieds nus engourdis dans la glace ;
Il fait pourtant bien froid, et rien pour nous couvrir ;
Et nous sommes à jeun ; que la faim fait souffrir !
Ah ! sur ce globe étroit la multitude abonde ;
Oui, le pauvre est de trop !... pourtant la sève inonde
Blés, ceps, bois, fruits et fleurs, chanvre et lin. Il nous faut
Subir la faim, la soif, et le froid, et le chaud !
Qui donc a fait les lots, désigné le partage ?
Quel ogre a dévoré le commun héritage ?
Tel est le cri du Peuple ; il s'élève, il se perd,
Emporté par le vent comme un bruit au désert.

# LE TRAVAIL.



LE TRAVAIL.

## LE TRAVAIL.

A M. OLINDE RODRIGUES.

Dieu cacha un trésor dans le travail.
LAMENNAIS.

### I

Les ténébreux oiseaux que le grand jour effraie,
Chauve-souris, chat-huant, la chouette et l'orfraie,
Rentrent aux trous percés dans le granit,
Sous les vagues lueurs qu'offre le crépuscule;
Comme des moines noirs rentrent dans leur cellule
Et, caquetant, s'enfoncent dans leur nid.

Un léger vent frissonne et caresse la plaine,
Où la vapeur des nuits comme un linceuil se traîne;
Puis il éveille, agitant les buissons,
La cigale qui dort dans les feuilles superbes;
L'alouette qui dit, blottie entre les herbes,
A ses petits ses plus douces chansons.

Et l'homme dans les champs, et l'homme dans la rue,
L'un vers son atelier, l'autre vers sa charrue,
L'homme du chaume et l'homme du grenier;
Utiles tous les deux, tous les deux misérables,
Debouts, avant le jour, s'en vont, infatigables,
D'un long travail mériter le denier.

Allons! bons artisans et que vos bras se lassent;
Allez, semez, suez : les heureux se prélassent.
Plus d'une grande dame au teint blanc et vermeil,
Attend, pour se lever, qu'un rayon de soleil
Perce furtivement sa verte jalousie
Comme l'œil enflammé d'un satrape d'Asie.

Allez, bons travailleurs! élaguer les halliers,
Fouiller les champs, tourner le bois dans les chantiers,
Remuer sous le soc, et d'un bras sûr et ferme,

La terre, ô laboureur, où pour tous le blé germe.
Fils des cités, moulez, dans vos logis malsains,
Ces chefs-d'œuvre qui font l'orgueil des magasins;
Car, dans l'aube a sonné l'angelus matinale,
C'est l'heure où le travail reboucle sa sandale.

## II

Tout commence et voilà, qu'attentif et rêvant,
Le brun tailleur de pierre abrité d'un auvent,
Façonne le granit, en fait un ange, un diable,
Roule aux feuilles d'acanthe un reptile effroyable;
Ou groupe sur les murs mille démons charmants,
Qui nous rappellent l'art de nos vieux monuments;
Puis, un autre, ombragé du grand chapeau de paille,
glisse sa scie au flanc de la pierre de taille
Qu'il humecte et sépare avec ses bras ardents,
Sourd à cet aigre bruit qui fait grincer les dents.
Pendant que tout agit, marteaux, truelles, grues,
De blêmes revendeurs étalent dans les rues,
Craignant de rencontrer tricornes, longs manteaux,
Qui longent les trottoirs et le bord des ruisseaux.

Déjà, de tous côtés, spectacles magnifiques!
Sur leurs gonds ont tourné les portes des fabriques,
Et l'allègre tisseur, modestement altier,
Hélas! pour un long jour saute dans le métier;
Puis, le corps en avant, assis sur la sellette
D'une main leste, il file et file la navette,
Tandis que ses deux pieds l'un l'autre se levant,
Dociles, font jouer maint long bâton mouvant.
Et draps d'or, draps d'argent, riches tissus de soie,
Velours étincelant, que le crochet festoie,
S'étalent parsemés et d'oiseaux et de fleurs,
Sur un fond blanc et noir où tranchent les couleurs;
Puis, l'arabesque encor, bizarres fantaisies,
Se plie et se replie aux trames cramoisies,
Cachant dans ses rameaux quelque sombre sultan
Qui porte à la ceinture un large yatagan;
Car l'artiste, attentif, obéit dans les veilles
A l'inspiration qui dicte des merveilles
Tandis qu'à ses côtés, et de ses doigts subtils,
Un tout petit garçon va renouer les fils.

Déjà la hotte au dos, vers le bord des rivières,
Descendent en sabots nos fraîches lavandières,
Femmes au parler haut, qui possèdent le don

De nommer franchement les choses par leur nom ;
Énergiques beautés, superbement alertes,
Qui jettent des éclats de rire aux ondes vertes,
Quand, blanches de savon, les pierres du lavoir,
S'ébranlent sous les coups redoublés du battoir.

Riches, payez-les bien ; car, quelque temps qu'il fasse,
Toujours nous les voyons, au soleil, dans la glace,
Tordre au-dessus des eaux, charriant des frimats
Le linge éblouissant que leurs enfants n'ont pas.

Et sur nos ports, voici le travail où la peine,
Dans les rides du front semble avoir mis la haine.
Voyez ce travailleur, le visage hâlé,
Qui paraît écrasé sous un sac plein de blé ;
Celui-ci, soulevant, avec sa large épaule,
Deux cents kilos pesant de ferraille et de tôle ;
Et celui-là qui puise au fond des grands marnois
Charbon de terre et plomb. L'autre, entassant du bois ;
Les autres qui, sifflant leurs chansons monotones,
Font rouler sur la berge et barriques et tonnes.
Ce n'est que bras tendus, que dos courbés, que fronts,
Reluisants et mouillés comme des avirons.
Et cet autre, là-bas, sublime misérable,

Qui s'est fait, pour six mois, pauvre pêcheur de sable.
Et ces bons débardeurs qui déchirent les trains
Pendant que le soleil leur darde sur les reins;
Travaillant, presque gais, à l'air qui les sature
Avec de l'eau, Messieurs, jusques à la ceinture.
Ah! n'est-ce pas qu'à voir ces hommes ainsi faits,
On est presque tenté de les croire mauvais?
Qu'on dirait des damnés échappés du Tartare
Subissant parmi nous un jugement barbare!
N'en croyez rien : allez! la teinte d'âpreté
Que reflètent leurs traits n'est point méchanceté;
Ces hommes ont un cœur où la tendresse brille,
Et chacun d'eux, hélas! nourrit une famille!

L'homme grossier naquit de la nécessité;
Détruisons le besoin, et la brutalité
Honteuse, rentrera dans sa caverne sombre
Pendant que la douceur s'éveillera dans l'ombre.

## III

O prodige ! ô grandeur ! miracle du travail !
Voici briller aux yeux le gigantesque rail ;
Le voici qui frémit, serpentant sur la route,
Lancé comme un boa vers le buffle qui broute ;
Un bruit d'activité semble, remuant l'air,
Affluer, plein de pas, vers nos chemins de fer ;
Là, le veilleur de nuit, sabre au côté s'efface,
Devant l'astre éternel qui sourit dans l'espace.
Puis, bureaux, ateliers, magasins et hangars
Entrouvrent à la fois leurs murs déjà blafards.
Allons, répandez-vous, cantonniers, sur la ligne ;
Les wagons vont passer, déployez votre signe.
Alerte ! journaliers ! et vous, debout, chauffeurs !
Car du public pressé commence les rumeurs ;
Hommes de peine, allons, transportez cette houille,
Emplissez les fourneaux, que la chaudière bouille ;
Prenez garde surtout, enfants qui m'êtes chers,
D'envoyer le public se perdre dans les airs.
Au vœu des voyageurs, bien ! la locomotive,

Arrachée au repos nonchalamment arrive;
Monstre volé par l'homme à monsieur Lucifer,
Pour le service actif de nos chemins de fer;
La voilà qui s'arrête, et sa gueule animée,
Comme un foyer ardent paraît être enflammée;
Son flanc tumultueux, impatient, frémit;
Sa poitrine d'airain souffle et souffle à grand bruit;
Rien ne peut maîtriser la fougue de son zèle;
Une ardente sueur de son ventre ruisselle;
Déjà son âpre haleine éclate, et, dans son jeu,
Le monstre, autour de lui, répand des fleurs de feu.
Tout à coup, irrité d'une lâche contrainte,
Il pousse dans les airs une farouche plainte
Aiguë, et qui ressemble aux longs hennissements,
Qu'autour des étalons exhalent les juments.
A ce cri, le pilote a détourné la tête,
Comprend, sourit, et zeste, il bondit sur la bête;
Puis le débarcadère, ou point stational,
De son jeune cadran fait tomber le signal.
Alors la masse entraîne, arpentant la banlieue,
Ces populations qui pendent à sa queue!

Peuples! savez-vous ce que dit
Ce rapide convoi qui passe,

Ce feu déroulé dans l'espace
Sous le ciel éclatant qui rit?

Savez-vous ce que dit au monde,
Cette fumée en s'envolant,
La locomotive, en roulant,
Sur la terre toujours féconde?

Tout cela dit : Fraternité!
Peuples, confondez vos langages,
Monde, rapproche tes rivages :
La vapeur, c'est l'humanité!

## IV

Quel vacarme, soudain, sous ce toit noir éclate?
à son vitrail, d'où vient ce reflet écarlate!
D'où vient qu'on voit agir, comme un spectre incertain,
Dans les vagues lueurs de ce hangar lointain?
Ah! c'est le forgeron qui chante à pleine gorge,
En frappant sur l'enclume, et rallumant la forge,

Ses compagnons cuivrés, en tabliers de cuir,
En gros bonnets de laine, en veste, font ouïr,
Leurs lourds souliers ferrés dans l'étroite ruelle,
Qui mène à l'atelier où l'heure les appelle;
Et d'abord le soufflet, poitrine de géant,
Embrâse son haleine au mâchefer brûlant,
Amollissant l'airain dans l'ardente fournaise,
Qui monte et s'élargit comme un fleuve de braise.
L'étau mord, sans pitié, le sabre du guerrier;
La lime, bruyamment, ronge et polit l'acier;
Puis, à travers le feu, qui pétille et s'allume,
Le marteau, lourdement, retentit sur l'enclume;
Là, l'essieu s'arrondit; l'étincelle, volant,
Autour des travailleurs va s'éteindre en sifflant;
Et ces bons compagnons, tous, manches retroussées,
Frappant, limant, forgeant, troublés dans leurs pensées,
Entendent le vertige, assourdissant oiseau,
Voltiger à grand bruit au fond de leur cerveau.

Antiquité mystérieuse,
Dans le temps où tout disparaît,
Je vois la lettre sérieuse
De ton gigantesque alphabet.

N'est-ce pas, antiquité mère,
Que tes peuples, fils nouveaux-nés,
Graves, jusques en leur chimère,
Sur l'Etna se sont prosternés

Alors qu'ils écoutaient, avides,
S'ourdre aux flancs caverneux du mont
Le soir, dans les brumes livides,
Le bruit que ses entrailles font;

Alors que la terreur dans l'âme
Ils regardaient l'énorme jet
D'épaisse fumée et de flamme
Qui s'élevaient à son sommet?

L'Etna rend le feu par la gorge
Disaient-ils; ses géants debout
Brisent le feu comme un grain d'orge,
Autour d'eux, la montagne bout.

Entendez-vous? le sol s'ébranle!
Les oiseaux se troublent dans l'air,
Le pâtre, au fond du vallon, tremble;
Fuyons ce soupirail d'enfer!

Très cher cyclope, au temps antique,
Tu me montres le producteur;
Cet œil au front, aussi m'explique,
Et ton génie et ta grandeur.

On déifiait ton courage,
Quand le laboureur, le soldat,
Allaient admirer ton ouvrage
Par les crevasses de l'Etna.

Le travail avait des poètes;
Ils attribuaient ses produits
A de laborieux athlètes
Qui besognaient toutes les nuits.

## V

C'est merveilleux à voir, comme en bas tout travaille:
Sur le côteau, voici l'arbuste qui tressaille;
Sa sève en bouillonnant dans un peu de chaleur,
Goutte à goutte s'épand et se transforme en fleur.

Et l'herbe, de rosée avidement s'abreuve,
La couleuvre, au soleil, se roule et fait peau neuve;
Pendant que la fourmi traîne de lourds lambeaux,
Et les cadavres secs de frêles vermisseaux.

L'aigle, au flanc du rocher, crie et bâtit son aire;
L'autour pend une proie à l'ongle de sa serre;
A l'heure où le zéphyr va mettre, éparpillés,
De beaux insectes bleus sur la tête des blés.

L'oiseau fourre son nid dans l'épaisse broussaille,
Tandis qu'une couvée, à côté se chamaille;
Et puis, dans la prairie, un soyeux papillon,
Étale avec la fleur son joli vermillon.

Puis, on sent remuer le lézard dans la mousse,
Au pied du chêne altier dont le branchage pousse.
La guêpe, dans le tronc du saule caverneux
Y fait, toute rayée, un travail venimeux.

La rose, avec amour, entr'ouvre ses pétales,
Pour nos vierges qui sont ses sœurs et ses rivales.
Les mouches, au flanc d'or, douces filles du ciel,
Pour le rayon commun vont y puiser du miel;

Car les travaux des champs, joyeux, graves, tranquilles,
Se mêlent au bruit sourd des longs travaux des villes.

## VI

Et maintenant, croit-on que l'homme dédaigné
Pour le trésor des grands n'est point assez saigné?
Croit-on qu'il faille encore ajouter à l'offrande
Ce tribut de sueur que leur veau d'or demande?
Tout faux dieu mangera jusques à l'encensoir:
Qui possède le plus veut encor recevoir.
Non! la satiété, monstre que l'on redoute,
Du temple de Crésus ne connaît pas la route.
O mon siècle! mon siècle! architecte, maçon,
A quarante ans, déjà, vieux, chétif et grison;
Puissant consommateur de bitume et d'asphalte,
Ne serait-il pas temps de faire quelque halte
Dans ce désert du peuple où la faim surgissant,
Comme un tigre irrité bondit en rugissant?
Ne serait-il pas temps, à l'homme qu'on accable,
D'offrir d'autre aliment que du grès et du sable?
Et d'alléger ses bras qu'on surcharge toujours,
De lui rendre les nuits qu'il ajoute à ses jours,

Quand l'exploitation s'en vient, fertile en ruse,
Caresser le besoin de celui qu'elle abuse?

Frères, nous souffrons bien! oui, mais dans notre cœur,
La conscience croît comme une chaste fleur;
Ne faisant rien de mal, quand au ciel l'éclair brille,
Comme le mendiant blotti sous la charmille,
De loin, nous regardons le palais effrayé,
Nous demandant : là-bas, qui sera foudroyé?
Ces coups que les heureux dans leur puissance craignent,
Loin de nous écraser, sur nos têtes s'éteignent.
Oh! non, ce n'est pas nous, quand gronde un ouragan,
Lorsque mille rumeurs sortent de l'océan,
Qui disons, et d'une âme à s'alarmer trop prompte :
Écoutez! la révolte est en bas! elle monte!
Vite! aux armes! soldats, entendez-vous ce bruit?
C'est l'émeute qui vient ensanglanter la nuit!...
Non. Et le régicide, armé, le regard sombre,
Pour nous frapper au cœur ne rôde pas dans l'ombre.

Le calme du travail, frères, en vérité
Met un éclat au front plein de sérénité.

## VII

Frères ! sur l'édifice où le pouvoir séjourne,
Sur ces vains oripeaux ah ! jamais ne rêvez ;
Au faîte des grandeurs, plus d'une tête tourne,
Tourne, tombe, et de sang rougit les noirs pavés.

Oh ! réjouissons-nous, puisque dans la mansarde,
Lorsque nous travaillons, courbés sous nos lambris ;
Dans les pâles lueurs de la lune blafarde,
Pour nous, le Seigneur Dieu fait briller un souris !

Soyons fiers ! l'avenir, que le méchant redoute,
S'éclaire à notre lampe où nous lisons le soir ;
Car Dieu, pour ranimer le travailleur qui doute,
Montre un mot consolant dans un rayon d'espoir.

Soyons fiers ! la fierté, si belle dans sa joie,
Malgré les cœurs oisifs qui nous chargent d'affronts,
Vient essuyer le soir, de sa robe de soie,
La sueur qu'elle voit ruisseler de nos fronts.

L'indépendance, amis, du travail est la fille;
Or, qui ne fait rien rampe; ou mendie, ou se vend;
A nos rameaux, ce n'est qu'une affreuse chenille
Qui roule sous les pieds au premier coup de vent.

Soyons justes! pour être en paix avec notre âme.
Soyons forts! l'homme fort est généreux toujours;
Et nos membres hâlés que le travail réclame,
Travailleurs, semeront pour de prochains beaux jours!

Avril 1842.

# LE BOIS.

LE BOIS

## LE BOIS.

Oh! vous, pauvres puissants, que l'étiquette enchaîne,
Allez au bois;
Et là, vous entendrez, assis sous le vieux chêne,
De douces voix.

Muet comme l'extase, et caché sous l'ombrage,
Le soir j'entends
Les amours de l'oiseau, les amours du feuillage,
Avec les vents.

Tout est ravissement, dans ce paisible asile;
Du rameau vert,
De l'herbe, de la mousse, et du genêt fertile,
Sort un concert.

Là, la fleur dit à l'air, alors qu'elle se penche :
« Caresse moi ; »
Et l'air répond, plongeant dans la corolle blanche :
« Je suis à toi ! »

Le brillant scarabée, en sa robe superbe,
Appelle aussi,
Une voix lui répond, sur le bout d'un brin d'herbe :
« Viens, me voici ! »

Furtif, sur le gazon, à travers le feuillage,
Le soleil luit,
Glisse de branche en branche, anime le bocage,
Qui lui bruit.

Dans la tranquillité, vers une fleur agreste,
On voit encor
Le soyeux papillon qui, gracieux et leste,
Prend son essor.

Et le fol, caressant la tête qui s'incline
Sur son rameau,
Entend balbutier à la fleur enfantine :
« Vous êtes beau ! »

Voyez l'abeille, dans l'aubépine embaumée,
Qui s'enfouit ;
Du fond d'un pur calice, elle sort parfumée,
Bourdonne et fuit.

Écoutez ! écoutez ! du fond du taillis sombre,
Où seul j'accours,
Ces chants mystérieux, qui s'échappent de l'ombre,
Amours ! amours !

Oui, là, vous oublierez de ce faste inutile,
L'éclat pesant,
Les cris de la terreur, les pavés de la ville,
Rouges de sang !

Pour moi, j'aime à rêver à la douce innocence,
Au bois profond,
Où l'esprit, qui se plaît dans un muet silence,
Devient fécond.

Hommes contemplatifs, la nature est un livre,
A vous offert;
Cherchez, dans ses feuillets, la fleur qui vous enivre,
Il est ouvert!

Chevauch. del. et

LE VIEUX CHÂTEAU.

# LE VIEUX CHATEAU.

## LE VIEUX CHATEAU.

A M. LÉON GOZLAN*

### I

Je ne suis pas de ceux dont le regard superbe
Insulte aux vieux débris qui reposent dans l'herbe ;
Enfant né d'aujourd'hui, sur les choses d'hier,
Je ne promène pas un pied brutal et fier :
De la pierre où, joyeux, le martinet gazouille,
Passant religieux, je détache la rouille.
Ainsi, moi qui n'ai pas au fond de mon désert,
L'été, pour m'abriter, l'ombre d'un rameau vert,

* Auteur de *Les Tourelles*, histoire des vieux châteaux de France.

J'aime à rêver, fouillant, avec l'esprit du juste,
Les ruines en pleurs dans leur cercueil auguste.
Alors je suis heureux, car je ne suis plus seul;
Les morts, pour me parler, écartent leur linceul,
Soulèvent doucement la pierre qui les couvre,
Et leur regard fermé sous mon regard s'entr'ouvre,
Ils me disent : « Mon fils, ces froids piliers romans
« Qui se sont écroulés parmi nos ossements;
« Ces vitraux en éclats, ces nefs abandonnées,
« Ces pans de murs couverts de vertes graminées,
« Sont les restes d'un cloître où l'on venait s'asseoir
« Pour mêler sa prière à l'Angelus du soir.
« Là, saintement unis, par la voix balancée,
« Et s'élevant à Dieu par la même pensée,
« Prêtre, baron, vassal, dans ce commun appel,
« S'adressaient humblement le bonsoir fraternel...
« Aucun bruit, maintenant, à l'aube ne s'éveille;
« Dans ce cloître désert, plus d'écho; la corneille,
« Au vol sinistre et lourd, à peine en s'y perchant,
« Sur ce toit oublié, fait entendre son chant,
« Quand nous nous inclinons, ainsi qu'à l'Offertoire,
« Sur ces pierres, feuillets de notre vieille histoire. »

Et moi, je dis : Pourquoi troubler dans leurs ennuis

Ces spectres évoqués dans la pâleur des nuits !

## II

Fantôme féodal, vieux squelette de pierre,
Dont les pieds délabrés sont rongés de poussière,
Toi qui répands sur nous une ombre du passé,
Alors que l'œil gravit ton cadavre affaissé,
Pourquoi ne voit-on plus à tes hautes tourelles
Le visage rêveur des frêles demoiselles,
Leurs beaux cheveux, tombant en anneaux longs et noirs,
Où se joue en fuyant la brise tous les soirs?
Et leurs bras arrondis, et leur tête pensive,
Nonchalamment posée aux parois de l'ogive,
Quand leurs doigts effeuillant des fleurs qu'ils font pleuvoir,
Cessent d'enjoliver le chiffre du sautoir?
Pourquoi ne voit-on plus le seigneur, au front grave,
Gentilhomme de fer si courtois et si brave
A la fois, traverser, silencieusement,
Tes larges ponts jetés sur un gouffre béant?
Et pourquoi le soldat, dans sa pesante écaille,
N'est-il plus là, debout, sur la haute muraille,

Muet, l'oreille au guet, l'arquebuse à la main,
Lançant un regard fauve aux angles du chemin,
Jetant, de temps en temps, à la brise plaintive,
En allongeant la voix de farouches : Qui vive !
Où sont tes ponts-levis, tes spacieuses cours,
Tes herses, tes fossés, tes donjons et tes tours ;
Et tes grands murs à pic, qui t'étreignaient la taille,
Et recevaient pour toi plus d'une rude entaille?
Où sont tes souterrains, tes voûtes, tes créneaux,
Tes cachots redoutés, tout semés de réseaux?
Où sont tes longs couloirs, tes lourds verrous, tes chaînes,
Tes portes qu'on taillait dans le cœur des vieux chênes?
Enfin, tout cet amas de fer et de granit
Qu'un seigneur, aigle altier, prit pour bâtir son nid?

## III

Hélas! on ne voit plus la douce châtelaine
S'élancer et courir, rapide, dans la plaine,
Étendre ses deux mains, avec un joyeux air,
Au-devant de l'époux, brun et bardé de fer!
On n'entend plus rentrer, dans ton immense enceinte,

Ce baron qui revint de la croisade sainte;
Ce châtelain, ce duc, ce seigneur de haut lieu,
Lui qui ne relevait que du glaive et de Dieu!
La mort a, dans sa course inexorable, avide,
Emporté les aiglons, et depuis l'aire est vide!
Le marais coassant, sur son bord féodal,
Pour y battre les eaux, ne voit plus le vassal.
Voilà tout ce qui reste et tout ce qui surnage :
La grenouille qui chante aux fleurs du marécage,
Le roseau qui se plaint aux algues dans la nuit,
La naïade qui pleure, enfin un peu de bruit!...

Précieux monument que la pensée exhume,
Il faisait beau te voir, vers le soir, dans la brume,
Chercher avidement, à travers les vitraux,
Les toits éparpillés de tes nombreux vassaux;
Quand tu versais sur eux, blafard, mélancolique;
L'ombre qui descendait de ton arête antique;
Solitaire et debout, sur ton mont éternel,
Grave justicier, puissant et paternel,
Qui te sentais le soir, au chant de la prière,
Frémir du haut en bas sous ton manteau de pierre!
Il faisait beau te voir, alors, ô vieux rocher,
Quand l'oiseau, dans tes flancs, accourait se nicher;

Quand tu donnais à l'homme une pensée austère,
A la femme un sourire, à l'enfant un mystère,
L'espoir à tous, jeter, silencieusement,
Sur les toits endormis ton regard pénétrant!

## V

Le jour avait cessé; la lune, aux lueurs sombres,
Errait, dans sa pâleur, à travers les décombres,
S'abîmant dans un fond, se brisant sur un pic,
Bondissant, s'allongeant, glissant comme un aspic,
Répandant sa couleur vague et mystérieuse
Sur la tour qui, debout, veillait silencieuse.
Au loin, un vieux clocher fit entendre minuit,
Seule voix qui chantât à cette heure de nuit;
Et les vents, agitant quelques herbes chagrines,
Qui, pendantes, poussaient dans le creux des ruines,
Déposaient, en fuyant, comme d'affreux oiseaux,
Une odeur sépulcrale aux branches des arceaux.

Alors on vit sortir du milieu des broussailles
Qui, tristes, bruissaient dans l'ombre des murailles,

Un vieillard gigantesque et qui marchait pieds nus,
Sur ces débris épars qui lui semblaient connus ;
Après avoir longtemps remué leur poussière,
Il s'assit, en pleurant, sur un éclat de pierre,
Se voila le visage avec ses blancs cheveux,
Et prit dans chaque main ses genoux anguleux ;
« Hélas! murmura-t-il, où sont-elles allées,
« Mes tours aux larges flancs, hautes et crénelées ;
« Mes lourds quartiers de roc broyant l'invasion,
« Ténébreuse limace au pied du bastion ;
« Mes abîmes ouverts, mes bascules chéries,
« Mes citernes sans fond, mes vastes écuries ;
« Et mon riche arsenal, mes armes, mes champs-clos ;
« Hélas!... » il s'arrêta suffoqué de sanglots.

Un hibou s'abattit, poussant des cris de joie,
Dans le trou d'un vieux mur pour dévorer sa proie.

Et le vieillard reprit : « Quand la société,
« Naissante, s'égarait dans son obscurité
« Qui, sur son faîte aride, osa placer un phare,
« Et faire contempler au peuple, encor barbare,
« Ce flambeau des humains : civilisation?
« Et ce Code, aussi beau que la religion,

« Que trois mots complétaient, dans leur trinité sainte,
« Honneur, Foi, Loyauté, qu'on observait sans crainte;
« Qui le donna? c'est nous ; qui partagea les champs,
« Du tranchant de l'épée, aux vassaux indigents?
« C'est nous. Qui fut chercher, pour doter la patrie,
« Les arts qui bouillonnaient dans le fond de l'Asie?
« Qui fit jaillir les mœurs du feu purifiant,
« Dérobé par des preux au soleil d'Orient?
« Qui défendit le sol? qui protégea l'Église?
« La femme dont l'amour féconde et civilise?
« Toujours nous! Ce château, qui nous a vu finir,
« Fut le premier degré dressé pour l'avenir;
« La pierre protégea les cabanes de chaume,
« Ces feuillets qui, plus tard, complétèrent un tome,
« Où l'on incrusta : France ! aux jours d'éruptions,
« Une lave de sang des révolutions,
« Ce flot brutal où rien ne monte à la surface,
« De ce glorieux livre emporta la préface !
« Adieu, mon vieux manoir, mes bons vassaux obscurs,
« Un sanglant météore a submergé nos murs!... »

Et le vieillard tomba sur les dalles muettes;
On entendit alors l'aigre voix des chouettes;

Quelques chauve-souris rentraient, d'un vol hideux,
Inquiètes du jour, dans leurs nids ténébreux.

Cette apparition, pleurante et recueillie,
D'une époque oubliée était la poésie.

Juillet 1840

MARGUERITE.

# MARGUERITE.

## MARGUERITE.

### I

Sous de verts acacias, dont le feuillage embaume
L'air brûlant des étés, s'abrite un humble chaume;
Son toit vouté, jeté comme un large tapis,
S'étale sur deux murs par le temps décrépis.
Au flanc d'une forêt son vieux pignon s'adosse;
Les degrés, sur lesquels le seuil étroit s'exhausse,
Tremblent sous chaque pas, presque démantelés
Au jour, bien doucement, quand tout semble renaître,
Une main au dedans entr'ouvre la fenêtre,
Rejetant sur le mur ses deux volets hâlés.

## II

C'est ici qu'elle vint, ma belle Marguerite,
C'est ici qu'elle vint, innocente et petite,
Soulever le marteau, qui retomba trois fois,
Sur la porte encadrée au buisson plein de voix ;
L'aube encor blanchissait le toit et la charmille ;
Elle était là, pleurant, pauvre petite fille,
Habillée à la hâte, en jupon court, rayé ;
Sur son col un madras, étourdiment plié
Laissait l'épaule nue et les bras. Ainsi faite,
Sous ses cheveux flottants on l'eut dite coquette ;
Oui coquette, en voyant, sur ses jolis sabots,
Deux épais bas de laine, affaissés, non sans charme.
Au bout de ses longs cils tremblotait une larme
Une larme ! quel thème à broder pour les sots !

## III

Hélas ! il fallait bien que la touchante brune
Fût coupable, en effet, pour quitter son berceau

Avant les premiers chants du matinal oiseau,
Craintive, et pâle ainsi qu'un reflet de la lune.

Peut-être qu'elle avait, au bord du grand chemin,
Où la mendicité souffre sous ses guenilles,
Repoussé quelqu'enfant qui lui tendait la main,
Et le vieillard infirme étayé de béquilles.

Marguerite, peut-être, avec tort ou raison,
Pendant que le curé prêchait en parabole,
L'avait-elle troublé, riant comme une folle,
Dans le point culminant de sa péroraison?

Le soleil de juillet qui surplombe les herbes
Quand ses feux éclatants s'éparpillent en gerbes,
L'aurait-il, pauvre fleur, avant la fin du jour,
Épanouie, hélas! sous un rayon d'amour.

Saints du ciel! à douze ans, d'amour est-on capable?
Quoi! dédaigner le pauvre! ô vierge secourable!
Et manquer de respect à l'homme du saint lieu!....

Marguerite frappait, au seuil du presbytère,
Pour dire au vieux pasteur que son tout petit frère,
Malgré sa mère en pleurs, s'en retournait vers Dieu.

# L'INFANTICIDE.

L' INFANTICIDE.

## L'INFANTICIDE.

Vos remèdes, quand vous en trouvez, sont atroces et pires que le mal. Sublime effort de la vertu et de la sagesse de nos législateurs! Il restait, du christianisme, l'asile ouvert par saint Vincent de Paule, sous cette invocation sublime : *Beatæ virgini matri et infantiæ Jesu.* Ils l'ont fermé! Vous croyez que vos statistiques vont voir diminuer le nombre des enfants trouvés; ce nombre croîtra, et vous aurez, de plus, créé l'infanticide!

PIERRE LEROUX.

### I

Quand l'échafaud se dresse, à nos yeux attérés,
La pitié vient, en deuil, s'asseoir sur ses degrés,
Reçoit le patient au sortir du prétoire,
Le presse dans ses bras; et, perdant la mémoire,

Cette fille de Dieu, dans sa pâle beauté,
Console la victime et marche à son côté,
En priant, toute en pleurs, son père qui l'écoute,
De verser sur son front l'eau sainte de l'absoute.
Une larme qui tombe, ah! bien mieux que le sang,
Sur le fatal tréteau lave le patient!

Le glaive est suspendu; dans la charrette infame
On pousse froidement un cadavre de femme;
Oui, frères, une femme! ange tombé d'en haut
Entre les bras tendus d'un sinistre échafaud,
Après avoir jeté, sur son étroit passage,
Comme un prodigue ami, les roses de son âge.
— Mais tuer un enfant, pleurant dans un berceau!
Le tordre dans ses mains, le frapper d'un couteau!
Briser ses petits doigts, appuyer sur sa bouche
Un linge et l'étouffer; le fouler dans sa couche,
L'ensevelir au fond, craignant qu'il se dressât,
Et qu'à tous les regards son spectre l'accusât;
C'est horrible, odieux, cela donne la fièvre!
Au moment qu'il sourit lui refermer la lèvre,
Lui refuser le sein qu'il cherche en tâtonnant,
Oublier qu'on est mère, oublier son enfant!
Ne pas sentir, à voir ses deux jolis pieds roses,

Les battements du cœur, qui vous dictent ces choses
Qu'aucun mot ne peut dire, et qui font qu'à nos yeux,
Une mère ici-bas est plus qu'un ange aux cieux!

Ma mère, ton nom seul, quand sur nous tout s'écroule,
Quand, tristes, nous passons coudoyés par la foule;
Quand nous voyons le pauvre, au teint hâve, en haillons,
Écrasé sous le char de nos ambitions;
L'orphelin délaissé sur la place publique,
Dédaigné par les fils du puissant magnifique,
Et des mots de vengeance aux lèvres suspendus;
Quand les cris du vieillard ne sont plus entendus;
Hélas! quand nous voyons, sous nos pleurs inutiles,
Des femmes se vautrer dans les ruisseaux des villes;
Quand la haine nous mord, quand de pâles préteurs,
Ces ventres affamés qu'on appelle orateurs,
Sont pleins du sang tombé des membres de la foule:
Quand, dans ses palais d'or, la débauche se soûle,
Laissant à des valets, qu'elle tient éveillés,
Le soin de la porter sur de chauds oreillers.
Oui, quand les mœurs du bagne entrent chez la richesse*,

* Tout le monde se souvient, sans doute, de l'orgie de Grandvaux. Nous nous abstenons d'en rappeler ici les détails, dignes des annales du Bas-Empire. Que l'on sache, seulement, que des ministres français furent les acteurs principaux de ces scènes.

Entremetteuse infâme, et qui raille sans cesse,
Dans nos corruptions, dans nos douleurs, vois-tu,
Ma mère, ton nom seul fait croire à la vertu.

Et pourtant cette femme, avant d'aller en Grève,
Avait fait dans ses nuits un angélique rêve;
Et pourtant elle aussi, dans sa sérénité,
Accusait la lenteur de sa fécondité.
Dieu l'avait faite belle et saintement candide,
Mais la société l'a faite infanticide !...
Oh ! donnez-moi, Seigneur, une verge d'airain,
Pour battre jusqu'au sang le crime en son chemin.
Barthélemy n'est plus ! oh ! donnez-moi ses armes;
Que la honte à mes pieds hurle en saignant des larmes;
Que les exécuteurs se cachent sous le bois
De leurs tréteaux sanglants, aux éclats de ma voix,
Pour que je galvanise au sein de l'auditoire,
La mort couchée au bas d'un long réquisitoire.

## II

Elle était belle, hélas ! un seigneur de nos jours,

Frères, un riche enfin, grand acheteur d'amours,
De ceux-là qui, tentant la pauvreté des femmes,
Font dans les carrefours des commerces infames,
La vit, la désira; dès lors vous pensez bien
Que pour la posséder il ne négligea rien.
Le coffre-fort parla, mais son brutal langage,
Effrayant la pudeur qui voilait son visage,
Il prit adroitement un tortueux détour,
Et jetant quelques pleurs dans son œil de vautour,
Il joua la tendresse, il joua le délire,
Appela la pitié, parla de son martyre;
Si bien qu'il triompha : celle qu'il séduisit
Tournoya dans l'abîme, et dès lors tout fut dit.

Va, riche, va, pour toi tout le sang de la honte
En déchirant mon cœur au visage me monte;
Faire cheoir un enfant et n'en rien éprouver!
Fouler aux pieds la fleur qu'on devait préserver;
Savoir que l'on est fort, savoir que l'on est homme,
Que de ce titre-là dans le monde on vous nomme,
Et venir lâchement, larron profanateur,
Y dérober l'amour qui dormait dans un cœur!
C'est une chose atroce! A genoux sous ma haine!
Au pilori du peuple il faut que je t'enchaîne.

Quoi ! tu souillas l'amour sur un front virginal,
Et tu ne parais pas au banc du tribunal !
Moi je vais t'y traîner ; et les prostituées,
Sur ta hideuse face, au milieu des huées,
Te jetteront la boue et ces mots du mépris
Que soufflent dans leur air tous les vents de Paris !
Ah oui ! riez, riez, pauvres femmes perdues
Que la corruption cloue aux angles des rues ;
Riez, car le serpent qui vous conduisit là,
Râle sous mes talons. Riez, bien ! c'est cela :
De vos cœurs en lambeaux jetez-lui les souillures !
Bien ; tordez sur son front l'eau de vos chevelures !
Lancez, comme à Judas, du fond de vos bourbiers,
Du prix du sang vendu, les monstrueux deniers !
C'est en vain qu'à leurs cris, déjà tu te dérobes,
Elles te couvriront des fanges de leurs robes !

Hommes dont la voix pleure et sanglote toujours,
En voyant la beauté trafiquer ses amours ;
Vous, pères, qui tremblez qu'au sein de vos familles
Un souffle corrupteur n'empoisonne vos filles ;
Enfants abandonnés qui n'avez plus d'appui ;
Mères dont les plaisirs loin de vos toits ont fui ;
Cet homme, voyez-vous, que je bats sans relâche

Du tranchant de mon vers, cet homme... c'est un lâche!

Il avait donc vaincu le cœur de cette enfant;
Oui, de ses préjugés il était triomphant;
Le monde le savait; et dans le tête à tête,
Chacun avec gaîté complimentait l'athlète;
Et lui, sans s'émouvoir, laissait presque outrager
Celle que dans un gouffre il venait de plonger.
Or, cette femme, douce ainsi qu'une prière,
Au milieu des tourments et des pleurs devint mère.
Oh! ce jour là ce fut un long jour de bonheur:
La fille dans la mère a ressaisi l'honneur;
Elle va, désormais, loin du bruit et du monde
Élever son enfant, pour qu'un jour il réponde,
A qui l'accuserait d'être sans père: « Allez,
« J'ai l'amour de ma mère, et je suis riche assez! »
Mais un jour, ô mon Dieu! damnerez-vous son âme?
L'homme que vous savez; le corrupteur, l'infâme,
Fit chasser de chez lui, par d'ineptes laquais,
La mère et son enfant qu'il ne revit jamais!
D'abord, furent des cris mal étouffés dans l'ombre;
Des pleurs, d'amers sanglots, puis un désespoir sombre;
La misère, la honte, à pas lents et sans bruit,
Se glissèrent le soir au foyer du réduit;

Ensuite le remords, silencieux, farouche,
Amena l'insomnie aux haillons de la couche :
La maigre faim hurla dans l'ombre des lambris
Où la mère et l'enfant poussaient d'horribles cris :
Un fantôme, la fièvre, attirait dans le crime,
Avec des mots affreux l'innocente victime ;
L'honneur aussi, l'honneur, sot enfant de l'orgueil,
Sévère, s'arrêtant sur les degrés du seuil,
D'un avenir perdu lui montrait la torture.
Et l'opprobre ajoutait : je suis ta sépulture !
L'orphelin fit un cri, la mère en eut horreur
Et lui tendit les bras ; la pauvre femme eut peur.
— « Pourquoi me maudis-tu, mon fils, s'écria-t-elle ?
« Sa mère ! suis-je mère ? oh non ! qui donc m'appelle ?
« Qui me donne ce nom ? il ne m'appartient pas !..
« Tais-toi, voix de maudit !... Qui parle du trépas ?
« Ah ! que me veux cet homme ? à mes yeux il me raille !..
« Que font là tous ces gens le dos à la muraille ?....
« Le bâtard, disent-ils ! tais-toi, petit, tais-toi !
« Ne les entends-tu pas ?.... ils se moquent de moi !
« Ne souris pas ainsi, ne me dis pas ma mère !
« La honte !.. pour toujours, enfant, il faut se taire !.. »

. . . . . .

. . . . . .

Et l'enfant s'endormit d'un éternel sommeil...
Sur les murs délabrés quand parut le soleil,
Dissipant lentement les dernières ténèbres,
Ses longs rayons, ainsi que des lueurs funèbres,
S'éparpillaient autour d'un lit ensanglanté,
Et sur l'infanticide, étendue à côté !...

## III

Allons, accusateur, grand pourvoyeur du bagne,
Et de la Grève aussi, son étrange compagne;
Allons, éveille-toi, debout, ô magistrat !
Vois, le meurtre a rougi la paille du grabat:
Vois, ô logicien, le crime est authentique:
Debout ; il faut venger la morale publique:
Venger l'assassinat par un assassinat:
Du sang versé le sang doit être le rachat.
En vain votre justice à Dieu fait une insulte:
Le prétoire est un temple et l'échafaud un culte:
Comme au livre de vie où nous sommes inscrits,
La mort au bas des lois jette les derniers cris !
La société, juge, est commise à ta garde:

Un crime passe au fond ; dans son ombre regarde !
La morale se meurt, ô grand justicier!
Un échafaud, du sang ; d'abord le plaidoyer.

Ténébreux avocats, pitoyables légistes,
Des substances du peuple ardents économistes ;
Vous qui tenez déjà les jours de cette enfant
Qu'un cri fatal accuse et que ma voix défend.
Et toi, société, misérable marâtre,
Radoteuse qui dort dans les cendres de l'âtre :
Opinion publique, épine où l'être humain
Laisse un lambeau de lui quand il prend ton chemin ;
Cette femme qui pleure, et que chacun accable,
Mais, stupides, c'est vous qui la fîtes coupable !
Puisque vous permettez qu'un spadassin d'amour
Vienne égarer l'honneur, n'importe à quel détour,
Il fallait donc au moins, esclaves imbéciles,
De tous les préjugés élargir les asiles
Ouverts par la pitié du bon Vincent de Paul ;
Ramasser les enfants dans les cailloux du sol ;
Ne les point entraver de honte et de misère,
De témoins patentés, de seings de commissaire,
D'aveux humiliants, les entraver enfin
D'un déshonneur en règle, écrit sur parchemin.

Vous crûtes arrêter le grand mal dans sa course;
Pour vaincre le torrent il faut combler la source;
Dites, l'avez-vous fait? voyons : où sont vos lois
Aux acquéreurs d'amours qui vont rompre les droits;
Où donc est le fer rouge imprimé sur l'épaule?
Où donc sont les geôliers, les chaînes et la geôle?
Pour le puissant hardi, pour l'oblique imposteur
Qui voue un orphelin et sa mère au malheur?
Sachez-le bien vous tous par dessus toute chose,
Pour châtier un fait, il faut chercher la cause.
Or, l'avez-vous trouvée? êtes-vous remonté
Jusques aux sommités de la société?
Avez-vous remué leurs splendides cloaques
De fulminants arrêts, d'énergiques attaques?
Avez-vous pénétré leurs ténébreux détours,
Interrogé leurs mœurs, écouté leurs discours?
Dites? sur leurs ciels d'or lançâtes-vous la foudre?
De leurs chars somptueux suivîtes-vous la poudre?
C'est là qu'il faut porter vos cris accusateurs;
Non dans l'étroit sentier, non dans le val des pleurs,
Où la fille du peuple, ange, femme ou colombe,
De l'aire du vautour en tournoyant retombe!
C'est là qu'il faut traîner le sanglant tombereau,
Y brandir haut la hache et jeter le bourreau!....

# CONSEILS.

## CONSEILS.

Riez, ô mes enfants! sous le tiède zéphyr
Vos lèvres se sont écloses
Ainsi que des feuilles roses
Qui viennent de s'ouvrir.

Jetez toujours à l'air vos éclatantes voix,
Pleines de fraîches paroles;
Comme de pures corolles
Parfumez-en nos toits.

Comme l'oiseau qui chante en s'ébattant dans l'air,
Vivez sans mesurer l'espace ;
Suivez la brise qui passe,
Aimez le ruisseau clair.

Quand vos petites mains ont saisi leur espoir
C'est à dire une fleur blanche,
Sur le côteau qui se penche,
Reposez-vous le soir.

Endormez-vous toujours dans un calme serein ;
Car Dieu, qui tout élabore
Vous prépare et vous colore
De beaux fruits pour demain.

L'illusion pour vous n'a point d'éclats trompeurs ;
C'est pour vous que l'herbe pousse ;
Les ombrages et la mousse
Les épis et les fleurs.

Riez, ô mes enfants ! sous le tiède zéphyr,
Vos lèvres se sont écloses,
Ainsi que des feuilles roses
Qui viennent de s'ouvrir.

N'allez pas, sur les flots des révolutions,
Dont nous ignorons la source,
Alors qu'ils lancent leur course
Sur nos afflictions.

Hélas! vous y verriez de sinistres profils...
Évitez bien leur tourmente,
Et dans leur onde sanglante
Ne mirez pas vos cils.

Vos cils tout parfumés du baiser maternel;
Vos cils, doux réseau de soie
Où vient se prendre la joie
Dans son éclat réel.

Vos cils, où se répand l'angélique douceur
Qui s'échappe de votre âme,
Vos cils, beaux dons de la femme
Doux rayons de son cœur.

Quand la terreur viendra hurler à nos foyers
Avec un bruyant tumulte;
Quand l'homme niera son culte,
Courbez-vous et priez.

Car le Seigneur vous aime; il vous écoute, vous,
Qui sur nos pâles rivages
En contemplant nos orages
Souriez à leurs coups.

Vous que l'éclair égaie à ses sombres lueurs,
Vous, qui ramassez par gerbe,
Tout ce qui pousse dans l'herbe,
De tulipes en fleurs.

Lorsque vous entendrez passer sur vos ébats,
En courant après l'insecte,
Les cris d'orgueil d'une secte,
Ne vous arrêtez pas.

Ah! mes joyeux enfants, la gloire, ce vain bruit
Qui fait que l'âme est rêveuse
Ne vaut pas l'aile soyeuse
Du papillon qui fuit.

# ENTRESOL ET GRENIER.

Elmenah Del

E. Newman Sc

## ENTRESOL ET GRENIER.

> Malheur à vous qui joignez maisons à maisons, qui ajoutez terres à terres, sans qu'il reste de place pour les pauvres! Etes-vous donc les seuls habitants de ce monde?
>
> ISAIE.

### I

Minuit sonnait; la ville, en sa nuit ténébreuse,
Montrait, de loin en loin, la lampe travailleuse
De quelques artisans;
Le pavé se cachait sous la neige et la glace;
Le ciel était grisâtre; et, soufflant dans l'espace,
Le nord chassait les vents.

Bien des pauvres alors, étendus sur leur couche,
Se livraient au sommeil, sans avoir dans leur bouche
Broyé le pain du soir.
Bien des riches, alors, aux tables somptueuses,
Se heurtaient étourdis; bien des femmes joyeuses
Riaient dans leur boudoir.

Des ris à l'entresol; mais, au dernier étage,
La faim et les sanglots; des enfants en bas âge
Qui demandent du pain.
Des ris à l'entresol; des coupes jamais vides;
Mais au fond du grenier, des travailleurs livides
Qui seront morts demain!...

## II

Pauvres gens! le travail vous manque, et l'indigence
Vous fixe d'un œil cave, en chassant l'espérance
De vos cœurs enfiévrés : — Vous avez tout brûlé,
Vous avez tout vendu; l'argent s'en est allé.
De l'argent! Quelques sous, qu'un brocanteur avide,
A donné pour vos draps; et votre couche est vide.

Dis, mère, tes enfants, pour les chauffer un peu,
N'as-tu pas de leur paille entretenu le feu?...
Et maintenant, plus rien! ni bois, ni couverture,
Et le besoin frissonne au fond de ta masure.

Douce femme! elle avait, à son sein décharné,
Un tout petit enfant beau comme un nouveau-né.
Trois autres, autour d'elle, et bien jeunes encore,
Posaient sur ses genoux leur visage incolore,
Fourrant leurs jolis doigts aux plis de son jupon,
Où tous trois ils dormaient roulés en peloton.
L'homme pleurait sur eux; et ce groupe, en ce gîte,
Figurait assez bien la famille maudite.
L'aîné, se réveillant : « Ma mère, j'ai bien faim! »
Et tous, tous à la fois : « Père, père, du pain!... »
Oh! si Pierre avait pu leur donner ses entrailles,
Certes, il l'aurait fait. Des cheveux en broussailles,
Se dressaient sur le front du pauvre paria.
Brisé dans sa douleur, Pierre alors s'écria :
« Oh! mes pauvres enfants, l'égoïsme homicide
A changé cette ville en un désert aride.
L'intérêt personnel est venu, comme un ver,
Ronger les fruits de tous enserrés pour l'hiver.
A l'heure où nous chômons, seul, le possesseur mange;

Mais nous, déshérités, nous n'avons pas de grange;
Le soir vient engloutir ce que gagne le jour,
Et dès le lendemain la faim est de retour.
Voyez, pas une miette au fond de cette huche,
Et dans cet âtre éteint pas l'ombre d'une buche!... »
La famille pleurait, et le plus jeune enfant,
De sa mère tirait un lait roussâtre et blanc!...
Chacun d'eux, soulevant sa blonde tête d'ange,
L'aîné dans ses haillons, les autres dans leur lange,
S'écriaient tristement dans le grenier étroit :
Mère, nous avons faim! mère, nous avons froid!

Vous, heureux, qui passez dans votre orgueil superbe,
Vous qui mangez dans l'or, vous qui marchez sur l'herbe,
Vous n'avez jamais vu, nouveaux Orientaux,
Satrapes endormis au fond de vos châteaux,
Sybarites bâillant sur des tapis de Perse,
Où les fleurs de nos champs sur vous tombent à verse;
Vous qui brisez la coupe au sortir des festins,
Renversant le nectar épuré par nos mains,
Et traînez sans pudeur, dans toutes vos orgies,
Des femmes, le sein nu sur les nappes rougies.
Vous n'avez jamais vu, modernes Baltazar,
Qui drapés, dans la soie, encombrez maint bazar,

Lorgnant insolemment, pleins de désirs infames,
La vierge qui rougit sous vos regards sans flammes ;
Vous n'avez jamais vu, vous que nous subissons,
La faim, maigre et farouche, entrer dans vos maisons ?
Vous la verrez bientôt, grands du jour, prenez garde,
Pierre, le travailleur, descend de sa mansarde !

## III

On riait, on chantait, puis on riait encor,
Dans le salon plaqué de larges feuilles d'or.
Le cristal scintillait en flammes magnifiques,
Et les répercutait en longs rayons obliques ;
Et poulardes, poissons, alouettes, perdrix,
Tous ces mets luxueux achetés à grand prix,
Ayant surexcité l'appétit des convives
Les propos débordaient comme un fleuve sans rives.
—Moi, j'ai l'amour du peuple ;—et moi la soif du gain.
Le peuple, affreux milan, éclos dans un ravin !
— Hélas ! c'est ce milan, monsieur, qui nous éventre
Quand la faim, dans son nid, vient lui creuser le ventre.
— Ce n'est qu'un envieux loup qui flaire nos pas,

Pour prendre une lippée il dit qu'il n'en a pas.
—Les choses vont si mal!—Eh bien! changez les choses!
Mais laissez-nous, pourtant, épis, nectar et roses.
— Goûtez-moi ce Pomard, puis après vous verrez
Que le peuple est un lac où vous vous égarez.
Le peuple vit, monsieur.—Vous vous trompez, il souffre.
—Ses plaisirs!...—En a-t-on sous un manteau de soufre.
—Ses plaisirs, je vous dis, vont à son ton grossier!
Malheur à lui, cent fois, s'il sort de son bourbier.
Ce qui rampe la nuit, ce qui vit dans la vase,
Sur nos chemins en fleurs très volontiers s'écrase.
C'est l'histoire du temps, monsieur; l'égalité
Ne primera jamais sur la fatalité;
On est peuple ou bourgeois, galérien ou ministre,
Selon que le hasard, dans sa marche sinistre,
Vous fait naître dans l'or ou bien sur un grabat.
Vous êtes prince, vous, et je suis un goujat.
Voilà!... l'égalité! rébus intraduisible,
Balance sans fléau, équilibre impossible,
Broussaille ténébreuse et sans traditions,
Où viennent s'empêtrer toutes discussions;
Mot qui fait s'élever, comme un bruit de colère,
Le vil coassement du marais populaire,
Parce que des rêveurs ont pris pour grand cheval

Cet autre révolté, l'intérêt général!...

Mais qui frappe si fort à notre porte close?
— Monsieur, c'est l'artisan qui vient plaider sa cause!

## IV

Et le maçon entra, pâle comme un linceuil,
Sombre comme un remords, grave comme le deuil;
Sévère, ainsi qu'un juge au milieu du prétoire,
Commandant le silence à tout son auditoire;
Et, soit crainte ou respect, ou fascination,
On se tut comme étant frappé de vision.
Un valet s'élança, tout à coup, vers la porte,
Pour écraser du pied le monstrueux cloporte;
Mais, d'un geste hautain, Pierre le travailleur,
Souffleta devant tous l'affront du serviteur!
Et puis, il s'écria, d'une voix formidable:
Donnez-nous du travail!... possesseurs dont la table
Ainsi qu'une ramée, aux flancs de vos maisons,
Se couvre de fruits mûrs dans toutes les saisons;
Vous, à l'heure qu'il est, messieurs, qui voyez double,

Dans vos digestions pardon si je vous trouble.
La neige tombe, il vente; or, écoutez la voix
D'un loup que la famine a chassé hors du bois;
Ce loup a des petits qui souffrent dans son antre,
Qu'il entend, car il a des entrailles au ventre.
Le jeûne nous dévore, ô grands! et vous soupez!...
Lorsque nous vous livrons nos bras inoccupés.
Aux champs par nous semés, la disette croît seule;
Sur nos moissons l'octroi penche sa large gueule;
La loi nous gruge; hélas! croyez ce que je dis;
Nous souffrons bien, allez, messieurs, dans nos taudis!...
Détachez la truelle, à nos lambris pendue,
Seule chose, messieurs, que je n'ai point vendue,—
Et mes enfants ont faim; — ni changée en poignard
Pour vous ouvrir le cœur, vous qui mangez leur part.
Donnez-nous du travail!...—Vous vous taisez, mesdames,
Vous qui faites nourrir vos enfants par nos femmes,
Et folles étendez les mains, frêles réseaux,
Pour prendre des plaisirs; étourdissants oiseaux
De mes plaintes pourquoi détournez-vous la tête?
Ah! je fais tache ici, moi, pauvre trouble-fête,
Escargot, dont l'habit froisse votre velours:
J'ai heurté votre rire à mon âpre discours;
Et vous me repoussez du regard et du geste,

A la fin du dessert comme un mêts indigeste.
Faudra-t-il vous jeter, ô gens sans missions,
Au tombereau sanglant des révolutions?
Traînés par les faubourgs, faut-il que dans la boue
Vos membres en lambeaux s'écrasent sous sa roue?
O possesseurs! songez, en vos jours triomphants,
Que le premier tueur* le fut pour ses enfants!
Peut-être a-t-il raison, celui qu'on désespère,
De s'embusquer la nuit dans l'ombre d'un repaire,
D'aiguiser un couteau, d'attendre le passant;
La faim a sa logique écrite avec du sang!...

— Peste du babillard! Que l'on chasse un tel drôle!
Jacques, poussez dehors ce cuistre par l'épaule,
Dit un aigre bourgeois, ventru, sac à deniers,
Tout enflé du labeur de cinq cents ouvriers.
Où diable en serions-nous, s'il fallait les entendre?
Que ce rustre et les siens aillent se faire pendre!
Ma devise est : *Chacun chez soi, chacun pour soi!*
Aux vermines du siècle imposons cette loi.
Et le pauvre maçon, que la sueur inonde,
Est chassé du festin comme une bête immonde.

* Caïn.

## V

Pendant qu'à l'entresol ainsi l'on agissait,
Quelque chose d'horrible au grenier se passait;
Une femme cherchait, d'un œil hagard et tendre,
Quelques charbons éteints en fouillant dans la cendre;
Puis, dans un vieux réchaud, les jetait avec soin,
Et, sinistre, elle allait furetant chaque coin;
Ses prunelles brillaient; un effrayant délire,
En contractant sa lèvre éclatait en long rire;
Puis, elle appelait Pierre, en se cognant le front,
Demandant du soleil à l'humide plafond.
Puis elle chuchottait : comme tout ça babille!...
Venez ici, marmots, que je vous déshabille...
Oh! gracieux vauriens que l'on craint de fâcher,
Et qui sur leurs genoux arpentent le plancher;
Voyons, approchez-vous du grand feu que j'allume,
Sa flamme, en vous chauffant, dissipera la brume;
Et vos tout petits doigts, roses et potelés,
Jolis fleurons d'amour ne seront plus gelés...
Écoutez-moi, bandits!... — Vos jeunes camarades,
Les enfants du maçon... Eh bien! ils sont malades...

Il faudra leur porter du pain et des bouillons,
Ces chers petits voisins, si beaux sous leurs haillons,
Si tristes... Et leur mère... ah! la timide femme...
Messieurs, vous aurez soin de lui dire : Madame,
Lorsque vous la verrez... placez sur ce feu là
Votre tasse au gruau, pour le petit qu'elle a
Sans cesse à la mamelle, et qui la ronge et pleure...
Nous porterons du bois dans leur froide demeure;
Il serait beau de voir, au siècle où nous vivons,
Une mère expirer avec quatre garçons!...
L'âtre pétille; bien! très bien!... suis-je une sotte?
D'où vient donc qu'au dedans mon pauvre cœur sanglote?
Comme il fait noir... Mes fils, sur le dos étendus!
Les deux yeux retournés... et les membres tordus!
J'ai soif! Répondez-moi, sournois que rien n'éveille,
Et venez embrasser le petit qui sommeille...
J'ai mal au cœur... Ma tête est pleine de brouillards,
Ah! ma lampe s'éteint... Pour qui ces corbillards?

. . . . . .

. . . . . .

Et sous des lambris nus mouraient cinq créatures,
Dans les convulsions qu'enfantent les tortures!
Paris était désert; rien ne troublait la nuit,
Hors les ailes du vent, qui secouaient minuit.

Et lorsque le maçon revint, poussant la porte,
Il vit ses quatre enfants morts sur leur mère morte!

## VI

Oh! je te reconnais, vieille tour de la faim!
Cachot fétide et morne où hurlait Ugolin;
Fiction dont l'aspect nous glace d'épouvante,
Toi, qui pâle, rugis dans le livre du Dante,
Pour enfler les cent voix de la célébrité,
Te voilà, de nos jours, une réalité!
En vain le producteur pousse des cris funèbres;
Enfermé dans nos lois, perdu dans leurs ténèbres,
Il voit mourir ses fils, entendant du dehors,
Les chants de l'homme heureux suant sous des trésors.
O nos législateurs! en vous penchant sur l'urne,
Prenez à bras-le-corps le Code taciturne;
Raturez, raturez ses nébuleux feuillets,
Puis, au flot populaire, en lambeaux jetez-les,
Avant qu'il n'ait atteint, bouillonnant dans la lutte,
Le faîte des palais dont il rêve la chute...
Il est juste d'ouvrir, à tant d'afflictions,

L'impartiale main des répartitions.
Non, sénateurs! non, plus de ces lois souterraines
Qui, minant le foyer des familles humaines,
Font, au premier signal de nos dissentions,
Dans la flamme et le sang crouler les nations.
Aujourd'hui, sénateurs, l'individualisme,
D'accord avec vos lois a créé l'égoïsme;
Et, sur tant de moissons, l'homme en prospérité
Se gave en reniant la solidarité.
Tribuns, ne jetez plus, par des scrutins acerbes,
Dans la grange d'un seul tout le blé de nos gerbes;
Qu'ont produit vos discours, dispensateurs du sol?
Agonie au grenier, orgie à l'entresol;
Luxe et privation, joie et deuil, rire et larme...
Et vous vous étonnez de voir le peuple en arme,
Vous crier qu'il est las qu'on lui taille son pain?
Telle est la question : Le travailleur a faim!

Septembre 1841.

# LA RUE.

LA RUE.

## LA RUE.

Quand nous passons le soir, avec la foule accrue,
Dans ce fossé profond qu'on appelle la rue,
Jusqu'en nos cœurs glacés quel chagrin n'entre pas?
Là, le vice effronté se promène à grands pas.
Aussi, lorsque la nuit a répandu ses ombres,
Voyez, le long des murs, glisser pâles et sombres,
Des femmes qui s'en vont, sein nu, cheveux aux vents,
Dans la brume ou la pluie accoster les passants;
Et qui, sur les trottoirs, vont, nocturnes phalènes,
Alarmer la pudeur par des propos obscènes.

Laissez-les barboter dans la boue, ô vieillards,
Ne les approchez pas; redoutez ces regards
Adressés à vos sens, et qui semblent d'avance
Vous plonger tout entier dans les eaux de Jouvence;
La prostitution sait faire argent de tout,
C'est cela qu'il lui faut, or, l'argent est partout;
La bourse du vieillard vaut celle du jeune homme;
Et toutes sont pour tous les filles de Sodome.
Évitez leur contact, jeunes adolescents,
Aux flambeaux résineux n'allumez pas vos sens;
Ah! n'apprenez jamais ce que leur bouche inspire
D'effroi, lorsqu'elle va grimacer un sourire,
Pour obtenir du pain trempé dans le dégoût
Et que, triste, elle émiette au bord de quelque égout.
Ah! n'apprenez jamais tout ce que la débauche
Fait avorter de fleurs et combien elle en fauche.
Elle est comme la mort, active. Avant le temps,
Elle vous ferait vieux, malgré vos dix-huit ans.
Ne savourez jamais les voluptés infames
Que l'on va respirer aux lèvres de ces femmes;
Car ce qui germe en vous d'amour et d'idéal,
Abreuvé de poison s'éteindrait dans le mal.
La couronne pudique, enfants, sachez la ceindre,
Détournez le regard, sans cesser de les plaindre:

Peut-être est-il encor de précieuses fleurs,
Qui cherchent le soleil au fond de tous ces cœurs
Voilés par le mépris, que le mépris dévore;
Qui sait ce qu'une larme en pourrait faire éclore!
Sait-on ce qui se passe au fond du cœur humain?
La femme qui sourit aux lueurs du chemin,
Lorsqu'un passant brutal déshonore ses charmes,
A peut-être dans l'âme un déluge de larmes.
Nous sommes ainsi faits. Non, la bouche qui rit
Ne laisse point du cœur voir tout ce qui s'aigrit;
Et nos yeux bien souvent, fenêtres pleines d'ombres,
Du point intérieur cachent les choses sombres.
Quand nous les méprisons, qui sait, en ce moment,
Peut-être faisons-nous saigner un sentiment;
Et, rayon sulfureux, le mot amer qui tombe
Brûle peut-être alors l'aile d'une colombe
Qui voulait regagner, belle de piété,
Le feuillage jauni de la société.
La pitié, sœur du Christ, appelle la clémence;
Le retour à l'honneur invoque l'espérance.
Laissez-leur donc l'espoir qu'un jour elles pourront
Effacer l'infamie attachée à leur front;
Que, faisant place au jour l'obscurité recule;
Laissez-les s'avancer vers un beau crépuscule,

Qui leur rapelle encor leurs berceaux oubliés,
Un père bien joyeux baisant leurs petits pieds;
La chanson d'une mère, et les vents du village,
Si frais, si pénétrants; l'eau du ru, le feuillage,
Les prés verts, les cailloux, le vieux chaume où, le soir,
Une vieille récite un conte horrible et noir
Qu'on aime bien entendre; et la place où l'on danse,
Les forêts où l'on court, le but où l'on s'élance;
Et les baisers donnés sans se faire prier,
Qui meurent sous l'archet du vieux ménétrier;
Les folâtres enfants foulant les herbes vertes;
Les filles de l'endroit, qui joyeuses, alertes,
Folles, s'en vont courant après l'insecte ailé
Qui fuit en se jouant aux longs épis de blé;
Les frais garçons pâmés dans leur franc et gros rire,
Groupés au pied de l'arbre où l'ombre les attire;
Qui leur rappelle encor la vieille croix en bois
Au fronton de l'église où l'on prie: et la voix
Du curé fulminant contre l'œuvre mondaine,
Si fort que le digne homme est tombé hors d'haleine;
Et surtout ce beau jour où la dévotion
La fit agenouiller pour la communion.

Du présent au passé, rapprochez la distance.

Ah ! laissez-les pleurer ces souvenirs d'enfance,
Si frais, si purs, si gais; qu'en leur cercle fatal
Passe un rayon de l'air qui brille au sol natal ;
Que la brise des champs, consolante hirondelle,
Du printemps qui renaît leur porte la nouvelle
Et que la nuit enfin, tirant son voile épais,
Les ramène au grand jour... Plaignez-les, plaignez-les
D'avoir, quand un retour au bien charme leur vue,
Pu heurter leur front d'ange à l'angle de la rue.

Juin 1840

# L'ANGE DU BON CONSEIL.

## L'ANGE DU BON CONSEIL.

A BÉRANGER.

Déshérité de l'or qui surabonde
Dès mon berceau par le sort maltraité,
Pauvre petit j'allais haïr le monde
Et profaner les fleurs de ma gaîté,
Lorsqu'en mon nid, nid bloti sous la tuile
Un ange vint, ange aux riches trésors,
Qui réchauffant ma jeunesse débile,
Me dit ces mots, que j'ignorais alors :

« Mon cher enfant, la vie est chose grave ;

« Aussi toujours, le temps laborieux,
« Au toit du prince, au chenil de l'esclave
« Porte le sceau des devoirs sérieux.
« A l'un il dit : « Règne par la justice. »
« Il dit à l'autre : « Ose briser tes fers. »
« Tu l'apprendras : le plus brillant calice
« Contient parfois des poisons bien amers.

« Au pauvre enfant qui s'égaie à ton rire
« Donne parfois quelque sage leçon.
« Sur tes genoux, où ton regard l'attire
« En l'instruisant attendris sa raison ;
« Préserve aussi d'affligeantes souillures
« La pureté de nos vierges, tes sœurs,
« Bien des baisers ne sont que des morsures.
« Bien des frélons s'abattent sur les fleurs.

« Aux ateliers, à l'artisan modeste,
« Fais éclater des vers nobles et francs.
« La probité se cache sous la veste
« Cours la venger de la morgue des grands.
« Petit rayon peut dissiper la brume
« Où l'humble oiseau recueille quelque grain...
« Dans nos cités qu'un vers tribun s'allume

« Pour l'artisan qui va suer son pain.

« Mon cher enfant, la vaste multitude
« Pâle et livrée à d'incessants besoins
« Sur le fumier de la décrépitude
« Doit refleurir au soleil des bons soins.
« N'aimer que soi ce n'est déjà plus vivre.
« Pour élargir la sphère des beaux jours,
« Laisse ton cœur s'ouvrir ainsi qu'un livre
« Que redira la voix des vieux faubourgs.

« Mon cher enfant, soutiens, chante, travaille,
« Dans ton labeur sois fier mais sans orgueil.
« Combien de fruits mûrissent dans la paille;
« Sois pour les gueux l'ange du bon accueil.
« Ta chaire à toi se dresse sous la nue;
« C'est le trottoir, c'est la borne au soleil,
« N'en descend pas; courage, et dans la rue
« Va placarder quelque hardi conseil.

« Aux chants d'en haut, chants d'ivresse et de fête
« Oppose enfin les tristes *voix d'en bas*,
« Puis endossant la robe du prophète
« Ameute ainsi la foule sur tes pas.

« La grande muse est celle qui s'inspire
« Des maux du peuple et de l'œuvre de Dieu ;
« Le ciel sourit, la liberté conspire,
« L'homme et le temps feront le reste. Adieu. »

ENVOI.

Cher Béranger, cet ange c'est la fée
Qui vous berçait chez le bon vieux tailleur ;
Qui quarante ans, comme autrefois Orphée,
Dans son enfer charma le travailleur.
Ah ! si la fée à ma langue peu nette
Point ne toucha, père, c'est qu'à Passy,
Elle a chez vous oublié sa baguette ;
Grondez-la fort d'être oublieuse ainsi.

L'ÉMEUTE

# L'ÉMEUTE.

## L'ÉMEUTE.

### I

Hélas! le monde est plein de menaces sinistres,
De clameurs, de bruits sourds, de cris tumultueux;
Le temple déserté voit pâlir ses ministres
L'espoir faillit au cœur des vieillards soucieux.

Tout croule autour de nous, tout gronde, tout murmure,
Tout tremble, tout languit : le palais, la masure,
L'oisif, le producteur, l'apostat, le croyant,
La femme, doux sourire, et l'homme écho bruyant.

Sous de brûlants éclairs toute pensée avorte;
Le fleuron sur la tige et le grain dans l'épi.
Le vent des passions arrache, tue, emporte,
L'ambitieux qui veille et l'enfant assoupi.
Dans le fétide étang où clapissent nos haines,
Le vieux corps social va retremper ses chaînes;
Regardez au-dessous; — Le pouvoir, grand rayon
Où monte en bourdonnant l'ardente ambition,
Est bafoué, voilé sous de larges nuées
Que soufflent les partis à travers leurs huées;
Les chagrins, les ennuis, l'insomnie et l'effroi,
Sont les premiers sujets qui courtisent un roi!
Au coin des carrefours va s'embusquer l'émeute,
Qui court, aboie et mord comme une sombre meute.
En haut, en bas, partout, l'État est obstrué
Corps grêle, corps flétri, vieillard exténué
Qui laissant retomber ses mains appesanties
Sur des hommes sans foi, dévorantes orties
Trébuche, et tâtonnant, frappé de cécité,
Se heurte à nos débris épars dans la cité.

## II

Frères, ne courez pas dénaturer vos âmes
A l'insurrection qui ravive ses flammes,
Lorsque la capitale agite le beffroi,
Priez pour ses enfants que brisera la loi.
Méfiez-vous, hélas! la faim tend plus d'un piège,
Quand, pour en triompher, chaque bras nu l'assiège,
La Gorgone, évitant le bout de vos fusils,
Vite accourt tourmenter l'estomac de vos fils.
Quand vous vous agitez, frères, dans la bataille,
En laissant votre chair sur des pans de muraille,
Quand l'arbre social voit jeter ses rameaux
Aux brasiers des discords attisés par nos maux,
Du haut du firmament un juge vous écoute
Et regarde le sang qui de vos mains dégoutte.
Ne croyez pas, amis, à ces gens qui, toujours,
Boursoufflent leurs écrits de furibonds discours;
Rien de grand ne jaillit de leur cerveau malade,
Non! l'avenir n'est plus sur une barricade!
Assez de sang coula sur nos pavés déserts.....

La balle qui menace, et déchire les airs,
A mutilé, troué trop de poitrines nues!...
Quand l'insurrection se tordait dans nos rues,
Faisant crouler les murs avec bruit sous ses pieds;
Quand tremblaient dans nos bras nos enfants effrayés,
Quand nos femmes pleuraient, quand les tocsins funèbres,
Appelaient la terreur au plus fort des ténèbres,
Ah! nous l'avons blâmée au fond de notre cœur
Cette insurrection qui colportait la peur.
Oui! quand elle courait, sanglante, échevelée,
En répandant l'effroi dans la ville troublée,
Nous, nous avons pleuré sur ce corps en haillons
Qui se ruait ainsi sur de forts bataillons;
Sur ce corps dont le sang partout laissa des traces;
Dans chaque carrefour, sur les ponts, dans les places,
Au seuil de nos maisons, et qui vint en lambeaux,
Dans des convulsions mourir aux hôpitaux.
Oui, nous avons maudit ces luttes infernales,
En voyant des soldats étendus sur les dalles,
Des jeunes gens tués sur des tas de pavés,
Pavés que l'eau du ciel n'a point encor lavés;
En voyant tout un peuple en proie à l'Euménide,
Comme un autre Caïn devenir fratricide.

## III

Grands, vous les maudissiez, quand la réaction,
Couvrit de deuil Paris, et Grenoble et Lyon :
S'ils avaient triomphé, la main de la Mémoire
Les eut inscrits, peut-être, au livre de l'histoire ;
Moi, poète, j'ai plaint leur généreuse erreur,
Sans donner pour cela des palmes au vainqueur ;
Et triste, j'ombrageais dans ces jours d'agonie,
Sous des saules penchés, le front de la patrie.
Grands, tandis que vos mains dressaient des échafauds,
Les miennes répandaient des fleurs sur les tombeaux.
Chacun sa mission ou sa pénible tâche :
Au poète, des chants ; à tout pouvoir, la hache !
L'un console et bénit, lorsque l'autre, debout,
Frappe le patient que l'éternel absout !

Ah ! tombe le rideau sur ce lugubre drame !
Dans sa gaîne de fer faisons rentrer la lame,
Pour écouter, ô grands ! le peuple désarmé
Qui vous aurait béni si vous l'eussiez aimé

# L'ARAIGNÉE.

## L'ARAIGNÉE.

Une immonde araignée, avait pour quelque drame
Où gît la trahison,
Étendu son tissu, comme un voile de femme,
Aux branches d'un buisson.

Le soleil descendait, derrière la montagne,
Ainsi qu'un pèlerin,
En laissant après lui, dans toute la campagne,
Un souvenir serein.

La bise avait ployé ses ailes sur la terre,
Pour ouïr les ébats
De la création, à l'heure où le mystère
Soupire et parle bas.

La chaleur retenait l'insecte à la liane,
Le ver sous le granit,
L'enfant dans son berceau, le pâtre en sa cabane,
Et l'oiseau dans son nid.

Puis, on voyait courir, sous les feuilles tombées
De leurs rameaux en fleurs,
Des raines, des lézards, d'énormes scarabées,
Et des mulots rongeurs.

L'araignée, attentive au milieu de sa toile,
Tendue aux moucherons,
En rajustait les fils, aussi blancs que l'étoile,
Les disposait en ronds.

Une mouche étourdie, en passant, vint s'y prendre :
Adieu, folles amours !
« Homme, bourdonna-t-elle, ah ! si tu peux m'entendre,
Viens vite à mon secours ! »

Le hideux animal tenait, dans son antenne,
La mouche à l'œil hagard!
Je brisai le réseau, j'écrasai l'inhumaine;
Mais il était trop tard!

La pauvre fille ailée à mes pieds tomba morte!
Ainsi, dans les rayons
De nos félicités, la douleur sombre et forte
Nous touche, et nous mourons!

# MON SECRÉTAIRE.

## MON SECRÉTAIRE *.

Sans t'effrayer de tout ce barbouillage,
Qui d'un savant exciterait les cris,
Tu veux transcrire; absurde enfantillage;
Laisse, crois-moi, ces obscurs manuscrits.
Loin d'écouter mon avis salutaire,
Tu tiens déjà canif, plume, encrier :
Quand l'amitié se fait mon secrétaire,

* Mon ami Louis Lissorgues, à l'obligeance duquel j'ai dû la copie de mes manuscrits.

Grands et petits, tous vont me l'envier.

De ton sommeil, vraiment, c'est bien la peine
De te priver, pour dessiner des mots;
Ah! je rougis de ma démence vaine;
J'ai grande honte à troubler ton repos.
Mais un regard m'ordonne de me taire,
Tes doigts actifs courent sur le papier:
Quand l'amitié se fait mon secrétaire,
Grands et petits, tous vont me l'envier.

As-tu songé, dis-moi, que la malice
Qui de l'esprit condamne les travers,
Bons ou mauvais, te dira mon complice
Pour avoir mis au net de méchants vers?
Quoi! tu souris? Combien cela m'attère!
Au nom du ciel, cesse de copier!
Quand l'amitié se fait mon secrétaire,
Grands et petits, tous vont me l'envier.

La page est blanche et l'écriture est large,
Cela doit plaire au pâle analyseur.
Coups de crayon vont obscurcir la marge;
Sur mes défauts va gloser le censeur.

N'achève pas ton fatal ministère !...
Mais c'est en vain que j'accours t'en prier.
Quand l'amitié se fait mon secrétaire,
Grands et petits, tous vont me l'envier.

# UNE VOIX D'EN BAS.

UNE VOIX D'EN BAS

## UNE VOIX D'EN BAS.

A M. VICTOR HUGO *.

Victor Hugo, merci pour l'enfant qui végète
Entre quatre murs nus où l'œil du mal la guette!
Ta voix mélancolique, ô fraternel rêveur,
De ses chants a touché la tristesse du doute,
Du doute qui gémit sur le Calvaire, et broute
La foi, fleur enlacée à la croix du Sauveur.

* Cette pièce de vers est adressée à M. Victor Hugo à l'occasion d'un morceau qui a pour titre : *Regard jeté dans une Mansarde* (Voir *les Rayons et les Ombres*).

Toi seul a vu cet ange, au fond d'une masure,
Près d'un vieux lit qu'étrangle une étroite embrasure;
Alors tu t'es hâté, dispensateur d'amour,
De verser sur son front des flammes et du jour.
C'est bien ! cette œuvre est belle ! il fallait, fier Archange,
Ton œil pour découvrir ce joyau dans la fange.

Oui, fange est la misère; et nous n'en manquons pas,
Nous, bafoués du grand, quand il regarde en bas.
D'en bas, si je m'élève, et si vers toi j'arrive,
C'est qu'un de tes rayons, dardant sur notre rive,
M'attire, moi, phalène, au foyer créateur;
Ainsi, l'homme s'élève en cherchant le Seigneur!

Et pourtant, j'entends dire aux païens de notre âge,
Qui sèment l'ironie à travers ton passage :
« La poésie est morte après de longs adieux !...
« Entendez ces clameurs !... Tout un monde s'écroule
« Sous la hache d'un homme exterminant nos dieux
« Aux applaudissements effrénés de la foule. »

Quand tout est plein des chants de ta voix souveraine:
Le flot tumultueux, la forêt qui bruit,
Et l'ouragan qui passe, et l'oiseau qui s'enfuit,

Et les rayons d'en haut cristallisant la plaine :
Quand l'art pleut un déluge, en tordant son pinceau,
Et taille un Spartacus d'un seul coup de ciseau :
Quand Notre-Dame sort du tombeau de Lazare,
La poésie est morte ! ô stupidité rare !...
Les hommes d'aujourd'hui, colosses, esprits forts,
L'ont étendue au fond d'affamés coffre-forts,
Éventrant des sacs d'or, la lèvre épanouie,
Sous des monceaux d'écus leurs mains l'ont enfouie !
Ah ! ces cœurs avachis, dans des torses perclus,
C'est pour eux, seulement, que l'art n'existe plus.
Les vendeurs l'ont cloué, comme une pièce fausse,
Sur leur sale comptoir où vient vomir la hausse.
Rien ne sourit pour eux : ni l'enfant au berceau,
Ni les gloires d'en bas, ni la fleur, ni l'oiseau,
Ni le génie actif dans l'ombre qui l'efface :
Leur atone regard ignore la rosace,
Le lourd pilier où prie un austère vieillard,
Le pur encens qui monte au ciel comme un brouillard,
Et la fille à genoux qu'une mère contemple.
Ils sonnent leurs deniers sur les dalles du temple,
Ces prosaïques Juifs : dans un creuset ardent,
Bientôt, ils jetteront le Christ encor saignant,
Et feront, pour le fondre, illustrant la rapine,

Brûler, comme un fagot, la couronne d'épine !...

Seigneur, pourquoi faut-il, lorsqu'un homme profond
Interroge la mort, fournaise où tout se fond,
Essayant de surprendre un secret à la terre,
A la création son éternel mystère ;
Pourquoi faut-il, Seigneur, qu'un souffle, brouillard noir,
Obscurcisse son front, réfléchissant miroir !

Hélas ! tout ce qui vibre et brille sur la vie :
Accents de lyre et gloire, astres au firmament,
Grande voix des cités, bruit et rayonnement,
Est-il fait pour s'éteindre aux bourbes de l'envie ?

Je ne sais ; mais pourquoi ses confuses clameurs
Vont-elles étouffer ta voix, ô Renommée !
Et pourquoi son haleine, implacable fumée,
Vole-t-elle obscurcir le phare de nos mœurs ?

La critique haineuse, envenimant son fiel,
Empoisonne les fleurs que le génie étale ;
Ameute autour de lui le passant matériel,
Et le pousse, hurlant au banc de la cabale.

Ainsi, le mal s'attache à tout ce qui tient rang :
C'est le luisant acier que la goutte d'eau rouille ;
C'est le chant des roseaux troublés par la grenouille ;
C'est le crapaud qui bave aux ondes de l'étang ;
C'est le rat assoupi dans les épis des gerbes ;
La chenille aux buissons ; le serpent dans les herbes ;
C'est le ver dans le fruit ; l'insecte dans la fleur ;
Dans le nid suspendu, c'est l'œil de l'oiseleur.
Il faut au brusque enfant les ailes de la mouche ;
La douleur vient faner les ris sur notre bouche ;
Telle est la grande loi : le naufrage est au port.
La vie à son foyer voit accourir la mort ;
Enfin, joie et douleur composent la balance,
Qu'au-dessus de nous tient la suprême puissance,
Et, toutes deux enfants de la divinité ,
Sont debout sur le seuil de notre éternité !...

L'envie ! oh ! la voilà, hâtive dans sa règle,
Qui passe, jalousant l'envergure de l'aigle
Qui déploie un long vol ;
Elle se pend après les rayons de la gloire,
Mais, quand l'amour de tous les dicte à la mémoire,
Dieu l'abat sur le sol.

Transporte-nous toujours, grand mouleur de pensées,
Dissipe le limon des haines amassées
Sous tes coups imprévus;
Que nous battions des mains autour de ta lumière,
Quand la routine encor, barbotte dans l'ornière
D'un siècle qui n'est plus!

O merci pour l'enfant rêvant dans la mansarde,
Où l'un de tes rayons bienveillamment s'attarde,
Et dans tout son éclat;
Pour cet enfant qui n'a pour trésor, pour famille,
Le matin, pour sourire à son réveil de fille,
*Que la croix du soldat!*

Pour cet enfant qui n'a, sous le feu de sa lampe,
Qu'un peu de poésie où son cœur se retrempe
Le soir, en te lisant.
Près du livre infernal, honte de la mémoire*,

* Il est bien entendu qu'ici nous voulons signaler *la Pucelle*. Au point de vue révolutionnaire, nous admirons Voltaire; mais notre admiration doit s'arrêter devant cette bourbe dont le vieillard de Fernay éclaboussa Jeanne; Jeanne à qui les Anglais, de complicité avec quelques nobles envieux de la maison de France, ont élevé le bûcher du martyre.

C'était une pauvre fille qui, à elle seule, portait dans le tabernacle de son cœur tout l'amour et les douleurs d'une patrie que des princes

Passeport de l'enfer, *oublié sur l'armoire*,
Par quelque vil passant.

Adieu, reflet d'en haut, lumière qui m'élève,
Le flot me ressaisit sur la stérile grève,
Où je chantais aussi.
Le phalène bénit ton luth qu'envain on souille.
Et tombant dans la vague, où son aile se mouille,
Te crie encor : merci !

Février 1841.

ne savaient plus défendre, et qui fut deux fois martyre : martyre comme femme et martyre comme patriote!

Voltaire n'a vu dans Jeanne qu'une fanatique. Lui, l'homme de la raison, n'a pas su découvrir sous la cuirasse de la vierge, la grande, la noble, la sainte inspirée de la patrie. Voilà son tort. Les Anglais ne s'y trompèrent pas, eux. Aussi se hâtèrent-ils de jeter aux flammes, comme sorcière, celle que, dans notre reconnaissance, nous nommons aujourd'hui l'ange de notre nation. Voltaire n'avait pas le sentiment de la nationalité : il aimait les Anglais. Il a consacré leur cruauté par une infamie, j'en suis fâché pour sa gloire. C'est une tache déplorable; mais nous n'en persistons pas moins à regarder cet homme comme le premier révolutionnaire du monde. Loin d'être *un singe de génie*, comme le qualifie improprement M. Victor Hugo, Voltaire est, et sera toujours pour nous, l'invincible génie de la révolution.

# L'ORAGE.

L. ORACE.

## L'ORAGE.

Alerte ! l'ouragan, terrible, se déchaîne !
En couchant les épis sous sa fougueuse haleine !
Le ciel est noir,
Avant ce soir,
La pluie inondera la plaine immense et verte ;
L'éclair fend l'horizon, voyez, alerte, alerte !

Chacun prend le chemin qui ramène au village,
Et le chien du bouvier arrache au pâturage
Les graves bœufs

Qui, furieux,
Soulèvent, sous leurs pas, d'épais flocons de poudre,
Mêlant leurs beuglements au bruit sourd de la foudre;

Les chèvres, les brebis, descendent la colline;
Sous l'éclair qui jaillit, le vieux berger s'incline!
L'effroi s'accroît,
Et, sous son toit,
La famille, à genoux, adresse une prière
Au Seigneur qui l'entend à travers son tonnerre.

De larges gouttes d'eau se brisent au feuillage,
Et font, en le battant, se courber le branchage.
Plus de concerts,
Aux champs déserts!
Comme l'homme aujourd'hui tout tremble et se recueille:
La cigale, dans l'herbe, et le nid sous la feuille.

Et devant le chaos la terre fait silence.
Mais où va cet oiseau? dans l'espace il s'élance;
Prompt comme un trait,
Il disparaît,
Tremblant, las et mouillé, dans l'épaisse charmille
D'où sort, à son approche, un doux cri de famille.

Pauvre fauvette, quoi! voler pendant l'orage!
N'a-t-elle pas trouvé de l'herbe, un peu d'ombrage?
Elle, en passant,
Qu'un coup de vent
Pourrait tordre et broyer, ainsi qu'une éphémère!
Pourquoi braver la foudre, enfin?... C'est qu'elle est mère!

A M. LHERMINIER.

## A MONSIEUR LHERMINIER,

EN RÉPONSE A SON ARTICLE INTITULÉ :

DE LA POÉSIE DES OUVRIERS[1].

Pardonnez-moi, Monsieur, mes rimes incongrues
Qui s'en viennent, ainsi que ces filles des rues,
Coudoyer en passant votre nom vénéré.
Pour ces folles, voyez, il n'est rien de sacré :
Elles vont jusqu'à dire, elles à qui tout manque,
Que vous vous déguisez, Monsieur, en saltimbanque ;
Et que vous ramassez, agile dans vos sauts,
Les sous que la Grandeur jette dans nos ruisseaux :

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1841.

Qu'on vous a vu changer quatre fois de costume,
Et quatre fois aussi retailler votre plume;
Et que, sur le Trésor, votre jarret d'acier
Assez allègrement se tient sans balancier.
Enfin, si vous rampez, disent ces demoiselles,
C'est que des ciseaux d'or vous ont coupé les ailes.

Vainement je leur dis : filles, vous avez tort;
Bien, chantent-elles, bien! défendez qui vous mord.
Que vous connaissez peu ce déloyal apôtre!
. . . . . *

* Je demande pardon à mes lecteurs de leur donner cette ligne de points au lieu d'un vers. La raison, la voici :

Le prote de mon imprimerie, associé à la publication d'*Une voix d'en bas*, après avoir lu mes épreuves, et au moment de mettre sous presse, vint me trouver :

— Mon cher Savinien, s'écria-t-il en entrant et la face toute bouleversée, mon cher Savinien, vous ne pouvez laisser subsister l'hexamètre que voici.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que cette ligne noire vous expose à une attaque en diffamation de la part de monsieur Lherminier.

— Allons donc! pour un trait?

— Que dites-vous un trait! Ce vers est un portrait, et un vilain portrait, qui plus est : les couleurs en sont crues, les contours arrêtés à angles vifs et lourds d'extravagance.

— Monsieur!...

— Vos amis sont tous d'accord sur ce point; je ne suis ici que l'écho de leur opinion.

— Après?

N'a-t-il pas dit, les yeux beaux d'affabilité,
Noyés de tendres pleurs, brillants d'aménité :

— Je vous en prie, biffez cela, sinon je vois s'ouvrir pour vous les portes de la 7e Chambre ou celles de Sainte-Pélagie : c'est tout un. Vous savez mieux que moi, mon cher Savinien, qu'en ces sortes de matières, l'accusé est toujours un coupable, partant un condamné.

— On ne juge plus les vers.

— Non, mais on condamne ceux qui en font.

— Je vous avoue, Monsieur, que je ne vois pas à quoi on peut condamner un homme qui, après avoir été frappé par un critique, s'arme, se défend, et, frappant à son tour, lance un trait que son malencontreux adversaire a provoqué, et qu'il n'a eu ni l'adresse de prévoir ni la subtilité d'esquiver. Mon trait est rude, c'est vrai, mais il est loyal, conséquemment de bonne guerre. Observez que j'appelle un chat un chat. Personne au monde ne me décidera jamais à traduire amour par *amor*. Je suis Français, j'aime la terre natale, moi ; je désire donc qu'on me laisse parler la langue maternelle autant qu'il est en mon pouvoir de le faire. Que d'autres parlent italien ou arabe, cela les regarde ; et puisqu'il est reconnu que mon vers est français, imprimons-le.

— Mais le tribunal, les juges !...

— Les juges sont des hommes.

— Hélas ! Monsieur, que ne sont-ce des femmes, vous seriez bien vite absous.

(Je ne pus m'empêcher de sourire à cette exclamation naïve de mon prote.)

— Ainsi, repris-je, mon cher ami, nous imprimons ?

— Du tout. Songez qu'à l'apparition de ce maudit vers, les voix d'en haut, charmées de trouver un prétexte pour étouffer *Une voix d'en bas*, vont hurler, crier au scandale et demander jugement contre vous.

— Fais ce que dois, advienne que pourra.

— C'est très beau pour ce qui vous regarde ; mais comme le même coup peut m'atteindre, et que, somme toute, je ne suis qu'imprimeur, je me soucie peu d'enrichir le fisc aux dépens de mon travail. — Le fisc ! votre travail, considérations irréfragables. Biffons la chose, Monsieur, biffons !

« A quoi bon égarer, pour une fantaisie,
« Le peuple au grand désert de notre poésie! »

Eh! n'a-t-il pas raison? c'est penser finement :
A quoi bon que sa voix, âpre coassement,
S'élevant tout à coup d'une livide mare,
Emplisse nos cités de son vain tintamarre;
Trouble les jours, les nuits, aille psalmodiant
Sa plainte nazillarde, ainsi qu'un mendiant,
Dont l'œil jaloux et terne, et la main maigre et jaune,
Aux lueurs des bazars sollicite l'aumône.

Oui, monsieur Lherminier, la voix du malheureux
Résonne toujours mal au seuil des puissants gueux.

C'est profondément vrai qu'il n'est point d'équilibre,
Dans l'étrange pays où la pensée est libre;
Que le raisonnement, fondant les intérêts,
Enlaçant tous les cœurs dans ses immenses rêts,
Fait surgir tout à coup, d'une effroyable brume,
l'égalité, soleil que la morale allume.
C'est très bien! châtiez ces petits niveleurs,
Ces rêveurs, songes-creux qui convoitent vos fleurs,
Et viennent sans pudeur, sans nulles courtoisies,

S'emparer du champ-clos, armés de poésies.
Vous, bouillant spadassin des légitimes droits,
Faites tomber sur eux la férule des rois.
En vérité, Monsieur, si le peuple s'en mêle,
Comment retrouver l'art dans tout ce pêle mêle?
La rhétorique en fleurs mourra sur ses rameaux,
L'antithèse n'aura que monstres pour jumeaux;
Bien plus, l'ellipse ira, sautant de phrase en phrase,
Aveugle, se noyer dans une périphrase;
Et la logique, hélas! de leurs mots mal liés
Ne pourra s'échapper qu'en s'écorchant les piés.
Enfin, ils soutiendront, lourds dans leur métaphore,
Que votre tête altière est une étroite amphore.

D'ailleurs que veulent-ils : pain, vin, soleil, abris?
Sujets peu neufs; gros sous chargés de vert de gris.
A-t-on besoin, bon dieu, de tout cela pour vivre?
Belles raisons, vraiment, à mettre dans un livre,
Et de tracer un vers, formidable sillon,
Où germe lentement toute rébellion.
Le peuple peut très bien étourdir sa misère
A l'orchestre qui beugle aux flancs de la barrière,
Dans ces trous enfumés, où, comme le levain,
L'esprit du travailleur fermente avec le vin.

On nous l'a dit, Monsieur, ce n'est que dans l'orgie
Que nous retrouverons toute notre énergie.
Oui, le peuple a grand tort, je le pense avec vous,
Lui qui peut se soûler pour douze ou quinze sous,
De demander du bois lorsqu'il neige en décembre,
Du pain pour ses enfants presque nus dans la chambre,
Du pain pour nos vieillards, dans la rue accroupis,
Glaneurs qui dans vos champs ne trouvent plus d'épis!

Il est temps d'arrêter ce torrent qui déborde,
Et, pour lier ces fous, d'apprêter une corde.
Votre article, Monsieur, est, très certainement,
Sage, profond, humain, et d'un style charmant,
Enveloppé surtout de grâce et de décence;
Son tour original, coquet et plein d'aisance;
Vos mots illuminés d'une fière hauteur:
Tout montre l'homme grave et non pas le sauteur.
Quelle probité brille au bout de chaque ligne,
Et que vous dites bien mainte chose fort digne!
Des hommes comme vous, par les sots accablés,
Sont loin d'être, Monsieur, des mulots dans nos blés.

Pour moi, je suis de ceux dont la verve bizarre
S'enrouant en plein air sur un orgue barbare

Répand obstinément, et pendant tout le jour,
Des accents douloureux au coin du carrefour.
Quand tout autour de moi ceux qui souffrent s'amassent,
Sous les balcons dorés, aux grands qui se prélassent,
Pour traduire la plainte en un funèbre son,
Mon cœur touche aux douleurs et devient diapason.
C'est tout ce que je suis, Monsieur, chanteur sans lyre,
Lazzarone insoumis qui sais à peine lire,
Qu'un mauvais tour du sort, dans l'ombre des greniers,
Fit barbouilleur de vers et manœuvre en souliers.

Mais, de mon rang au vôtre, abrégeant la distance,
Mon vers, tout acéré, part, comme une sentence,
De la petite échope où vit le cordonnier,
Honteux d'avoir pour but le front d'un Lherminier!

1er janvier 1842

# JE SUIS SOLLICITEUR.

## JE SUIS SOLLICITEUR.

A M. B***

QUI ME CONSEILLAIT DE M'ADRESSER AUX GRANDS.

A vos conseils je cède ;
Monsieur, dès aujourd'hui
Près des grands j'intercède
Pour trouver un appui.
Toute fierté radote;
Je veux un protecteur ;
En dépit de la sotte
Je suis solliciteur.

D'abord où frapperai-je ?

Je n'en sais rien encor.
Bah ! soyons du cortège
Où brille le plus d'or.
Qu'un Gracchus, fou sublime,
S'immole en rédempteur ;
Moi, j'aime qu'on opprime :
Je suis solliciteur.

Chez le gueux tout est aigre,
Le légume et la chair;
Souvent on y fait maigre.
Prédisons, dans un air,
Aux grands, des biens durables;
L'esprit révélateur
Aime les grasses tables :
Je suis solliciteur.

En vain rit l'allégresse
Au fond des cabarets,
Où, malgré ma détresse,
Libre et gai je chantais;
Là, sa douce folie,
Élargit trop le cœur;
Il faut qu'on s'humilie !

Je suis solliciteur.

Méprisons nos semblables
Par devoir, n'importe où,
Ramas de misérables
Trop souvent sans un sou!
Honorons la finance
Dans l'honnête exploiteur
Gras de notre substance,
Je suis solliciteur.

Allons! j'encense et loue;
Nargue soit de l'orgueil!
Le front couvert de boue
Rêvons un bon accueil.
Prodiguons la louange
Au tyran corrupteur;
Et vivons dans la fange!
Je suis solliciteur.

Respect au char qui roule
Superbe, impétueux,
En écrasant la foule
Qui se presse aux essieux;

Debout, près de l'ornière,
Je l'attends, moi, monsieur....
Pour m'élancer derrière.
Je suis solliciteur.

# LES BARRIÈRES.

LES BARRIÈRES.

## LES BARRIÈRES.

### PROLOGUE.

Ce matin, aux lueurs premières de l'aurore
(A ma honte je crois que je dormais encore),
Quelqu'un entra chez moi. — Je reçois volontiers.
A propos, il est bon, messieurs, que vous sachiez,
Que quand je sors ou rentre, et nuit et jour, n'importe,
Je laisse à tout venant une clef sur ma porte.

Donc, je me réveillai de très mauvaise humeur.
Je n'ai jamais aimé qu'on dérangeât mon somme;
Je l'avoue, en ce point, je suis un méchant homme,
Et, pour moi, c'est un cas à crier au voleur.

Or l'objet qui parut dans ma petite chambre
N'exhalait par les airs ni l'aloès ni l'ambre.
Son corset, je le crois, n'était pas de satin;
Sur les talons non plus point de robe traînante;
Point non plus sur les bras de gaze transparente;
Dentelles ni velours n'enveloppaient son sein.

Ses cheveux, repliés et noués sur sa tête,
Dans un réseau de tulle avec soin contenus,
Descendaient sur son front comme un bandeau de fête.
Angélique ornement des temps qui ne sont plus!
C'est ainsi qu'autrefois dans la nef aux cent cierges,
Raphaël l'étalait sur le front de ses vierges.

Au fond sa simple mise avait un air coquet.
Mais quoi! rien qu'un fichu? qu'une robe de toile?..
Pas plus. Et sur le cœur, pour parure, un bluet
Nouvellement cueilli, brillait comme une étoile.

Il faut tout avouer. Son pied vif et charmant
Était pourtant chaussé très magnifiquement.
—Messieurs, je m'y connais. —Et, comme un scarabée,
Sur des bas blancs luisait le chausson peau dorée;
Mais il faisait si beau! puis, fraîche à son réveil,

L'aurore sans pleurer annonçait le soleil.
Alors mon éveilleuse et matinale amie
Me dit en souriant : « Je suis la Poésie. »

Quoi ! m'écriai-je, vous ? dans mon échoppe ! ciel !
L'abeille n'a donc plus où déposer son miel ?
Les princes mieux que moi paieront vos symphonies
Madame ; retournez au palais des génies.

« Mon dieu, je ne suis pas de si grande maison,
« Répondit-elle. Au front, vois, je n'ai point d'opales.
« A mes doigts point ne luit l'or des *Orientales* * ;
« Je n'ai point de corail et je suis sans blason.

« N'ayant point la pâleur des tristes élégies,
« Un costume de deuil non plus ne m'irait pas ;
« Et puis je vais à pied et je marche à grands pas.
« Ma voix, brève d'ailleurs, sied mal aux *Harmonies* **. »

— Eh ! qui donc êtes-vous ? — « Je suis la jeune sœur,
« La pauvre Cendrillon de ces deux grandes muses.

* Victor Hugo.
** Lamartine.

« D'être de leurs parents je leur fais mille excuses,
« Mais chacun a son lot : moi, j'aime le malheur.

« Ne vas pas ébruiter ce secret de famille :
« Las ! je n'étais encor qu'une petite fille,
« Que je courais avec les populations
« Chauffer mes mains au feu des révolutions ;
« Alors qu'en leurs palais, sur des foyers moroses,
« Mes deux sœurs noblement étendaient leurs doigts roses.
« Je suis fille du peuple et fille des faubourgs ;
« Enfin, je suis la muse antipathique aux cours. »

Cette dame, pensai-je, avec son ton de reître,
Près de certaines gens ira me compromettre ;
Et justement déjà, ce discours libéral
Me ferme le trésor et m'ouvre l'hôpital.

Elle continuait : « Laissons ces demoiselles
« Sur les plus hauts sommets s'abattre à grand bruit d'ailes,
« Planer et s'égarer, brillantes dans leur vol,
« Au-dessus de la foule enracinée au sol.

« Bras dessus, bras dessous, moi, j'erre avec les masses ;
« Je n'ai point de dédain, moi, pour les populaces.

« Il est temps que la muse, abdiquant ses grands airs,
« Marche un peu dans la boue où germeront tes vers.
« Debout! ajouta-t-elle, et hors du lit détale.
« Ce matin visitons les barrières; allons!
« Pour le monde qui bâille au milieu des salons,
« Faisons tomber les murs de notre capitale. »

— Madame, y songez-vous? — « Il faut faire un tableau
« Pris sur nature même et dans sa couleur vraie. »
— Mais de la Vérité le grand monde s'effraie!....
— Attachons son miroir aux grilles du château. »

Et me laissant tenter, je passai donc ma blouse.....
Nous sommes à cette heure en plein *extrà-muros*,
Près des chenils où vont nos descamisados.
Avis: N'en dites rien, messieurs, à mon épouse.

## LE MATIN.

Des hommes en frac vert, alguazils quelque peu,
Plus amis du préfet qu'ils ne le sont de Dieu,
Fauves oiseaux de proie et de sinistre augure,

Hommes qu'à son profit toute loi défigure,
Aux angles de l'octroi, debout et l'œil perçant,
Jusqu'au fond du regard fouillent chaque passant ;
Et sur les charriots qui roulent vers la ville,
Avec sonde et crochet sautent d'un pied agile.

Plus loin d'épais bouviers pourchassent devant eux
Un troupeau harassé de vaches et de bœufs.
César s'irrite, court, revient, attend un ordre,
Part, et va rallier le bétail en désordre
Et que la peur égare à travers les trottoirs.
César aboie ou pousse aux larges abattoirs
Le troupeau roux qui beugle écartant la narine,
Comme aspirant la mort au fond de sa poitrine.

Labourant le chemin, dans son sourd grognement,
Un immonde troupeau descend également,
Se vautre, et plonge à fond son grouin dans la fange,
Afin d'y rencontrer l'immondice qu'il mange.

Puis encor des brebis, veuves de leur toison,
Pour la faim n'ayant pas le plus chétif gazon.
Sous le fouet, sous la dent, se pressent effarées,
Attristant de leurs pleurs nos routes encombrées.

La charrette, à travers les sentiers latéraux,
Traînant pour l'égorgeur de misérables veaux,
Les cahote aux rebords des parois fléchissantes
Les quatre pieds liés et les têtes pendantes.

Et bœufs, brebis, porcs, veaux, bêlant, grognant, beuglant,
S'en vont, las et poudreux, au rendez-vous sanglant
Où la mort, les bras nus, dégoûtante étalière,
En rouge tablier, sur son grand seuil de pierre,
Les reçoit et leur montre, avec des brouhahas,
Son arsenal : merlins, cordes, crocs, coutelas;
Ses dogues dans la cour, qui pesamment se meuvent,
Ou, repus du festin, à sa source s'abreuvent;
Ou dorment au soleil; ou gardiens frauduleux,
Promenant un regard oblique et cauteleux,
Rôdent dans les charniers, en traînant sous leur ventre
Quelques lambeaux du bœuf que l'assommeur éventre;
Tandis que le boucher, de son couteau fatal
Dépèce habilement les viandes dans l'étal.

Parfois, quand le matin rayonne
Dans le champ et sur le buisson,
Quittant l'atelier monotone,
Ou descendant de la maison,

Le travailleur toujours agile,
Laisse pour un jour son enfer,
Et court respirer un peu d'air
Jusques aux portes de la ville.

Ici le zéphyr est malsain :
C'est quand il a mouillé ses ailes
Dans les fanges de cent ruelles
Qu'il se plonge dans notre sein.
Ici rien n'est tendre pour l'âme ;
Rien ne sourit, tout est impur ;
Et sous l'ombre de chaque mur
L'œil attristé rencontre un drame.

C'est le mendiant sans foyer ;
C'est la vache que l'on assomme ;
C'est la maigre bête de somme,
Qui broute le poudreux hallier.
Puis des brebis aux crocs pendues ;
Puis des écorcheurs de chevaux,
Associant à leurs travaux
Des femmes qui vont jambes nues !

Ainsi l'on ne fait rien pour nous !

Point de parcs, de routes sablées,
Ni de verdoyantes allées,
Ni d'ombrages penchés sur tous.
Rien qui rappelle ces clairières,
Ces lacs moirés, ces bassins frais,
Où le matin ne luit jamais
Sans y jeter fleurs et lumières.

## L'APRÈS-MIDI.

Un soleil éclatant sur les murs de Paris
Répand du haut des cieux son magique souris.
Vidant les ateliers en habits du dimanche,
La population comme un fleuve s'épanche.

Culottes de velours, casquette, gros souliers,
Veste ronde, voilà nos larges charpentiers;
Un peu roides de corps, mobiles du visage,
L'œil d'aplomb, la voix rude et le style sauvage;
Au *Petit Ramponneau* pour prendre leur repas,
Une main dans la poche, ils redoublent le pas;
Humant avec bonheur le très cher brûle-gueule...

Leurs femmes, disons-le, n'ont pas l'esprit bégueule :
Jupe courte, bas blancs, tablier fin, croix d'or,
Accortes, se riant du chétif mirliflor,
Bien loin de gourmander le bon garçon qui fume,
A l'odeur du tabac leur amour se parfume.

Ouvriers charpentiers, j'aime votre fierté ;
Votre cœur poétique épris de liberté.
J'aime, pardonnez-moi, vos femmes rondelettes
Et sans morgue ; partant, sans nul souci d'aigrettes.
Je les aime surtout lorsque dans le chemin,
Courant au mendiant que le plaisir repousse,
Elles laissent tomber une parole douce
Et le sou du Seigneur dans le creux de sa main.

Serruriers, forgerons, maçons, tailleurs de pierre,
L'artisan du chantier, celui de la carrière,
Sous de vers acacias que les vents font trembler,
Au repas fraternel accourent s'attabler
Pour charmer les ennuis d'une rude semaine,
Quand le septième jour dans ce lieu les ramène.
La table est de sapin, sans doute, mais dessus
Brille un morceau de veau qui baigne dans le jus ;
Mais à l'extrémité de ces planches grossières

Figure un vaste plat de rouges parmentières,*
Et Jeannette, l'Hébé du bruyant cabaret,
Apportant broc sur broc d'un petit vin clairet
Par elle baptisé sans dispense du pape,
Sait leur faire oublier l'absence de la nappe;
Car fraîche et réjouie, elle répond mieux qu'eux
Aux ris entrecoupés de propos graveleux.

Vous, heureux, qui bâillez dans vos palais de marbre,
Le cœur vide où s'efface un rêve d'amitié,
Vos plaisirs, faux rubis, inspirent la pitié
A ces bons compagnons attablés sous un arbre;
Leur appétit gaillard mange tout et sans choix;
Ce dîner gras pour eux, pour vous serait bien maigre;
Mais l'amitié qui fuit la demeure des rois,
Là s'attarde et sourit près d'un pot de vin aigre.

* *Pommes de terre.* Nous les nommons parmentières, en souvenir de Parmentier, qui le premier en France les popularisa. On élève des monuments de bronze au conquérant qui dévaste la terre.... Mais toi, bon Parmentier, où reposes-tu? Hélas! on savoure ton présent sans s'informer si sur ta tombe une feuille du précieux tubercule réjouit, en s'épanouissant, ton ombre solitaire!...

Nous apprenons que depuis que nous avons composé cette pièce, insérée il y a deux ans dans la *Revue indépendante*, une statue a dû être érigée à la mémoire de Parmentier sur l'une des places de sa ville natale. Voilà qui est bien.

L'artisan des lambris, en habit, linge fin,
Triste représentant du spectre de la faim,
Le plus déshérité du produit de nos treilles,
Exténué, tué par de trop longues veilles,
Avec sa douce femme, avec ses blonds enfants
Tous chétifs, mais proprets, courent à travers champs.
Que de privations dûrent être subies
Pour ce peu de toilette ; et combien d'insomnies,
De fatigues, de soins, de soucis, de tracas,
Eut cette pauvre mère à préparer gants, bas,
Robes et mouchoirs blancs ! en secret que de jeûnes
Pour avoir des colliers bénits aux deux plus jeunes !
Bonnes gens ! puisse Dieu, touché de votre foi,
Vous laisser le petit..... qu'il m'a repris à moi !

Le soir, las de fouler gazon, herbe nouvelle,
La famille avec joie aborde une tonnelle
Pleine d'ombrage frais et vert du haut en bas ;
Puis la femme économe acquitte le repas ;
L'homme sourit au vin, l'enfant au confortable,
Et la félicité, qui rend l'espoir aimable,
Leur fait rêver à tous un siècle plus humain.
Hélas ! à ce beau jour quel triste lendemain !

## LE SOIR.

Des flots de travailleurs descendent les barrières,
Longent les boulevards pleins de vagues lumières,
Et, gagnant les faubourgs, grimpent dans leurs maisons
Oyant les airs confus des voix universelles
Que les brises des nuits entraînent après elles,
Comme un écho mourant de lointaines chansons.

Mais le bal continue, et l'orchestre sonore,
Nous dit que l'*Ermitage* est plein et danse encore.
Entrons. Que vois-je ici? des gens en falbala!
Musqués et pommadés! Le peuple n'est point là.

Grand dieu! de l'artisan j'ai reconnu la fille!
Son pas leste emporté de quadrille en quadrille,
Et sa si douce voix.....
En écharpe soyeuse, en robes ondoyantes,
En chapeau frais; mes sœurs, à ces rondes bruyantes,
Est-ce vous que je vois?

Votre joie est bien triste, ô pauvres vierges folles!

Ces hommes ! vous riez à leurs fades paroles !
Mes sœurs, souvenons-nous
Du collier de cristal donné par notre mère.
Quoi ! vous vous détournez des pleurs de votre frère !
Oh ! non, ce n'est pas vous.

Vous, modestes naguère, au feu du punch qui flambe,
Par-dessus la pudeur votre délire enjambe ;
Mes sœurs, souvenons-nous
Du petit crucifix, gardien de notre couche.
Quoi ! le nom de Jésus contracte votre bouche?
Oh ! non, ce n'est pas vous.

Toutes de nos voisins vous étiez respectées ;
Par ces hommes, ici, vous êtes insultées.
Mes sœurs, souvenons-nous
De notre père, hélas ! riche de vos seuls charmes.
Quoi ! rien pour ce vieillard ! rien ! vous êtes sans larmes !
Oh ! non, ce n'est pas vous.

De ces hommes, comment, rien ne vous scandalise ?
Mais la corruption vient de qui nous méprise !
Mes sœurs, souvenons-nous
Du foyer où l'amour guidait la prévenance.

Quoi ! de ce temps vos cœurs n'ont plus de souvenance ?
Oh ! non, ce n'est pas vous.

Quel tumulte soudain s'élève des tavernes ;
Sur quoi se répand donc le feu des lampes ternes ?
Ces spectres vacillants qui s'accrochent aux murs,
Ces cadavres gisants au fond des coins obscurs
Qui sont-ils ? et pour qui ces fantastiques scènes,
Ces rires hébêtés et ces poses obscènes ?
Ah ! c'est l'ivrognerie, abrutie, en haillons,
Livide, qui se tord dans ses convulsions !
Voici des brocs à terre et des cruches brisées,
Sur des bancs en éclats des tables renversées ;
Et tout déguenillés, les pieds hors des sabots,
Sur des verres cassés trépignent les marmots.

O pauvreté ! voilà ton terme inévitable !
Ces hommes harassés, désespérés, défaits,
Ne sachant du mépris où déposer le faix,
Ont recherché l'oubli qui dort sur une table !

La capitale est sourde. On lui désigne en vain
Ces malades qui sont tout barbouillés de vin.

Par nous victorieuse, ingrate bourgeoisie,
Aux Barabas des cours tu verses l'ambroisie;
Mais tes frères, tombés à l'ombre de la croix,
Boivent encor le fiel que but le roi des rois.
Dans ta boue ont germé les deniers déicides
Que les grands d'autrefois comptèrent à Judas.
Pour des vendeurs du Christ tu les ranges en tas,
Et ton cœur bat joyeux sous tes mamelles vides!
Mais au lieu de soigner, dans leurs mornes chenils,
Ces cadavres lépreux qu'insultent tes Gentils,
Tu les laisse hurler, s'arracher les entrailles,
Et s'entre-déchirer autour de tes murailles.
Capitale homicide! aux yeux étincelants,
Tu te dresses les nuits, cette ceinture aux flancs!

Frères, relevez-vous! sur vos membres glacés
Percevez les rayons de mes strophes funèbres...
A moi de dissiper les épaisses ténèbres
Où dans l'accablement vous vous engourdissez!

Tout n'est point mort en vous: votre âme sous la cendre
Sanglotte, et veut revoir ses amours d'autrefois.
Dans le triste sépulcre où mon vers va descendre,
Je l'entends tressaillir au seul bruit de ma voix.

De votre sang, j'en suis; vos douleurs je les souffre.
Mais, quand le désespoir, messager de l'enfer,
Vient pour me déchirer sous ses griffes de fer,
Il s'asphyxie aux plis de ma robe de soufre.

Le désespoir jamais n'enfanta rien de grand.
Il ne sait qu'embrâser les réchauds du suicide,
Et couver pour la mort, sous une aile livide,
Les fantômes fiévreux de l'abrutissement.

Laissons la barbarie insulter notre tombe,
L'athéisme, à l'œil sec, outrager la raison,
Le passé, malgré tout, s'enfonce à l'horison.
Levons-nous grands et purs dans ce monde qui tombe.

Que vos toast, que vos chants, nés d'un nectar plus doux,
Portent aux cœurs aigris un fraternel délire.
Dans l'arbre de la paix taillez-vous une lyre;
Et pour ne plus tomber, frères, relevez-vous!

Janv. 1842

# PETITE FILLE.

## PETITE FILLE.

Frêle petite fille
Que papillon amuse et réjouit souvent
De son aile qui brille,
Comme lui, tu parais voltiger sur le vent.

Le passant qui t'embrasse
Se rappelle, ô douleur! un enfant qu'il aimait,
Qui possédait ta grâce;
Pauvre homme! il l'a perdu ce trésor qu'il gardait.

Tu vas, insouciante
Aux pleurs qui t'ont mouillée, en folâtrant chercher,
Légère et sémillante,
Un rayon du soleil pour les faire sécher.

Déjà, ton rire éclate,
Et semble dissiper les noirs soucis du deuil....
Vainement on se flatte
De ne les point trouver un matin sur son seuil?

Je crains, ombre légère,
Que les vents de la mort ne soufflent sur ton front;
Dieu, dans le cœur d'un père,
Mit une immense joie, et la terreur au fond.

Que cette enfance est belle!
Hélas! c'est une fleur que le temps dédaigneux
Effeuille de son aile,
Alors qu'il nous amène un horizon brumeux.

Le chagrin prend sa place;
Il est peu d'heureux jours. La vie, ô mon enfant,
Est belle à sa surface;
Mais le fond en est triste: on pleure en le voyant.

Que t'importent ces choses;
Pour toi, rieuse enfant, le soleil est partout;
Toutes les fleurs sont roses;
Tous les chemins sont courts et la joie est au bout.

# L'ABEILLE.

## L'ABEILLE.

Non pour nous seul, mais pour tous nous naissons.
BÉRANGER.

Combien son vol est lourd! comme elle est languissante!
Son aile pend, flétrie, et n'est plus transparente:
Sa robe est terne et sale, et son œil suppliant;
— Tu te plains? la pitié dans mon âme s'éveille;
Qui t'a traitée ainsi, pauvre petite abeille,
Toi dont le corps naguère éclatait si brillant?

— Mon égoïsme ayant, aux jours de la récolte
Fait un ample butin, je sonnai la révolte!
Déclarant hautement à la communauté

Que je gardais ma part, en tout plus abondante
Que celle de mes sœurs; dans ma joie, imprudente!
Dans mon orgueil, j'osai rêver l'oisiveté.

Mais voilà que soudain, m'arrachant à ce rêve,
Un sourd bourdonnement autour de moi s'élève :
« Qui n'est point avec nous, dit-il, est contre nous:
« Et qui n'amasse avec et pour chacun, disperse.
« Les biens sont les trésors que l'Eternel nous verse;
« Rien pour un seul : les fleurs et le miel sont à tous!

« Dieu te fit grande et forte, intelligente, agile,
« En te créant ainsi, Dieu t'a dit : Sois utile!
« Ces dons sont pour tes sœurs, ma fille, et non pour toi :
« Ne les asservis pas, mais travaille pour elles;
« et sois humble, en songeant que tu n'as pas quatre ailes...
« Que fais-tu donc ici, toi qui trahis sa loi!

« Sors de la république, enfant, elle te chasse;
« Au foyer des vertus l'orgueil n'a point de place.
« Va traîner dans l'exil tes misérables jours;
« Tu vieilliras, peut-être, et pauvre, et vagabonde,
« Alors tu comprendras que, pour qui pèse au monde
« Sur ses derniers degrés il n'est point de secours!

« Toi qui troubles notre air de ta morne arrogance,
« Apprends, lorsqu'au tombeau jour par jour on s'avance
« Qu'on aime à s'appuyer sur un bon souvenir ;
« Il se répéte au ciel, cet écho de la terre ;
« Quand tu l'appelleras, et triste, et solitaire,
« Rien ne te répondant, tu craindras de mourir !

« Va-t-en ! » Et je partis. Mais voilà que l'automne
Flétrit jusqu'au chardon qui dans le val boutonne ;
La famine s'attache à mon corps amaigri.
Moi, seule, je n'ai pu conserver ma richesse !
Tout a fui, fleurs, miel, ruche, et l'aquilon me presse,
Comment m'y dérober ? je n'ai pas un abri !

J'humiliai mes sœurs par mon langage étrange ;
Ah ! combien aujourd'hui mon dénûment les venge !
— Point de droit pour un seul, envers tous le devoir. —
Je voulus m'affranchir de ce lien ; il m'accable.
Moi, qui ne peux porter le moindre grain de sable,
Comment me construirai-je un abri pour ce soir ?

Ainsi qu'à ces frélons, famille meurtrière,
Toute communauté m'a fermé sa barrière ;
Lorsque je butinai dans son champ, sur ses fleurs,

Un essaim glorieux devant moi vint s'abattre;
Et quand, dans ma fierté, je voulus le combattre,
L'union me brisa! Dieu se venge, et je meurs!....

# A LYON.

## A LYON.

### I

Debout, Lyon, debout, saisis scalpel et hache !
Un hideux monstre étale, avec rugissements,
Sa nudité lépreuse aux regards des passants ;
Rongeant deux maigres bras que la vermine tache.
Oui, la misère est là, morne, l'œil érayé,
Sur le pavé boueux par son front balayé.
Debout, Lyon, debout! frappe sur le reptile
Qui rampe sourdement sous le ciel de ta ville,
Qui se dresse, bondit à tes foyers déserts,
En te fixant toujours de ses deux grands yeux verts.

Debout! ne souffre pas que ce monstre au teint jaune
Attriste plus longtemps les rivages du Rhône.

## II

Lyon, tes ateliers sont-ils tous pleins? Les bras
Ruisselants de sueur ne te manquent-ils pas?
Et les petits-enfants, que l'industrie emploie,
Ont-ils pour se vêtir un lambeau de ta soie?
Le bon vieillard qui meurt, bénissant l'orphelin,
Pour dernier drap a-t-il une aune de ton lin?
Le tulle, crêpe noir, comme l'eau de ton fleuve,
Flotte-t-il, ondoyant, sur le front de la veuve?
Dis, Lyon, les rapports de tes riches produits
Versent-ils l'abondance aux tables de tes fils?
Hélas! tes ateliers se taisent; l'industrie
N'étend plus sur ton front qu'une palme flétrie;
La faim rampe à tes pieds; ta population
Se tient les bras croisés sur tes bords, ô Lyon!
Fiévreuse et répondant à la voix du suicide,
D'abord au désespoir ce sophiste livide *;

* Les années qui suivirent la révolution de 1830 furent si fatales à la

Et le riche, gorgé de ton luxe outrageant,
Voit sous son péristyle expirer l'indigent !
Tes fils errants au pied de tes villas superbes,
Bientôt comme les boucs iront brouter les herbes,
Et les petits enfants, frappant aux seuils chrétiens,
En allant mendier seront mordus des chiens !
Honte à toi, misérable, orgueilleuse Ninive,
Toi qui veux sur ton sol que l'opulent seul vive ;
Quoi ! la huche est sans pain ; sans bois est le foyer ;
La misère à nos seuils vient toujours aboyer;
La nudité des murs, l'air usé, le coin sombre,
Le papier délabré, l'alcôve pleine d'ombre,
Les vitraux enfumés, des jours de froids brouillards,
Les plafonds écrasés, tout étroits et blafards,
Décorent nos greniers où jamais l'espérance
Ne porta les trésors de la douce abondance !
A quoi sert ta richesse ô superbe cité !
Et tes milliers de bras, si la nécessité,

population lyonnaise par l'absence de tout travail, qu'à chaque instant on retirait du Rhône des cadavres de vieillards et des jeunes mères qui s'étaient noyées avec leurs enfants, ne voulant pas s'en séparer. Ces malheureux, dans leur désespoir, en appelaient au suicide contre les tourments de la faim ! — C'était le temps des fêtes au château, des bals à l'Hôtel-de-Ville, des mariages, des apanages, des dotations. — Maintenant, étonnez-vous d'*Entre-sol et Grenier*, que je méditais à cette époque en face de ces misères publiques et de ces prodigalités princières.

Parcourant tes faubourgs, pâle et les jambes nues,
Hurle, en cognant son front à l'angle de tes rues?

## III

Mes frères de Lyon, courageux travailleurs,
Patience, espérez,... bientôt des jours meilleurs
Vont se lever sur vous. Secondez l'entreprise,
Car il faut, par vos soins, que l'État s'organise;
Il faut nous transformer, acquérir du savoir;
Fatigués, nous traîner à l'étude le soir;
Grandir notre nature en complétant notre être;
Surtout que la vertu soit notre premier maître.
Dans nos sentiers obscurs, combien il serait beau
De voir des artisans promener le flambeau!
Quand l'impudeur se pend au col des capitales
Et jette à tous les vents le langage des halles,
Il faut lever le bras armé d'un fouet noueux,
Et frapper jusqu'au sang le monstre venimeux;
Le poursuivre au palais, au grenier, dans son antre
De porphyre ou de boue, et lui brûler le ventre.
O frères! promenons au sein de la cité

Ce miroir éclatant qu'on nomme Vérité.
Surtout, n'écoutons pas les matérialistes,
Eux, d'un culte sans foi, pâles évangélistes;
Car ils ont exilé la pensée. Aujourd'hui,
Le monde, las d'errer, nous demande un appui;
Il l'implore, et son cri, que la douleur arrache,
Nous dit qu'il veut un être à qui tout se rattache.

Allons, frères, debout! au champ de l'avenir,
Ensemençons l'idée, indestructible germe;
A toute affliction le Seigneur met un terme
La saison du labeur doit nous appartenir.

Penseurs, phares aimés de l'innombrable foule;
Savants qui remuez les débris et cherchez;
Docteurs, qui sur nos maux êtes toujours penchés;
Constructeurs refaisant l'édifice qui croule;

Poètes inspirés, grands illuminateurs,
Qui placez un flambeau sur toutes les fenêtres;
Artistes qui chassez l'ennui loin de nous; prêtres,
Qu'autrefois on voyait penchés sur nos douleurs;

Aidez-nous du compas, et de votre parole,

Enseignez l'artisan, prosterné devant vous ;
L'avenir doit surgir du long travail de tous;
Dans l'urne sociale apportez une obole,
Et la paix reviendra ; plus de rébellion;
Mais du bonheur, des chants, oui !... n'est-ce pas, Lyon?

# RÊVERIE.

## RÊVERIE.

Qu'avons-nous donc en nous de doute et de certain,
Qui nous fait rebrousser ou suivre le chemin;
Qui nous fait admirer, dans un muet silence,
Les profondeurs des mers, l'infini, cercle immense,
Dans lequel tout se meut, scintille et prend son vol:
L'astre qui nous éclaire et reverdit le sol,
Les concerts de l'oiseau caché dans les broussailles,
Les murmures des bois et le bruit des batailles?
Qui nous fait écouter le chant vague des nuits,
Quand l'heure du sommeil absorbe les ennuis?

Qu'avons-nous donc en nous? que l'âme, fille ailée,
Souriante ou pleureuse, aille dans la vallée,
Sur les buissons touffus, sur les gazons mouillés,
Par les pleurs de la nuit sur les toits oubliés,
Perdus loin de la ville où l'on prie et blasphème,
Où le pardon n'est plus, où règne l'anathème;
Qu'elle aille sous les vents qui font plisser les eaux,
Furtive, se glisser dans les tendres roseaux;
Qu'elle fasse jaillir, du cerveau qu'elle embrase,
Le feu des passions comme d'un large vase?
Profond secret. — Poète au front chaste et pensif,
O toi, dont le regard est toujours attentif,
Avide, interrogeant, avec ta voix pieuse,
L'aube qui tout à coup, pâle et mystérieuse,
Se lève en éveillant, dans l'ombre qui bruit,
L'oiseau qui va chanter sur le bord de son nid!
Toi, qui vois mes douleurs, toi, dont la voix console,
Qui dicte tes accents, poète? ta parole
Touchante comme un luth, funèbre comme un glas,
Est l'écho merveilleux des choses d'ici-bas!

Victims of Strength.

# L'HEURE DU SUPPLICE.

## L'HEURE DU SUPPLICE.

LE GROS MONSIEUR.

Il faut convenir que les mœurs vont se dépravant de jour en jour. Mon Dieu, l'horrible idée! Creuser, développer, analyser, l'une après l'autre, et sans en passer une seule, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales que doit éprouver un homme condamné à mort, le jour de l'exécution! Cela n'est-il pas atroce? Comprenez-vous, mesdames, qu'il se soit trouvé un écrivain pour cette idée, et un public pour cet écrivain?

LE CHEVALIER.

Voilà, en effet, qui est souverainement impertinent.

VICTOR HUGO.

*(Dernier jour d'un condamné.)*

I

Le jour naît; on entend à l'aurore sereine,
Le passant matinal qui traverse la plaine;
Un bruit mystérieux sort de l'épais taillis,
Murmure autour des blés, tombe du vert treillis,

S'élève de la mousse et de l'herbe mouillée,
Jase confusément au fond de la feuillée,
Parcourt les champs, les prés, les jardins, les guérêts,
Va de la terre au ciel et de l'onde aux forêts.
Quelques pauvres enfants, pieds nus, la main agile,
Cueillent déjà les fleurs qu'ils vendront à la ville;
Tandis qu'au loin leurs sœurs, calmes comme l'espoir,
Émiettent sur la route un peu de leur pain noir,
Pour l'oiseau qui l'emporte avec un cri de joie
A ses petits, cachés dans la branche qui ploie.
Tout se meut, tout s'anime, et parle vaguement,
Comme un soupir du cœur, comme un cri de l'enfant:
C'est la mouche argentée, ou verte, ou bleue, ou noire,
Grise ou bien orangée, ici qui s'en vient boire
Les doux sucs de la plante au calice penché;
Là-bas, le papillon, hôte de la bruyère,
Se frotte, tout joyeux à la molle poussière
Des pétales d'un lys qu'il a longtemps cherché.
L'amour est sur les fleurs: toutes, fraîches et belles,
Aspirent leurs amants comme des demoiselles.
C'est l'humble paquerette, à l'ombre d'un chardon,
Qui meurt sous les baisers du farouche bourdon:
C'est la fille des prés, la tulipe courbée,
Qui frémit sous les yeux du brillant scarabée;

Et mouche, et scarabée, et frêle papillon
Couvent d'un œil d'amour la rose qui s'étale,
Tandis que, dans les champs, la petite cigale
Répond, mélancolique, aux plaintes du grillon.
Un peuple bourdonnant, aux frissonnantes ailes,
Sème aussi dans l'éther un foyer d'étincelles.
La bruyère a des voix, la forêt des concerts,
De mystérieux chants s'éveillent dans les airs :
Tout court, tout chante et rit sous le soleil qui monte,
Plein de sérénité, vers un Dieu qui nous compte !

## II

Pendant que tout gravit autour de ton soleil,
Seigneur, où vont ces gens, cette foule qui passe,
Qui dans nos carrefours se dirige et s'entasse ?
Seigneur, va-t-elle aux champs y jouir du réveil?

Va-t-elle respirer la brise matinale,
Sous les halliers en fleurs?
S'ébattre, s'égayer, loin de la capitale,
Sombre amas de douleurs?

Va-t-elle promener son long regard avide
Sur la vigne et le grain?
Oublier le besoin, fantôme au front livide,
Précurseur de la faim?

Va-t-elle secouant l'orgueil, hideux reptile
Qui trouble la cité,
Demander, à l'oiseau gazouillant, une idylle,
Des leçons de bonté?

Va-t-elle feuilleter le livre de la vie
Nommé l'immensité
Pour épeler ce mot à la page infinie
Qu'on nomme éternité?

Est-ce pour méditer la passion brutale
Qu'on la voit, ô Seigneur!
Se ruer vers un point de notre capitale
Le front tout en sueur?

Hélas non! la nature, éternel tabernacle
Où tu mis ton amour,
N'attire plus ses yeux : vers un autre spectacle,
Empressée, elle accourt.

Des hommes s'agitant, courant dans les ténèbres
Avant l'aube ont poussé, l'éveillant en sursaut,
Un instrument sinistre, affreux, étroit et haut,
Surmonté de deux bras longs, rouges et funèbres.

Le maître, gravement, arpentant le plancher,
Avait dit, soulevant panier, cordes et sangle,
Faisant jouer deux fois le lourd et froid triangle :
« C'est bien. » Puis attendant s'était mis à marcher.

Et quand le jour parut dans son éclat magique,
Embrasant tous les points de la glace publique,
L'instrument éhonté, vampire dévorant,
Tout de rouge habillé, hurla son cri de sang.

Il était accouru d'un bond, la rage au ventre,
S'embusquer, vil larron, au bout du grand chemin.
La veille, la justice, entre-bâillant son antre,
Lui cria : « Tiens-toi prêt, tu mangeras demain ! »

Ainsi, ce n'était pas l'épi doré qui penche,
Le vert lézard qui luit sous les buissons en fleurs,
L'écureuil étourdi qui va de branche en branche,
Environné de geais et de merles siffleurs ;

Ainsi ce n'était pas le beau fruit mûr, la feuille,
Les rameaux que le vent furtif a secoué,
Ni les jolis oiseaux, que la charmille accueille,
Ouvrant de tous côtés son large front troué;
Ainsi, ce n'était pas la terre qui s'éboule
Sous les pieds des passants, au bord du vieux ravin,
La source qui gémit, la ruine qui croule,
La forêt qui s'émeut dans un concert divin.

Non; car voici venir la hideuse charrette
Qui roule, en cahotant, au regard consterné,
Ce pâle agonisant qu'on nomme condamné,
Malade à qui le code ose amputer la tête.

Elle s'arrête, hélas! la foule voit soudain
Le patient, penché sur l'épaule du prêtre,
Monter, silencieux, à l'abattoir humain,
Sous l'astre éblouissant qui sourit à chaque être.

## III

Écoutez, écoutez, ô nos législateurs!

Retenez le couteau de vos exécuteurs;
On tue un homme ici! justice du prétoire,
Pour qui dois-je brûler un vers expiatoire?
De quel droit osez-vous, vous les juges d'en bas,
Légaliser la mort dans vos subtils débats?
Et briser au banquet que Dieu, pour tous, fit stable,
La tête d'un convive à l'angle de la table?
Tout acte qui détruit laisse après soi le deuil:
Avant de l'exiler au désert du cercueil,
Interrogeons la voie où s'égara son âme.
Eh! comment se fait-il, qu'étant fils de la femme,
Cet homme ait tout à coup pris la nuit pour le jour,
Pris le mal pour le bien, la haine pour l'amour?
D'un tel renversement, étudions les causes,
Suivons l'esprit humain dans ses métamorphoses,
Et voyons quel destin, à l'ombre de l'erreur,
A pu faire égoutter tant de fiel dans son cœur.

Hier, je regardais, au banc de la justice,
Ce malheureux pour qui se dressait le supplice,
Et seul, me recueillant, je vis dans le passé,
Pendant que la justice enlaçait l'accusé,
Une mansarde; au fond, un berceau solitaire
Où dormait un enfant, pauvre petit, sans mère

Qui gardât son sommeil, plein de convulsions :
Il dormait là, roulé dans un tas de haillons;
Car, pour gagner son pain, au dehors, sa nourrice,
D'un hôtel somptueux faisait le lourd service;
Et lorsqu'il s'éveillait, pauvre enfant! le soleil
Seul souriait, parfois, à son morne réveil.

Ce fut tout le bonheur qu'il eut, dans ce silence,
Que ne troublaient jamais les doux jeux de l'enfance.

Alors il emplissait la chambre de ses cris
Où déjà l'abandon aigrissait ses esprits.
Où rien ne répondait à ses inquiétudes,
Que l'apparition, fille des solitudes,
Pourtant il grandissait, mais farouche et hargneux,
Quand sa mère en partant lui faisait ses adieux.
L'enfant ne pleurait plus; la rage, en sa prunelle,
S'allumait et mourait ainsi qu'une étincelle;
Puis il allait rêver dans un coin du logis,
A quoi? c'etait encor les secrets des lambris.
Enfin, quand il fut grand, sous ses pieds rachitiques,
Il battit le pavé de nos places publiques.

## IV

C'est là qu'il vint s'abattre, ainsi qu'un bel oiseau,
Dont le nid pend, défait, aux flancs du chapiteau,
Sans songer, cher petit, qu'aux fanges des ruelles,
Il laisserait un jour le duvet de ses ailes.

Il passait tous les jours riant, jouant, courant,
A nos impuretés allant se déchirant;
Se penchant, pour saisir dans l'air où l'ame souffre,
Les vices chardons vils en fleurs au bord d'un gouffre.

Et puis, sous le soleil qui l'avait tant hâlé,
Sa vie, à flots, fuyait du cœur, vase fêlé
Par le choc véhément des passions brutales,
Miasmes qui, le soir, rongent les capitales.

Hélas! l'oisiveté, dévorant ses instants,
Sans état, sans savoir, il atteignit vingt ans;
Et l'on put entrevoir, dans son regard atone,
Quels fruits il mûrissait pour son précoce automne.

Il se fit bateleur, jongleur, escamoteur,
Nécroman, bohémien, prestidigitateur;
Et sa virilité s'agenouilla, tordue
Dans le boudoir infect d'une femme perdue.

Son amour, papillon qui toute flamme suit,
Autour d'un flambeau vil, dont la lumière rouge,
Montait en s'écrasant sous le plafond d'un bouge,
Tournoya, se brûla par un affreuse nuit.

Il trafiqua l'opprobre à ces sources impures
Où de notre cité tombent les égouttures;
Ennemi du travail, avide de plaisirs,
Le vol fut le courtier soumis à ses désirs.

Puis, un jour la justice et ce qui l'accompagne,
De la société balayant les chemins,
Dans cet égout sans fond qu'on appelle le bagne,
Le poussa brusquement les fers aux pieds, aux mains.

Si bien que s'enfonçant dans sa route fétide,
De voleur qu'il était, il devint homicide,
Et là, le désespoir lui forgea le poignard
Qui, dans l'ombre, devait frapper un peu plus tard.

Voilà ce que je vis, quand l'homme, autre Saturne,
Pour dévorer un fils mit le trépas dans l'urne.

## V

Oh! vous tous, les savants; oh! vous tous, les penseurs;
Oh! vous tous qui lisez dans l'alphabet des cœurs!
Vous qui savez traduire en un langage austère,
L'argot des penchants vils qui désolent la terre,
Allez, et dites-leur, à ceux qui sans regrets,
Chevillent l'échafaud, lèvent le couperet,
Que l'on peut du cerveau dissoudre les viscères,
Puisque, ainsi que le sang, l'esprit a ses ulcères;
Que la science enfin doit, tendant ses ressorts
Redresser la raison comme elle fait du corps.
Oui, quand l'homme a failli, trompant toute prudence,
Au fond de son erreur, plaçons la Providence;
Couvrons-le de nos soins, ainsi qu'un exilé
Qu'on rend à sa patrie. Alors, désaveuglé,
En voyant le pardon, trôner seul et sans armes,
Pour laver son passé ses yeux auront des larmes!

Eh quoi! l'on n'a pas mis dans le fatal plateau

L'isolement qui prit cet homme à son l
Et voici le grand jour, voici la foule en
Le fer des lois qui brille au-dessus de la
Et voici le soleil qui semble s'étonner
Du spectacle effrayant qu'on ose lui don
Sous ses feux le reflet d'une humaine hé
Pour premier chant, le bruit d'une tête
Et dans les airs légers, aux rayons doux
Gît un tronçon sanglant, ce fruit des é
Que la justice cueille, altière souverain
En rougissant les pieds de l'aurore serei

N

# MÈRE NE SORTEZ PAS.

MÈRE, NE SORTEZ PAS.

## MÈRE NE SORTEZ PAS.

Mère ne sortez pas : les feuilles sont fanées,
Et sous le vent qui passe on les entend frémir;
Tout est silencieux dans nos tristes vallées;
L'aquilon seul mugit; hélas! tout va mourir.

Oh non! ne sortez pas; car les frimats, ma mère,
Pèsent sur les vieillards et les brisent soudain;
Avec la tendre feuille ils tombent sur la terre,
Infortunés comme elle, hélas! sans lendemain.

Mère, dans nos jardins, plus de fleurs, plus d'ombrage;
Le vent froid de l'automne a déjà tout flétri;
Ah! que ma mère encore échappe à ce ravage,
En restant dans les bras de son enfant chéri.

Le voile du trépas
Nous couvre de son ombre,
J'ai peur d'un ciel si sombre;
Mère ne sortez pas!

# CHERCHONS UN PORT.

## CHERCHONS UN PORT.

A MON AMI LOUIS LISSORGUES.

L'âge est venu. Suivons l'étoile
Qui nous guide à travers les flots :
Le temps a déployé la voile
Sans s'occuper des matelots.
Déjà le ciel est sombre !
Sur cette mer quel sera notre sort?
Notre esquif penche ; ah ! craignons qu'il ne sombre
Cherchons un port.

Joyeux enfants, lorsque le rire,

Sur nos fronts s'épanouissait,
L'onde alors semblait nous sourire,
Dans son miroir on se plaisait.
Enfance fugitive!
Pour t'enchaîner nous redoublons d'effort;
Mais c'est en vain : tu t'enfuis de la rive.
Cherchons un port.

Seul nous voguons, car au rivage,
Notre vieux pilote est resté*;
Sous le vent qui conduit l'orage,
Fuit l'alcyon épouvanté;
Oui, la vie est un drame
Qui doit finir quand apparaît la mort.
Dans chaque main Dieu remit une rame.
Cherchons un port.

J'entends, sur le flot qui s'apaise,
Une voix chanter le retour;
Soudain, l'espoir te remplit d'aise,
Et tu rêves un meilleur jour;
L'amour tient la boussole,

* Son père, qui était mon ami, venait de mourir.

A son aspect éclate un doux transport ;
Il nous conduit à l'hymen qui console.
Cherchons un port.

L'hymen, mon ami, c'est le câble
Qui doit amarrer ton esquif;
Moi, pauvre fou, l'erreur m'accable :
Je hais tout bonheur positif.
Laisse moi seul : sur l'onde
L'illusion vient m'égarer encor;
Ce vaste abîme où n'atteint pas ma sonde...
Cherchons un port.

Du sein de cette onde qui coule,
Je crois entendre les sanglots
Que mon drame arrache à la foule;
Mais non, c'est le roulis des flots.
Espoir, songe éphémère,
Quel feu follet me montre au loin le bord
Et fuit toujours? — hélas! c'est ma chimère!
Cherchons un port.

# MORALE A MA FILLE.

## MORALE A MA FILLE.

Venez ici, petite fille,
Asseyez-vous sur mes genoux;
Certes, vous êtes bien gentille,
Mais trop coquette entendez-vous?
Quoi! vous avez trois ans à peine,
Et déjà l'or plait à vos yeux!
Puis, sur votre jupe de laine
Vous portez un œil dédaigneux.

Je blâmerai l'ami coupable

De vous avoir fait ce présent :
Non? songez qu'il est responsable
De ce germe d'orgueil naissant.
N'est-ce point assez d'être belle,
Pour piquer votre vanité?
Sachez que l'or, mademoiselle,
N'ajoute rien à la beauté.

Regardez plutôt votre mère
Qui, vers nous, vient en souriant;
On l'aime, à tous elle sait plaire,
Sur ses doigts voit-on un brillant?
L'amour du luxe nous perd vite,
Mon enfant, c'est un feu follet,
Qui, dans le mal, nous précipite,
Quand, à le suivre, l'œil se plait.

Je briserais, dans ma colère,
Ces bijoux qui vous plaisent tant,
Si l'amitié que je révère
Ne vous en avait fait présent.
Les yeux fixés sur cette glace
Sans cesse vous vous admirez;
En vérité mon sang se glace,

Oh! mon enfant, vous vous perdez!

Quoi! vous souriez quand je gronde!
Eh bien! oui, j'ai tort, après tout,
C'est juste, chacun, dans le monde,
Rit de qui blâme notre goût;
Que veux-tu? la peur déraisonne,
Pauvre père, je crains pour toi,
Ce fléau qui, chez tous moissonne,
Je crains.... folie! embrasse moi.

Ce petit baiser me rassure,
Combien il est suave et doux,
Enfant, vous serez toujours pure,
Soupçons, terreurs, éloignez-vous.
Le présent me remplit de charmes,
Pourquoi venez-vous le ternir?..
L'homme a-t-il donc besoin de larmes,
Qu'il les cherche dans l'avenir!

Fais grâce à mon humeur maussade,
En vérité, j'en suis honteux;
Voilà bien un cerveau malade
Que trouble un cauchemar affreux.

Mon enfant rit ; je la rud
Sans crainte d'outrager l
Dans le charme où son c
Imprudent, je répands d

Envers toi mes torts son
Fou, je te prêche graver
Prédisant, en de tristes l
Sur ta joie un mauvais p
Mais on est homme, on
Et la raison sonne l'éveil
Doutant qu'à travers le
Plus tard, brillera le sol

Vive et légère, va, cour
Fais briller tes jolis pend
Ne crains pas que je te le
De mes soupçons je me r
Allons, ma voix n'est pl
Et pour te la faire oubli
Puisque tu m'as su rend
Demain, je t'achète un

# DEUX PRÉTENDANTS.

## DEUX PRÉTENDANTS.

Otons l'ombre à l'intrigue, et le masque aux fripons.
VICTOR HUGO.

### I

Viens, mon âpreté, viens, pointilleuse ou mordante;
Gorgone qui se tord dans ma phrase stridente:
Ta sauvage énergie a bien compris ma voix,
Courons au lazaret car le mal est grand; vois!
De la lèpre publique allons palper la croûte;
Vers cette autre Jaffa, suis moi, voici la route;
Viens! si dans le chemin nous rencontrons des pleurs,
Ne nous arrêtons pas; il est d'autres douleurs.
Sur un fait isolé, marche, il faut que tu passes
Pour plonger ton regard dans la brume des masses.

Point de ces vers musqués, que le mol abandon,
En suant de langueur lit sur un édredon;
De ces vers du boudoir, pleins de l'odeur de l'ambre,
Qui se glissent, furtifs, au coin de l'antichambre;
Qui, sur un gazon vert, et sous l'ombrage épais,
Dans le cœur de l'oisif vont infiltrer la paix.
Sur son lit satiné, qu'un ciel de fleurs abrite,
Faisons bouillir la fièvre au sang du sybarite;
N'usons pas notre langue aux sandales des rois:
Implorer leur pitié, c'est renier ses droits!
Pleurons sur nos débris : des ruines de Sparte,
Ne faisons pas surgir un nouveau Bonaparte;
Il logerait la gloire aux haillons d'un drapeau
Et pour cible toujours il prendrait notre peau.
Aux vieux soldats courbés, qui dirigent le socle,
Rendons la cendre, enfin, de leur grand Thémistocle,
Mais rien de plus. Assez de ces flasques pédants
Qui, pour jouer aux rois, se disent prétendants;
Pâles collégiens qui, tous se croient athlètes,
Et que n'a pas bruni le feu de nos tempêtes;
Enfants dégénérés, qu'un orgueilleux transport,
Pousse vers le vaisseau qui sombre dans le port;
Enfants de nos erreurs, qui toujours nous consternent,
Qui depuis cinquante ans à nos portes alternent.

A l'ouest, l'un d'entre eux fourra nos journaliers,
Un fusil à la main dans l'ombre des halliers,
Les faisant s'égarer dans les blés, dans les landes,
Et, sur tous les chemins s'échelonner par bandes;
A tout angle embusquant, s'assurant le succès,
Un citoyen français pour tuer un Français,
Ou le justiciant avec un œil de marbre,
Il dressait le gibet aux branches de chaque arbre.
C'était là du vieux temps, où nos Tristan fatal,
De cadavres semaient les champs du sol natal:
Digne enfant de nos rois! — Et toi, mère superbe,
Soldat en cotillons, qui de sang teignis l'herbe;
Toi qui jetas ta robe aux ronces, quand tu vins,
Cavale bourbonienne, enjamber les ravins;
Quand, les naseaux en feu, tu cherchais ton royaume
Sous des murs enflammés, sous des débris de chaume,
Tâchant de réveiller, piaffant dans le chemin,
Les échos endormis du faubourg Saint-Germain.
Henri, si tu reviens semer des funérailles,
Prends garde! la Bretagne ouvrira ses entrailles;
Le présent, l'avenir, se resserrant sur toi,
Comme entre deux pavés t'écraseront, ô roi!
Car la guerre civile est tôt ou tard un vase
Où l'oing des méchants rois promptement s'extravase.

## II

Et toi, Louis, et toi, nocturne aventurier,
Ton fait accuse-t-il un courage guerrier?
Les obscurs conjurés que tu poussas dans l'ombre
Allumant le sinistre au quartier le plus sombre,
Constituent-ils un peuple, une armée, un pouvoir?
Un droit qui par le fait puisse nous émouvoir?
Est-ce en faisant traîner, par tes pâles recrues
Le nom de l'empereur sur le pavé des rues,
Que ta gloire obtiendra la vénération
Que lui garde toujours la grande nation?
Quand il se présentait, ce César magnifique,
Ce puissant égorgeur de notre république,
C'était front découvert, le jour, en plein soleil,
Non dans l'ombre des nuits où ronfle le sommeil.
Cinq cent mille géants, mesurés à sa taille,
Avec lui saluaient l'aube d'une bataille;
Trois cents bouches d'airain, qui tonnaient à la fois
Au vivat des héros mêlaient aussi leurs voix.
C'était un beau spectacle, à voir ces fortes âmes

Se tremper aux lueurs de huit cent mille flammes;
A voir nos escadrons en ligne, glaives nus,
Par l'adroite tactique un moment retenus,
Bondissant tout à coup, et déployant chaque aile
Ramener une armée attachée à leur selle;
A voir nos vieux soldats brûlés sous les brandons,
Se mouvoir dans la plaine aux cris de leurs guidons;
Les clairons, les tambours, le choc et le tumulte,
Où chacun à la mort semble vouer un culte;
L'artillerie en feu, fondant dans son brasier
Des cuirasses d'airain et des casques d'acier;
De lourds grelons de plomb criblant les rangs, la bombe
Aux pieds de nos soldats, qui leur creuse une tombe;
La mêlée infernale, un ouragan de fer,
Des tubes embrâsés d'où vient jaillir l'éclair;
Les yeux cherchant un cœur, quand la main et la bouche
Avec convulsion déchirent la cartouche;
Le râle des mourants; et, pour tableau dernier,
L'aigle ardent qui s'abat sur ce vaste charnier.
Dis, sont-ce là des faits qu'on jette dans la boue,
Pour s'en faire un trépied où ton espoir se cloue?
Va, cache ton stilet, triste allié du czar,
Et laisse en son fourreau le glaive de César.

## III

Avides prétendants, fades traîneurs de sabre,
Laissez fleurir le sol que votre orgueil délabre,
Vous qui, dans le sentier de nos divisions,
Engouffrez l'ouragan de vos ambitions.
Ah ! la vertu civique avec raison s'effraie
Lorsque vos cris de sang, comme ceux de l'orfraie,
S'élèvent dans la nuit, et passent plein d'horreur,
Sur l'habitation qu'ils couvrent de terreur;
Car la France, bien loin de vous être sacrée
De ses chastes lambeaux vous en faites curée;
Car c'est toujours au nom de l'intérêt public
Que vous fixez sur elle un œil de basilic.
Est-ce pour l'arracher aux tourments qu'elle endure,
Qu'autour de votre poing, roulant sa chevelure,
Vous traînez son cadavre à travers les chemins?
Est-ce pour la venger que vous mordez ses seins?
Les peuples et les rois ont pleuré sur la Loire;
Que voulez-vous de plus pour la France et sa gloire?
Les limons des partis ne peuvent que souiller

Le front resplendissant où l'honneur vient briller.
Cessez donc de traiter votre mère en esclave,
De verser sur son front vos longs ruisseaux de bave,
Serpents qui vous tordez, Bonaparte et Bourbon,
Autour du corps social, cet autre Laocoon!

Novembre 1[illegible]

# L'ÉVENTAIRE.

## L'ÉVENTAIRE.

### I

La voix de l'éveilleur, en notes gutturales,
Chante aux bas des maisons, dans le quartier des halles.
Le gardien rentre, armé de son rotin,
Remet paisiblement le vieux dogue à l'attache.
Debout ! gens des marchés ; l'horloge à Saint-Eustache,
Vient de sonner quatre heures du matin.

Quatre heures ! voyez-vous, dans tout le voisinage

Et partout, au premier comme au dernier étage,
Cette clarté qui soudainement luit
Colorer un moment la vitre, et disparaître,
Et tourner tremblotante, entre la main d'un maître,
L'escalier noir qu'il descend avec bruit.

Puis encore, entendez, dans les brises troublées,
Retomber lourdement la porte des allées;
Ces longs appels qui vont donnant l'éveil,
Ce tumulte, ces cris, ces paroles accrues,
Et tout ce qui se fait dans ces étroites rues,
De mouvement à l'heure du réveil.

Coiffé du chapeau rond à gigantesque marge,
Le fort, visage frais et la poitrine large,
S'avance carrément dans ses souliers ferrés,
Avec le coletin, médaille et reins serrés.

Puis autour des piliers, d'agiles écosseuses
Le mouchoir sur les yeux, revêches ou rieuses,
Ouvrent habilement fèves et petits pois
Et dans l'aube du jour font éclater leurs voix.

## III

Triste tableau! Voyez, à l'angle de la rue,
Cette femme au teint have et pauvrement vêtue,
Qui, sur son éventaire, où brille maint bouquet,
Porte un enfant, et rit à son joli caquet.
Elle rit! Et pourtant ses pieds sont dans la boue,
Et ses beaux cheveux blonds s'égarent sur sa joue;
Sa robe est en lambeaux; et, dans cet air malsain,
A peine un châle étroit enveloppe son sein.
Pâle et triste elle rit, car son enfant l'égaie;
Car, mère, elle comprend ce que son fils bégaie;
Son geste est un discours, son regard est un mot;
Quel poète en dit plus que le cri d'un marmot?...
Tendre femme! Et la foule et la heurte et la pousse,
Et le pauvre petit tête son petit pouce;
Car il il n'a plus de lait, hélas! il a tout bu!
Oui, sans s'inquiéter de l'alguazil barbu
Qui poursuivait sa mère et tâchait de lui prendre
Le bouquet que, pour vivre, elle cherchait à vendre:
Sans que l'affreux sergent troublât son ciel d'azur,

L'enfant avait tari deux sources de lait pur;
Et maintenant il pleure, à la voix des gendarmes,
Qui chassent devant eux sa bonne mère en larmes.

Passants, sur le pauvre éventaire,
Allons! déposez quelques sous;
Et, pour énorgueillir la mère,
Caressez l'enfant triste et doux;
Un sou pour le bouquet de roses,
Un mot d'espoir pour la maman,
Mère, enfant, fleurs, ces belles choses,
Sont tout un monde, croyez-m'en!

# LORSQUE VOUS MARCHEREZ.

## LORSQUE VOUS MARCHEREZ.

A MA FILLEULE.

Ma filleule, quoiqu'il en coûte
A votre mère, loin d'ici,
Allons! il faut se mettre en route
Pour le village de Soucy;
En vain l'ouragan qui s'apprête*
Cette nuit même éclatera.
Partez malgré vents et tempête,
Demain le soleil brillera.

* Un ouragan terrible accompagna ma filleule depuis Paris jusqu'à Sens.

La vie a des règles amères :
Un jour voit pâlir la beauté ;
Oui, les enfants prennent aux mères
Et la fraîcheur et la santé ;
La vôtre est malade, ma fille,
Et pleure en faisant vos paquets....
Partez. La nourrice est gentille;
Elle a peau fine et blancs taitets.

En force, en grâces, je l'espère,
Vous allez grandir où jadis,
Plein des leçons de mon grand-père
Je croyais en un paradis.
Pour vous les échos du village
Seront des hôtes familiers,
Et l'insecte au riche corsage
Luira sur les fleurs des halliers.

Chère petite Savinienne,
Enfant, lorsque vous marcherez
Comme une fée aérienne
Par prés, par champs, sautez, courez.
Dites aux bois, dites aux plaines :
Mes bois! mes plaines! mon parrain,

Dans la ville, accablé de peines,
Rêve à vous le cœur bien chagrin.

Il m'a recommandé de rire,
Lui qui riait, vous le savez,
Lorsqu'au printemps, quand tout respire,
Pieds nus il courait dans les blés.
Oiseaux, pour lui qu'on se rassemble :
Tout jeune il vous donnait son pain.
Chantez sous les feuilles du tremble
Chantez oiseaux pour mon parrain.

Lorsque vous marcherez, petite,
A cette heure où le jour décroît,
Allez prier, vite, bien vite,
Au cimetière de l'endroit;
Priez, douce et blanche colombe,
Et faites de vos petits bras
Pleuvoir quelques fleurs sur la tombe
De mon bon vieux grand-père, hélas!

Vive, comme un jet de lumière,
Enfant, lorsque vous marcherez,
Allez visiter la chaumière

Où j'ai passé des jours dorés;
Embrassez ceux de ma famille,
Qu'a respecté le fossoyeur,
Car voyez-vous, petite fille,
Baisers d'enfant sont doux au cœur.

Puissiez-vous ne jamais connaître
Enfant, lorsque vous marcherez,
Ces maux que l'âge ardent fait naître
Plus nombreux que l'herbe des prés.
Puisse le ciel vous voir sans cesse,
Illuminer votre beauté,
De ce pur rayon de sagesse
Tout empreint de sérénité.

Hélas! que d'êtres en ce monde,
Traînent d'un regard attristé,
Les chaînes du Dieu qui féconde
Et sème pour l'éternité.
A leur tendresse tout s'oppose.
Ils s'étreignent désespérés...
Pour eux allez cueillir la rose
Enfant, lorsque vous marcherez.

Dieu ! quelle manie est la mienne !
Quels noirs discours je vous tiens là ;
Pauvre petite Savinienne,
Le triste parrain que voilà !
Mais heureusement dans vos langes,
Plus fine que moi de moitié,
Vous dormez du sommeil des anges
A mon discours humilié.

Éveillez-vous ; la diligence
Vers la Bourgogne va partir.
Pour un enfant, voyage immense.
Ciel ! j'entends le fouet retentir.
Que Dieu vous mène à bon voyage
Et fasse, par des soins sacrés,
Qu'on vous aime dans le village,
Enfant, lorsque vous marcherez.

Janvier 1844

# LE SALTIMBANQUE.

## LE SALTIMBANQUE.

Sur la place, debout, devant son auditoire,
Un pauvre saltimbanque, et sans style oratoire,
Tout au long racontait les tribulations
Qui couvrirent de deuil sa déplorable histoire.
C'est très vrai que le monde est plein d'afflictions
Comme on pourra le voir par ces confessions.

Mesdames et Messieurs, — galant homme, mesdames!
Joli début, ma foi! le drôle aimait les femmes;
On pourrait aimer pis, sans nul doute, et d'ailleurs,

On sait qu'il faut aimer, c'est le destin des ames,
Quelqu'un ou quelque chose, une femme ou des fleurs;
Çà, ne disputons pas du goût ni des couleurs.

Mesdames et Messieurs, criait-il à la foule,
Vous qui ne jugez pas l'ame d'après son moule,
Et croyez fermement que l'on peut être humain,
Sous le bonnet du gueux, même sous la cagoule;
Je suis, titre à jamais banni du parchemin,
Claude le saltimbanque, histrion du chemin.

J'ai, disait-il encore, avec un air d'aisance,
A vingt ans, fils unique et noble de naissance,
Pour suivre le torrent de mes goûts absolus,
Escaladé les murs du collége de France;
Je n'en suis pas plus fier et je n'en sais pas plus;
Mais, royaume des cieux, je suis de tes élus.

Et puis, je me disais : Ah bah! mon père est riche:
La science, pour moi, n'était donc qu'une affiche,
Que lisent sans comprendre et rois et nations;
C'était un dieu de bois qui, du fond de sa niche,
Et du bien et du mal, brouillant les notions,
N'était bon qu'à donner gain aux ambitions.

Comme on le voit ici, Claude avait sa sagesse;
Sceptique un peu, chez lui ce n'était que paresse,
Car le cœur était bon, très bon, comme on verra,
Mais lire un livre entier, étudier sans cesse,
Creuser au fond de tout, c'est, on le comprendra,
Difficile; aussi, Claude aimait l'*et cætera*.

Non, non, de la science il n'avait pas la rage;
Jamais il n'acheva, l'écolier sans courage,
Le moindre alinea, le plus petit feuillet.
Il n'aimait que les champs, les fleurs, l'air et l'ombrage,
Avec les gais oiseaux tout jeune il gazouillait,
Quand, fils du ciel comme eux, sur l'herbe il sautillait.

Mais hélas! deuil amer! oui, c'en fut un, et certe
Mon héros était loin de prévoir cette perte;
Voilà que des trois jours, l'invincible canon
Broyant et foudroyant un trône qu'on déserte,
Dans la poudre engloutit leur antique pennon,
Laissant Claude orphelin, sans fortune et sans nom.

En apprenant ceci, lecteur, ne vas pas croire,
Que Claude, esprit étroit, eut d'abord l'ame noire:
Non: il aimait d'instinct les révolutions;

Puis il était Français, ayant foi dans la gloire,
Il eut sacrifié, pour ses convictions,
Son sang, son patrimoine et ses derniers haillons.

Car, disait-il un jour, renversé sur ses hanches,
Quand un arbre est pourri on en sape les branches.
Par cet arbre, notre homme entendait le pouvoir.
Et puis il ajoutait, en retroussant ses manches :
Servir les opprimés, c'est faire un beau devoir;
A qui peut l'ignorer, nous le faisons savoir.

Il avait donc perdu, par ce coup de tonnerre,
Tous ses biens à la fois : titre, fortune et père;
Il ne lui restait pas un sou dans son gousset,
Non, mais il lui restait la jeunesse et sa mère;
Il n'avait rien perdu, lui-même le disait :
Au soleil des trois jours leur voix me caressait.

Dans ce malheur, pourtant, il fallait vivre, diantre!
Vivre lorsque la faim frappe chez nous, puis entre.
Comment, d'ailleurs, les uns vivent, se disait-il,
Par l'esprit ou le cœur, et d'autres par le ventre.
Alors Claude se fit ce résumé subtil :
Et tous ils ont raison, Seigneur. Ainsi soit-il.

J'ai les clefs de la vie, allons! sans plus attendre,
Des femmes, des amis, des tonnes à revendre!....
Comme il parlait très haut, sa mère l'entendit;
Aussi, l'interrompant d'un regard ferme et tendre,
Elle lui prit la main et doucement lui dit :
Claude, vous blasphêmez; Claude fut interdit.

Songez à quelque état, plutôt! — Et Claude, triste,
Répondit : Oui, ma mère, oui, je me fais trappiste;
Le cloître humiliera mon esprit peu chrétien.....
Non, mon fils, faites-vous dentiste, ou journaliste,
Ressource de ceux-là qui ne sont bons à rien;
Claude, soumis, pencha pour le dernier moyen.

Ses tribulations évidemment se prouvent:
Vivre dans un guêpier que les intrigues couvent!
De la subvention lui, le dévorateur!
Vivre dans cette boue où les haines s'approuvent
Lui, du dénigrement le rusé colporteur;
Il faut en convenir, c'est jouer de malheur.

Lui, doux comme une femme et probe comme un nègre,
Il lui faudra presser l'éponge de vinaigre
Sur la lèvre brûlante ou sur un noble écrit;

Flageller sous le fouet tout dévouement intègre,
N'importe quel qu'il soit, Socrate ou Jésus-Christ,
Et le viser au cœur avec un trait d'esprit!

Quel métier! quel métier! pauvre Claude! ah! mesdames,
Criait-il en jonglant avec des vieilles lames,
Il faut subir la vie et les gens du grand ton;
Mais ce ramas d'intrus, aiguiseurs d'épigrammes,
Qui se moquent du juste et du qu'en dira-t-on,
Sur eux, nouveau Falstaff, je lève le bâton!

Claude avait quelque droit de parler de la sorte;
Un jour, d'un directeur ayant forcé la porte,
Il demande un emploi : c'était dans ce journal
Aux deux gouvernements, à la double cohorte,
A l'effrayant format; jadis impérial,
Puis royal; aujourd'hui, bourgeois et social.

Mon héros fut reçu d'une façon fort digne,
Et, je crois, à raison de quatre sous la ligne.
Ce fut d'abord tout miel; puis on lui mit en main
La plume, les ciseaux, et le trait qui souligne;
Le rédacteur en chef lui dit, d'un air benin :
J'attends, mon cher ami, votre article à demain.

Ce jour là, le public s'arrachant à son âtre,
Plein du *Roi d'Yvetot* le suivait au théâtre ;
Claude y courut aussi, devant l'analyser ;
Ici l'on comprendra que, sans être idolâtre,
Vu le père, l'enfant devait intéresser.
Donc, la chanson venait de s'*opérassiser*.

N'en pouvant contenir sa joie intérieure,
Le lendemain matin, et dès la septième heure,
Notre homme, en habit noir, lestement descendait
L'escalier délâbré de sa pauvre demeure,
Tenant un manuscrit qu'en route il relisait,
Et chez son directeur en souriant entrait.

Déjà des rédacteurs, tous autour d'une table,
Fronçaient sur les journaux un sourcil formidable,
Ou riaient, sur la chaise à demi-renversés.
Après le *comment va*, formule inévitable,
Le directeur lui dit, dans ses soins empressés :
Prenez donc ce fauteuil, monsieur Claude, et lisez.

Si l'on nous eut admis au milieu du cénacle,
Nous aurions vu, lecteur, un singulier spectacle.
D'abord, notre héros, qui du haut de ses droits,

Faisait étinceler, comme un divin oracle,
L'astre qui doit un jour éclairer à la fois
Le triomphe du peuple et la chute des rois.

Et d'un autre côté, nous aurions vu, de même,
Le Zoïle engraissé de l'or du diadème,
Foudroyer du regard l'intraitable prôneur;
Tandis que chacun d'eux, sous son visage blême,
Remâchant le venin qui lui montait du cœur,
Donnait à tous les chiens le thème et l'orateur.

Messieurs, s'écriait Claude, en bravant la menace,
Qui, pâle, se tordait déjà sur chaque face,
Oui, le *Roi d'Yvetot* m'a fait songer d'abord
A l'illustre chanteur, benjamin du Parnasse;
Ensuite au bon parti que le théâtre mort
En pourrait retirer avec un peu d'effort.

Remarquez bien, Messieurs, *Octavie* est un drame;
*Le Convoi de David*, *Vieux Sergent*, *Pauvre Femme*;
Oui, douleur de l'exil, horreur de l'étranger,
Abandon qui sanglotte à tout foyer sans flamme
En drame, un peu plus tard accourront se ranger
Autour du piédestal offert à Béranger.

L'antique amour du sol brille dans ses poëmes
Et fait vibrer sa voix qui s'éteint en nous-mêmes;
Car, le vieux patriote, en les relevant tous,
Montra nos vétérans si grands au jour suprême,
Qu'aux bords les plus lointains, maints peuples à genoux
Épèlent notre histoire avec un œil jaloux.

Chez lui tout est français : la langue et l'harmonie;
Aucun mot étranger n'en souille le génie;
C'est l'homme de son temps, le prophète apporté
Par l'ange du Seigneur sur l'Europe asservie
Et dont le doigt de feu montre la liberté
Qui dans ses bras meurtris soutient l'humanité.

Et que d'enseignements, messieurs, pour notre scène,
Doux sentiment du cœur, philosophie humaine,
Charité, tendre amour, charme religieux,
Qui fait que l'homme en vient à déposer sa haine,
Et qui fait qu'en sa foi, touchant nos demi-dieux,
Son âme en souriant remonte vers les cieux.

Ainsi Claude semait, comme un enfant crédule,
De perles et de fleurs son docte préambule;
Quand l'interruption l'arrêta brusquement,

Car, étendant les bras comme un T majuscule,
Un monsieur de la troupe absurdement plaisant,
Venait de s'écrier : ô jeune homme innocent!

Puis un autre lui dit, dans son art passé maître,
Monsieur, vous gagnerez beaucoup à nous connaître;
Certes, vous êtes plein d'imagination
Vous avez le terrain où le talent doit naître;
Écoutez seulement, et sans prévention,
Quelques conseils d'ami en cette occasion.

Vous voulez avec nous faire du journalisme?
Il vous faut lire alors dans notre catéchisme.
La tendresse, on le sait, ne produit rien de clair.
Quant au cœur dans l'esprit ce n'est qu'un barbarisme:
Vous ignorez cela? c'est surprenant, mon cher,
Le cœur n'est, après tout, qu'un ovale de chair.

En France on a vaincu lorsque l'on a fait rire
Quand au vieux chansonnier, comme vous je l'admire;
Jamais il n'a, dit-on, appauvri le Trésor;
Mais petits sont ses vers; voilà pour la satyre.
— O flasque jugement des hommes sans essor!
Mais filets ou lingots, ils n'en sont pas moins or.

Ne vous emportez pas, monsieur Claude; la vie
Est, dit-on, un chemin où se traîne l'envie.
N'en croyez rien; chez nous c'est pur raisonnement.
On est gardien de l'art, monsieur, je vous confie
A ce puissant labeur. Brisons-là, seulement,
Hâtons-nous de conclure à quelque arrangement.

Le sage de Passy, qui boude en sa mansarde,
Vieux soldat en retraite et dont le pas s'attarde
A regarder de loin la popularité
Jeter sur nos chemins des fleurs au jeune barde,
Ne pourrait-il pas être, à cette heure, compté
Pour un adorateur de notre royauté?

Adorateur muet, prêtre qui, sans parole,
Dans la nuit se prosterne au pied de son idole,
Monsieur, bien entendu; mais par un tour décent,
On ferait supposer que, sans être frivole,
Il a par son silence accepté le présent;
D'ailleurs, vous le savez: qui ne dit mot consent.

Sur le *Roi d'Yvetot* on ferait une histoire.....
Paix! fit Claude en brisant canif, plume, écritoire,
Insectes obstruant chaque rayon qui luit,

Paix ! ne profanez pas un vieillard dans sa gloire ;
Et comme il s'enfuyait, Claude alors entendit :
Bah ! nous ferons vomir le pamphlet par J. J.*

A ce point du récit, la foule satisfaite,
Fit pleuvoir les gros sous et monter la recette.
Et lui de s'écrier, d'une éclatante voix :
Qu'on vive en compagnie avec dame disette,
Qu'on trompe sa maîtresse une ou deux fois par mois,
Qu'on doive à son tailleur, certes, je le conçois.

Je conçois le valet, qui, misérable ou lâche,
Dans le palais des grands se vautre sans relâche ;
Je conçois le voleur qui rôde sur mes pas,
Et la fille de joie accomplissant sa tâche ;
Le bourreau qui torture et donne le trépas,
Mais, faire un tel métier, je ne le conçois pas.

Pour moi, j'aimerais mieux le métier de corsaire,

* Nous penserions outrager la morale publique si nous répétions les insultants discours tenus par ce monsieur J. J., à propos du *Roi d'Yvetot*, contre un homme que la France admire comme poète, honore comme citoyen, et que tous les partis ne cessent de vénérer pour son désintéressement et sa haute probité.

S'il n'est pas plus honnête, il est au moins sincère.
Quand le vent de la mort gonfle son pavillon,
Le chrétien peut encore égrener un rosaire
Et jeter à la mer, dans un morne sillon,
Sa fortune, son corps, ou tout autre haillon.

Mais comment échapper au trait pédagogique
Que, du fond du bourbier, vous lance la critique?
Dans quel recoin cacher un enfant dernier né?
Comment le dérober à la prunelle oblique
De ce monstre odieux sur toute œuvre acharné?
Il faut subir ses coups, victime ou condamné!

Claude ici s'arrêta; puis il reprit : j'estime
Guttenberg, dans mon cœur sa place est légitime
Hélas! pourquoi faut-il que la duplicité,
Dérobant les rayons de cet astre sublime,
S'en forge, avec l'intrigue et la vénalité,
Des glaives meurtriers contre la vérité.

Pour moi, ne pouvant pas descendre à cette honte,
Or, croyez et jugez ce que je vous raconte,
Prenant, un jour d'été, les grandeurs au rebours,
Je me fis saltimbanque et j'y trouve mon compte.

Je fais rire la foule, et l'enfant des faubourgs,
Est admis à mon cercle et s'égaie à mes tours.

Mais, lui cria quelqu'un : journaliste ou bohême
Mon ami, votre état est à peu près le même.
Du tout, répartit Claude; observez, ô mon fils,
Que si mon prospectus met le lait sous la crême,
Qu'à mon théâtre ouvert au sifflet comme au bis,
Tous les jours et pour tous les places sont gratis.

Et remarquez aussi qu'on n'y raille personne.
— Bravo ! lui cria-t-on, la comédie est bonne !
Oui, reprit un vieillard, c'est parler franchement ;
Mais la franchise étant une sotte patrone,
Je crois que monsieur Claude eut agi sagement
En cachant à moitié son mécontentement.

Octobre 1842

# LE CITOYEN TAILLEFER.

## LE CITOYEN TAILLEFER*.

De l'œil des rois on a compté les larmes ;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela.
BÉRANGER.

Quoi ! s'écrie au peuple assemblé
Taillefer, dit Sans haine ;
Gais enfants de la Seine
Quel deuil soudain vous a troublé ?

* Tout le monde sait que le deuil royal, absorbant le deuil populaire, on oublia les morts des héros de juillet pour ne s'occuper que des funérailles du prince. La mort accidentelle du duc d'Orléans fit oublier celle des fils du peuple, de ceux qui volontairement s'étaient offerts en holocauste pour conquérir l'indépendance nationale. Quelle fut l'opinion des journaux à cette époque, je ne sais ; mais voici celle du citoyen Taillefer, le 29 juillet 1842.

Est-ce un délire !
Fils, j'entends dire,
Que vous pleurez parce qu'un prince expire !
Sensible jusques à l'excès,
Je te retrouve à son décès,
Cœur généreux de l'artisan français.
Aux jours d'anniversaires
Quoi vos pleurs funéraires
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères !

Ah! dites-vous : jeune et soldat,
Il finit sa carrière ;
Du plus haut de son aire
Il tombe et meurt sur un grabat !
—Je vous écoute
Mes fils, sans doute
Plaignons celui qui tombe dans sa route,
Mais ceux qui trois jours dans nos bras
Revenaient frappés des combats
Ne sont-ils pas tous morts sur des grabats?
Aux jours d'anniversaires,
Quoi vos pleurs funéraires,
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères !

Aux deux orphelins, dites-vous,
En deuil autour du trône
La tristesse, front jaune,
Va porter de terribles coups.
—J'aime vos craintes.
Mes fils, les plaintes
Sous le palais, sous le chaume sont saintes.
Mais nos orphelins des trois jours,
Pauvres habitants des faubourgs,
Nus et sans pain, pleurent aux carrefours.
Aux jours d'anniversaires,
Quoi vos pleurs funéraires
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères!

Ah! dites-vous : sa veuve en pleur
A bien droit qu'on la plaigne,
Père, notre cœur saigne,
Nous qui croyons à la douleur;
—Je le proclame,
Mes fils, sans blâme,
Les cœurs aimants pleurent avec la femme.
Mais sur les tombeaux de juillet
Hier, quand le soleil brillait
Plus d'une en deuil, hélas! s'agenouillait.

Aux jours d'anniversaires,
Quoi vos pleurs funéraires,
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères!

Ah! dites-vous : tout est atteint;
Frères, sœur, père et mère,
Sur les grands de la terre
Le manteau de la mort déteint!
—Vaine remarque,
Mes fils, la parque
Chez nous, chez eux, fait louvoyer sa barque.
Rappelons nous que dans Paris,
Pendant trois jours elle a surpris,
Naguère encor, nos moissonneurs de lys.
Aux jours d'anniversaires,
Quoi vos pleurs funéraires,
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères!

Ah! dites-vous : de l'avenir
Que prépare la France
Il était l'espérance,
Par lui nos maux devaient finir.
—Enfants crédules!
Sous ces formules,

Des rois naissants on cache les férules :
Le glaive de la royauté,
De l'arbre de la liberté
Abat toujours les feuillage agité.
Aux jours d'anniversaires,
Quoi vos pleurs funéraires
Dans leurs tombeaux ont oublié nos frères !

# C'EST LUI!

Clemerson

J. EST LUI.

## C'EST LUI.

### I

L'empereur ! l'empereur !
A ce cri solennel, jeté sur notre plage,
Chacun accourt cherchant l'illustre sarcophage,
Avec joie et terreur.

Demandant du regard, au ciel bleu qui s'allume
Si de Napoléon, colosse qu'on exhume,
L'étoile a reparu, brillante au firmament,
Pour nous couvrir des feux de son rayonnement.

Car Paris, s'éveillant à l'aube matinale,
Courut, de ses maisons, vers l'arche triomphale,
Recevoir, hôte austère, en sa robe de deuil.
Celui qu'elle attendit dix-neuf ans sur son seuil.

Napoléon ! rayon qu'aucun soleil n'efface
Qui marquas de ton sceau tout un siècle à la face,
Quelle voix avait dit à ton ambition :
Creuse, hardi mineur, la révolution,
Et brise, pour le trône où ton orgueil aspire,
L'ardent quatre-vingt-treize au moule de l'empire?
Pour oser, au milieu du volcan allumé,
T'élancer, sans pourtant en être consumé;
Car, nos grands besogneurs penchés sur la fournaise
Où se fondaient les lois, pour que l'œuvre fut mieux,
N'hésitèrent jamais, en ravivant la braise,
D'y jeter tout obstacle et tout ambitieux.

Il est des jours de deuil, des évènements sombres,
Qui sur les nations vont dérouler leurs ombres;
La terreur qui les suit pousse rang contre rang,
Heurte front contre front, le brise; — dans le sang
Fait crouler trône, autel, et redoublant de force,
Chasse l'humanité, qui vainement s'efforce

De ramener à Dieu les peuples qui s'en vont.
Ce sont des jours affreux, quand on regarde au fond !
D'abord c'est un bruit sourd, puis des clameurs, des râles,
Des regards allumés dans des visages pâles;
Des bras levés sur tout; bras nus, bruns et nerveux,
Traînant sur les pavés des corps par les cheveux.
Ce sont des hurlements, des menaces, des rages,
Des ongles et des dents empreints sur les visages;
Puis une joie atroce adressée au bourreau
Qui cogne tous les fronts au bord du tombereau:
Puis des petits enfants; cœur serein, tête douce,
Papillons qui s'en vont où chaque vent les pousse,
Frotter étourdîment leurs cheveux longs et beaux
Aux corps que les fureurs arrachent par lambeaux.
Puis sur l'Etat, vieux tronc que chaque haine ébranche,
L'ouragan des discords roule son avalanche,
Poussant tout, broyant tout, pouvoir et factions
Dans le cercle fatal des révolutions;
Couvrant de ses débris la foule qu'administre
L'État, qui fait entendre un craquement sinistre.
Alors tout se détache, et la patrie en deuil
Tombe de chute en chute et d'écueil en écueil:
Alors on voit planer au-dessus de ces dômes,
La nuit, quand le tocsin l'éveille, des fantômes

Sans têtes, sans linceuil! — puis on voit tout à coup,
Dans les villes, la faim, rôder ainsi qu'un loup
Qui, prunelles en feu, gueule ouverte et sanglante,
Va flairer tous les seuils où rugit l'épouvante;
Qui va, l'allure sombre et fauve, dévorer
Femme, enfant, vieillard, qui n'ont pu s'en garer.
Alors l'homme sur l'homme avec fureur se rue,
On tue en plein soleil, on tue en pleine rue;
Et du chaume au palais la mort étend son deuil
En poussant tout d'un coup tout un peuple au cercueil!

## II

Telle était notre France, ô génie! ô grand homme!
Quand tu parus, ainsi que Camille dans Rome,
Pour chasser l'étranger, guidant ses légions
Vers notre capitale où tous nous t'attendions.
Ton règne commençait; ta mission, ô maître!
La patrie, à ta voix, prenant un nouvel être,
Au monde va donner d'énergiques leçons,
Toi, regardant les cieux, tu crias: commençons!
Et voilà qu'à ce cri tout un peuple se lève;

Le brouillard se dissipe; on voit luire le glaive
Aux mains d'hommes trempés dans l'air républicain;
Aux mains d'hommes ardents, bras et tête d'airain,
Qui surent de tout temps, à la lance étrangère,
Présenter la poitrine et mourir pour leur mère!....
En marche! en marche! et tous sont là sur un seul rang,
Sans vêtements, sans pain!.. qu'importe, ils ont du sang,
Qu'importe ils ont du fer! — O France! les orages
Qui désolaient tes murs frapperont d'autres plages;
La trompette a sonné le foudroyant signal!
Adieu les champs, les fleurs, les airs du sol natal;
Adieu rêves d'amour, doux oiseaux, vertes herbes,
Adieu les moissonneurs en sueur sur les gerbes,
Le bel enfant qui rit dans les bras du vieillard;
Adieu mères! adieu, bénissez le départ!
A vous nos souvenirs, pauvres femmes en larmes!
Et tous font retentir ce cri terrible : aux armes!...

Eh bien! tu les as vus, ces illustres enfants,
Marcher et conquérir sous toi pendant vingt ans;
Pendant vingt ans bondir, phalanges intrépides,
Des plaines d'Italie aux vieilles pyramides;
Retremper les états en dissolutions
Dans le large torrent des révolutions;

Et le vieux monde alors secouant son marasme,
Se lever devant eux avec enthousiasme;
Si bien que l'univers, en apprenant ton nom,
Méditant l'avenir, se fit Napoléon!

Hélas! hélas! le grand vent des batailles
Pendant vingt ans que tu soufflas sur eux
S'est retourné, poussant dans nos murailles
L'invasion, les cris, le sang, les feux.
Sous l'or des rois, ton édifice croule;
Nos vieux soldats s'endorment à jamais,
Et pour jamais les rois brisent ton moule
Impérial et s'en vont satisfaits!

## III

Pourquoi revenez-vous dans votre capitale,
Mon auguste empereur, pourquoi revenez-vous?
Votre empire est tombé dans l'urne saturnale
Où la main du Seigneur nous enfermera tous.
Pourquoi revenez-vous aux rives de la Seine,
Où le front incliné vous aimiez à rêver,

Où votre beau soleil, dans sa gloire hautaine,
A l'aurore du siècle est venu se lever?

Pourquoi revenez-vous, lorsqu'on nie en nos veilles,
Pour voiler nos discords que vous leur avez mis,
L'impérial manteau tout ruisselant d'abeilles
Qui bourdonnaient aux feux du soleil d'Austerlitz!

Pourquoi revenez-vous, lorsque l'antique gloire
S'éloigne de nos murs? votre aigle souverain
Ne s'élèvera plus pour chanter la victoire,
Comme autrefois aux bords tumultueux du Rhin.

Pourquoi revenez-vous dans votre grande ville
Teinte du sang versé par nos divisions,
Pour entendre les feux de la guerre civile
Que Louis alluma, Sire, quand nous dormions?

Vous frémirez de voir des fantômes de maîtres
Dilapider la France ouverte à tout danger;
Des sénateurs drapés dans le manteau des traîtres,
Peser le prix du sang offert par l'étranger.

Vous verrez tout cela du fond de votre tombe,

Et, sous l'autel désert où l'on vous placera
Sire, peut-être un jour qu'une étrangère bombe,
Par un lâche allumée, hélas! vous brisera!....

## IV

Sire, ce tombeau-là n'est point à votre taille;
A l'insecte la feuille, à l'oiseau la broussaille;
Mais à Napoléon, porté sur l'ouragan,
Les sombres profondeurs de l'immense océan!
Il lui faut les éclairs, le bruit de la tempête,
La tourmente et les flots au-dessus de sa tête,
De légers goëlands se jouant sous les feux,
Que l'orage, en grondant, fait ruisseler sur eux!
Mais à Napoléon il faut l'épais nuage,
De sinistres échos, des cris sur le rivage;
Le sifflement des airs, les vents tumultueux,
Les soupirs de l'écueil triste et mystérieux;
La nuit mélancolique et la mer en écumes;
La lune qui se glisse aux flancs des noires brumes.
Et puis dans le lointain, bondissant sur les eaux,
De pâles naufragés, des débris de vaisseaux,

Emportés, cahotés, roulés de vague en vague.....
Quand la France vous rend l'impériale bague,
Qu'aux jours de sa grandeur vous lui mîtes au doigt;
Sire, ce tombeau-là, la France vous le doit.

## V

Pourquoi revenez-vous, sire? la grande armée,
Salamandre fougueuse, et qui, vingt ans trôna,
Dans l'immense brasier de l'Europe allumée,
Dort sous les froids glaçons de la Bérésina!...

Assez, assez de sang a submergé la terre!
Les torches des combats ne s'allumeront plus
Éclairant au Kremlin les convois de la guerre
Qui dévoraient Moscou comme un flux et reflux.

Sire! l'impôt de sang que la guerre prélève
Sur les peuples souffrants, ils le refuseront;
Car la fraternité qui repousse le glaive
Sourit aux nations qui la baisent au front.

Nous avons oublié de funèbres défaites;

Brisant le trébuchet des vieux ressentiments,
L'étranger fraternel aux banquets de nos fêtes,
Avec nous mangera le pain de nos froments.

Et la France, debout, va tendre ses mamelles
Aux peuples accroupis dans leurs glaciers épais;
Bientôt on entendra des voix universelles
Promener sur le monde un cantique à la paix.

Pourquoi revenez-vous, sire? la grande armée,
Salamandre fougueuse, et qui, vingt ans trôna,
Dans l'immense brasier de l'Europe allumée,
Dort sous les froids glaçons de la Rérésina!

Décembre 1841.

DE MON ÉCHOPPE.

DE MON ÉCHOPPE.

(à Mr Eugène Sue)

## DE MON ÉCHOPPE.

A MONSIEUR EUGÈNE SUE.

### I

Six ans j'avais crié, jugeant d'infâmes œuvres,
Notre corps social est rongé de couleuvres;
Affaissement sinistre et désolant à voir,
Le trône est sans grandeur, l'autel est sans pouvoir;
Tout croule ou se dissout, tant l'égoïsme avide
A creusé dans les cœurs un effroyable vide.
Du haut jusques en bas ce siècle condamné
Sur le fumier de Job se tord comme un damné...

Oui, j'ai jeté ces cris dans nos places publiques,
Sur la borne, au soleil, sous les regards obliques
Des zoïles du peuple, et mon vers prohibé,
Malgré vents et sifflets dans la brume a flambé;
Car du gaz des ruisseaux sa flamme s'alimente,
Et brûle en s'agitant quiconque la tourmente.
Enfin, dans cette arène où je suis descendu,
Ces bassets de palais en jappant m'ont mordu,
Me déclarant, gonflés d'une morgue jalouse,
Qu'au domaine des arts on n'entrait pas en blouse.

Mais sur la branche aride où le Seigneur m'a mis,
Triste oiseau, grelottant, souffreteux, insoumis,
Loin d'adoucir ma voix, qui comme un torrent roule,
J'en jette les éclats aux échos de la foule.
Sans toit, sans feu, sans pain, las, chétif, déplumé,
Quand un rayon du jour, par Dieu même allumé,
M'inonde et m'éblouit, moi, debout dès l'aurore,
Sur la création j'entonne un chant encore,
Et proclamant en bas un avenir meilleur,
J'indique le chemin au peuple travailleur.
Si mes notes parfois, sauvagement ailées,
Ailleurs qu'à leur adresse égarent leurs volées,
J'en suis fâché! Je chante, au surplus, en plein air;

Oui, je veux, aspirant aux douceurs d'un autre âge,
Pour l'orphelin, le lait; au voyageur, l'ombrage;
Au vieillard, grelottant sous les brumes du ciel,
Vaste foyer, bon vin, puis un rayon de miel;
A la femme qu'on pousse au fond des viles choses
Un sourire, un appui, de l'amour et des roses;
Le collège à l'enfant; mais à tous le travail;
D'immenses ateliers; non le hideux bercail
Où l'exploitation, sans honte, enferme l'homme,
Le façonnant ainsi qu'une bête de somme...
Voilà mon vœu, ma tâche; et sur l'humanité
J'agrafe le manteau de la fraternité.

Dans ce siècle railleur, vos terribles *Mystères*
Ont bien vengé, Monsieur, mes rimes solitaires;
Docte chirurgien, saisissant le scalpel,
Vous avez mesuré nos maux à notre appel;
Car, pénétrant d'un bond dans ces vieilles murailles
Où la société pourrit par les entrailles,
Car, fouillant ces maisons aux sinistres abords,
Dont les honteux secrets transpirent au dehors,
Car, les bras retroussés, tirant de leur nuit sombre
Ces monstres effrayants qui méditent dans l'ombre,
Vous avez hardiment, sous les lorgnons des Beaux,

M'écoute donc qui veut sur mon rameau de fer...
Traîné dans les salons ces putrides lambeaux,
Ces morts vivants auxquels nos lois, dans leur colère,
Donnent un échafaud pour pierre tumulaire.
Merci! car votre main, sous un effort puissant,
De la mare du crime a tiré l'innocent.
Armé du pieu vengeur, dans l'antre du blasphème,
Vous avez aveuglé le nouveau Poliphème,
Assassin monstrueux, et polype sanglant
Que la corruption attache à notre flanc.
Encore un coup, merci! car votre œuvre d'athlète,
Flambeau némésien qui partout se reflète,
En me donnant raison contre quelques pervers,
Me permet à son jour d'illuminer mon vers.

## II

Certes, il est bien temps de s'occuper des hommes,
Et d'en finir avec nos penseurs gastronomes,
Qui font de l'alambic où filtre le café
Jaillir quelque pamphlet de phrases attifé,
Enjolivé parfois de bons mots et de pointes,
Où quelques maigres fleurs affreusement sont jointes.

Il faut le crier haut, sur nos toits... — Non, les arts
Ne sont pas des jouets que l'on vend aux bazars,
Des pantins accrochés sous l'auvent des boutiques,
Qui balancent dans l'air leurs gestes fantastiques.
Non, l'art méditatif n'est pas si grand seigneur,
Qu'il ne daigne expliquer l'âme d'un *Chourineur*;
Le roman social ramassé dans la rue,
Page pendante aux murs, langage de cohue,
Voilà ce qu'il fallait transcrire tout brûlant
A la société moribonde en clinquant.
Il fallait exhumer de nos fétides fanges,
Ces assassins hideux, ramas de mauvais anges,
Qui, dans un gouffre étroit pris comme dans l'enfer,
N'ont pour tout arc-en-ciel qu'un triangle de fer;
Il fallait nous montrer ces voleurs, ces *Bras-Rouge*
Nourris des vils poisons qui suintent des bouges,
Compter, près d'un stylet tout dégoûtant de sang,
Quelques sous ramassés dans un meurtre récent;
Il fallait nous montrer ces misérables filles
Colportant leurs amours sous de froides guenilles;
Ces types-là du moins, ces étranges héros,
Sont de notre milieu, nous touchent par les os;
Nous les voyons passer derrière la coulisse,
Du prétoire au carcan et du bagne au supplice;

Car, qui vole aujourd'hui sera brigand demain :
La loi ne prévient pas, elle sévit. Sa main,
Dans l'opprobre, au soleil, tient le cadran qui compte
L'heure du pilori, tropique de la honte;
En sorte que toujours cet infâme poteau
Devient le premier bras qui hisse le couteau.

L'homme que la loi tue, hélas! était peut-être
Marqué par le destin longtemps avant de naître;
Peut-être portait-il sur son front rembruni
Le sceau du fatalisme encor mal défini ?
Combien rêvent, les fous ! à quelque vaste rôle,
Que leur tête déjà tremble sur leurs épaules.
Nous sommes ainsi faits : souvent notre raison,
Comme certaine fleur, s'ouvre et n'est que poison.
Il est temps d'abolir échafaud et supplice,
Pour transformer le bagne en un immense hospice;
Ne sachant condamner, aimant mieux prévenir,
Je laisse aux hommes forts la douleur de punir.

## III

Oui, monsieur, c'est en bas qu'il faut sonder l'ulcère,
L'Euménide en haillons, fille de la misère;
Et qu'il faut désormais, pour la foule en sabots,
Porter l'enseignement... qu'importe les tréteaux !
Quand à ces cœurs de plomb, ces âmes engourdies,
Montrons-leur que la rue est bonne aux tragédies.
Du vieux théâtre, assez ! les affaires des rois
N'ont créance aujourd'hui que dans les cœurs étroits,
Ou chez les courtisans, grands donneurs de répliques,
Habiles renoueurs de sandales tragiques.
Mais l'ardent intérêt, qui transporte à la fois
Tout un public ému, haletant et sans voix;
Mais la grande terreur, pâle et muet fantôme
Qui palpite et frissonne, et du parterre au dôme,
Naîtront de ces démons, de ces pestiférés,
Qui brisent des enfants sous leurs souliers ferrés,
Et des mères, la nuit, aux feux des lampes ternes,
D'où l'on entend rugir ces drames des tavernes.

Ainsi sur son fumier c'est la corruption

Qui s'écrie, éveillant la prostitution ;
— Ruez-vous, débauchés, sans remords, sans vergogne,
Toi, que le cabaret vient de vomir, ivrogne,
Outre, que nos enfants poursuivent de leurs cris,
Et roulent au milieu des ruisseaux de Paris.
Vous, brigands, que l'horreur dans la ville accompagne
Et tout salis encor de l'ordure du bagne;
Tourbe de scélérats, qui volez, qui pillez,
Vous embusquant dans l'ombre où vous nous dépouillez;
Vous, vieillards gangrénés, vampires de nos fanges,
Vous, qui prostituez les enfants dans leurs langes,
Donc, ivrognes, forçats, fléaux de carrefour,
Couvrez de vos hideurs ces pâles fleurs d'amour.
N'ayez pitié ni deuil, les vrais oiseaux de proie
Aux clameurs du festin font éclater leur joie :
La victime en pleurant dans l'ombre se débat
Et la volupté naît de l'horreur du combat.
Allons! abattez-vous sur cette âme rêveuse,
Qu'un idiome sans nom traduit par *Gouàleuse*.

Pauvre *Fleur de Marie!* ange ou fragile oiseau
Jetée un jour d'orage au bord de ce ruiseau;
Les poétiques chants de ta voix virginale
Non, non, n'étaient point faits pour cette bacchanale:

Tes charmes, par la faim, purent être surpris;
Mais si quelques serpents ont glissé dans tes nuits,
Aucun soupir d'amour sous leur regard sans flamme,
Alors qu'ils t'étreignaient n'est sorti de ton âme,
Et ces monstres déçus, à leur proie enlacés,
Du marbre de ton corps retombèrent glacés *

## IV

Et devant ces fléaux, des gens, de mœurs austères
Ont crié: fermez-nous le livre des *Mystères!*
Mais c'est une œuvre horrible! immorale! un poison
Qui, coulant sur le peuple, envahit sa raison!
— Et les lâches terreurs, vieilles prostituées,
Chambrières des cours, au vent de leurs huées,
Dans la tribune même engouffrant le mépris

* *Fleur de Marie* est une créature tombée. Les chrétiens de nos jours, qui n'en sont encore qu'au pardon dans le ciel, n'oseraient réhabiliter cette femme dans la société. La plume de M. Eugène Sue n'hésite pas. Cette enfant, livrée aux bêtes d'une société matérialiste; cette enfant, couverte de boue de la tête aux pieds, doit retrouver son âme, dont les ailes sont reployées et engourdies sous les glaces de la prostitution; car l'amour a deux puissances qu'il tient de Dieu même: la révélation et la purification. *Fleur de Marie* attend l'amour.

De l'interdiction soulevèrent les cris.
Osons-le, disons plus : une vénale presse
Bourgeoise entretenue et qui tourne à l'*Ogresse*,
Coquette surannée aux soupirs clandestins,
Humait le laudanum dans son lit, les matins,
En voyant des *Débats* surgir comme d'un gouffre
Ces spectres évoqués de leur sphère de soufre.
L'intérêt du malheur doit être limité !
Effrayer ; c'est commettre une immoralité !
Puis, il est certain fait, terrible, affreux ou sombre,
Sur lequel, au contraire, il faut attarder l'ombre,
Disait-elle en tremblant. A quoi bon soulever
La ronce séculaire, où l'aspic doit crever !
Laissons la nuit au jour, le nuage à l'étoile,
Et sur les maux d'en bas laissons peser le voile.

— Ah ! l'on ne veut pas voir ; ah ! les puissants ont peur !
Ah ! de l'égout qui fume ils craignent la vapeur ;
Et nos frères, perdus dans un brouillard de glace,
Ne pourront jamais voir le soleil face à face ;
Ah ! le riche, le grand, le prince, le prélat
Nous écorcheront vifs aux rouages d'état ;
Ah ! l'orgueilleux pouvoir, ce char pesant qui roule
Sur les fronts abaissés de l'innombrable foule,

Dans des habits taillés sur le patron bourgeois,
Du mépris au dédain ajouteront le poids;
Et l'homme, sous le joug, ainsi qu'un bœuf stupide,
Ruminant qu'on élève et qu'on dresse et qu'on bride,
Ne sera bon au plus qu'à creuser un sillon;
Eh quoi! le sceptre n'est qu'un fragile aiguillon,
Et propre seulement à maintenir la chaîne
Qu'un peuple avec douleur dans les ornières traîne...
Quoi! le trône à nos maux ne sachant obvier,
Se contente aujourd'hui du rôle de bouvier!
Eh bien donc! il est temps de résoudre nous-mêmes
Le problème enfoui dans un tas de systèmes.
Non! l'ouvrier français, sous des maîtres ingrats
A la glèbe attelé ne s'abrutira pas:
On le verra toujours, de quel titre on le nomme,
Sous les haillons du serf dresser sa tête d'homme.
Il marche, il creuse et sait que Dieu qui nous voit tous,
Dans notre beau pays marque le rendez-vous
Où trente nations cherchent l'œuvre féconde,
Et qu'il est le gardien de l'avenir du monde.
La rue ou l'atelier, la borne ou l'établi
Le verront prédicant et non pas avili.
La faim... eh bien, la faim peut nous ouvrir la terre:
A la tombe le corps, non la foi prolétaire.

Notre classe d'ailleurs ne sait pas seulement
Décharger un fusil au jour de dévouement ;
Elle pense : c'est mieux. Oui, du fond de son rêve,
Pesant du même poids la faucille et le glaive,
Elle entend sans pâlir le décret oppresseur,
Que dicte bassement un système sans cœur.
Dans leurs forts, sous le dais, quand nos bourgeois pactisent
Sous le ciel, devant Dieu, les peuples fraternisent.

## V

Merci ! pour votre livre, éloquent plaidoyer
Que les pauvres, le soir, liront près du foyer ;
Réquisitoire amer contre l'ordre de choses,
Qui déroule au grand jour les effets et les causes.
A vos leçons, monsieur, qui ne fait point défaut,
Vous appplaudit en bas et vous bénit là-haut !

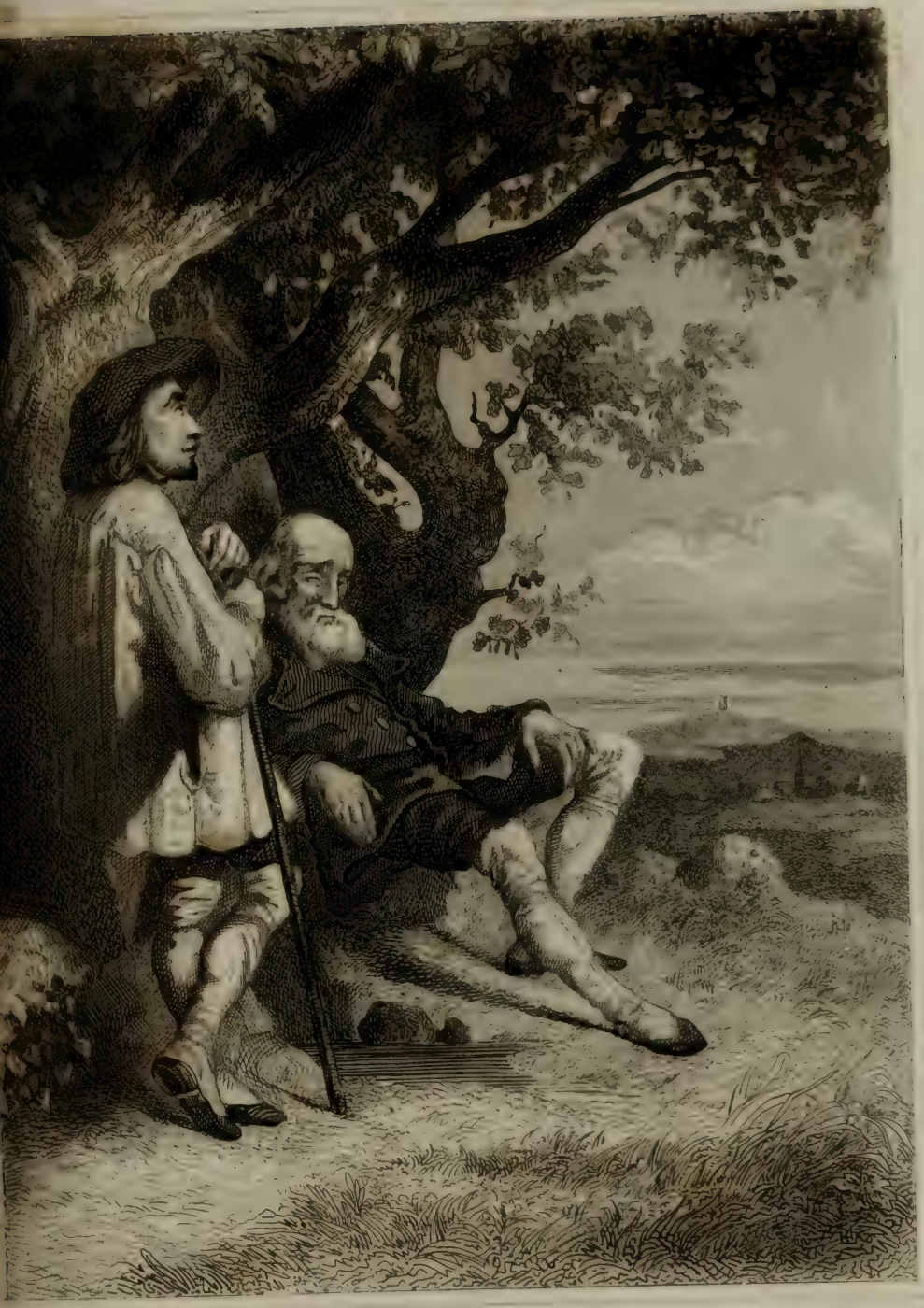
Décembre 1843

# L'UTOPISTE.

## L'UTOPISTE.

Une utopie est un berceau.
VICTOR HUGO.

La nuit tombe, de loin, la touchante hirondelle,
Vers son nid fécondé revient à tire-d'aile;
D'autres petits oiseaux, abrégeant leurs chansons,
En hâte, avec amour, plongent dans les buissons,
S'abattent dans les blés, glissent sous les feuillées
Pleines en ce moment de voix émerveillées;
La chercheuse de miel, qui va de fleurs en fleurs,



L'UTOPISTE.

Le soyeux papillon, aux fragiles couleurs,
Accourent s'enfouir, avec même délice,
L'une dans un rayon, l'autre dans un calice;
Tandis que l'alouette, au solitaire accent,
D'un ciel tout de saphir joyeuse, redescend.
L'ombre gagne. Soudain, le faneur brun et leste,
Ramasse au bout du champ ses sabots et sa veste,
La fourche sur l'épaule il longe les halliers,
Et traversant les prés bordés de peupliers,
Le front tout en sueur, fatigué, hors d'haleine,
Enfile le sentier qui sillonne la plaine;
Puis arrive harassé d'un travail sans profit
Jusqu'au mince grabat que son maître lui fit.
Déjà du fond du val le blanc troupeau qui broute
Remonte, bouc en tête, et s'épand sur la route
Qui conduit au bercail; par différents détours,
Ce n'est qu'encombrement, que clameurs, que retours,
Bruit de voix, bruit de pas, gestes, cris, à la ferme
Grand mouvement de porte et qui s'ouvre et se ferme.
Dans les pâles rayons du soleil aux abois
On voit se condenser, aux lisières des bois,
Tout un monde soudain de jaunes éphémères;
Les branches des forêts se tordent en chimères
Au-dessus du passant pris dans l'obscurité,

Et lui, croyant ouïr une divinité,
Dans la brise qui souffle en agitant les chênes,
Regagne avec terreur les cabanes prochaines.
Mais voici le zéphyr, sylphe embaumé du soir,
Sur les fleurs qu'il agite ainsi qu'un encensoir,
Et, riche des trésors pris à chacune d'elles,
Parfume l'atmosphère en secouant les ailes;
Mille émanations par lui peuplent les airs;
Plus de soleil! partant plus de joyeux concerts :
L'ombre emplit la campagne, et du fond des ténèbres
Où rampent inquiets quelques monstres funèbres,
On entend vaguement et comme un triste bruit
De feuilles des forêts tressaillir dans la nuit.

## II

Deux hommes, fatigués d'une pénible course,
Cherchant l'ombre des bois, la fraîcheur de la source
Et le calme des nuits, poudreux, vinrent s'asseoir
Sur l'herbe verdoyante, à cette heure du soir,
Près d'un petit ruisseau, qui sur ses bords fertiles
Arrosait en fuyant quelques plantes tranquilles.

Le premier qui marchait, et dans l'ombre à tâton,
Comme le pélerin courbé sur son bâton,
Était un doux vieillard, vouté, grand et robuste;
L'autre, son compagnon, sous un regard auguste,
Contemplait tristement, à la clarté des nuits,
La grave majesté du vieux chargé d'ennuis.
Un large vêtement d'une toile grossière,
Guêtres et lourds souliers surchargés de poussière,
Tel était leur costume. On voyait le vieillard
Soulever vers le ciel sa tête et son regard;
Des soupirs étouffés, des plaintes orageuses,
Jetés de loin en loin aux brises voyageuses;
Trahissaient le secret et la morne langueur
Qui remuaient au fond dépeuplé de son cœur.
Puis un sourire errant sur sa lèvre muette,
Il laissait retomber son regard et sa tête.
Le jeune homme debout, près du vieux en souci,
Teint pâle, cheveux blonds, prit la parole ainsi :
— Père, consolez-vous, les cieux ne sont pas vides;
Je sens qu'il est dans l'air de généreux fluides
Qui nous portent à Dieu, dont l'immense bonté,
Aspire en souriant toute l'humanité.
Oui, lorsque d'ici-bas les âmes par volées
S'en vont frapper de l'aile aux voûtes constellées,

Dans l'infini des cieux s'ouvre l'éternité.
— Ah ! mon fils, répondait le vieillard attristé ;
Dans l'œuvre du Très-Haut il est plus d'une énigme ;
Non, rien n'est expliqué de ce thème sublime.
Hélas ! plus d'un docteur, la tête dans la main,
Dit, croyant l'entrevoir, attendons à demain !
Mais demain le mot fuit, et las de le poursuivre
Le penseur désolé sanglotte sur son livre,
Et sur les pas du temps se flétrissent ses jours,
Ses jours usés sans fruit, mais il rêve toujours ;
Ainsi que le vieux Faust, avide de science,
Il creuse, il fouille, il cherche, avec impatience,
Dans toutes les splendeurs de la création
Des sujets éternels de méditation.
Eh ! qu'en retire-t-il? déjà le ciel se couvre :
L'horizon s'obscurcit, le sépulcre s'entr'ouvre,
Et seul il va, le soir, sous de nouveaux cyprès,
De la mort qui l'attend épier les secrets ;
Hélas ! pas une voix ne trahit le mystère
Qui repose muet sous quelques pieds de terre !
La science jamais ne percera l'ennui
Des ténèbres que Dieu mit entre l'homme et lui.
Les hommes, oh mon fils ! de la sphère où nous sommes,
Sont-ils faits pour l'erreur, ou l'erreur pour les hommes?

Je ne sais, je suis vieux, je vois dans la cité
Des actes effrayants de monstruosité
Se commettre en plein jour, et traîner sur nos dalles
Dans un infâme éclat leurs infâmes scandales;
Je suis vieux, je m'en vais; oui, mon fils, je m'en vais,
Tristement convaincu que ce monde est mauvais.
C'est notre infirmité; notre race indocile
Se rejette toujours hors du chemin facile.
En vain le soleil luit sous un ciel vaste et beau :
Frères, se disent-ils, nous manquons de flambeau;
Nargue du sort! voguons, qu'importe la boussole
Sur cette mer immense où chacun se désole.
Alors comme un follet, sur le bord des étangs,
L'homme passe et n'est plus qu'un fantôme du temps;
Qu'un atome égaré, brisé dans un orage,
Porté fatalement de naufrage en naufrage;
Qui, reployant son aile ouverte le matin,
Naît et meurt emporté sous les vents du destin,
Pensant que pour la perdre au sein de la nature
Le Seigneur éternel a mis sa créature.

Ah! mon fils, que de maux pour moi, triste vieillard,
De nous voir engourdis comme dans un brouillard!
On dirait que la France, infidèle à sa gloire,

De ses jours de grandeur a perdu la mémoire.
A quoi nous ont servi tant de brillants exploits?
A nous qui refaisions nos mœurs, nos arts, nos lois,
Aux sinistres lueurs de ces guerres civiles
Qui semblaient dévorer nos hameaux et nos villes.
Tant d'efforts devaient-ils, sous un astre bourgeois,
Pour dernières douleurs aboutir à des rois;
Et devions-nous revoir l'opprobre de tels maîtres
Presque sanctifié dans le temple des prêtres.

— Pourquoi vous désoler, père? N'ajoutons pas
Le désespoir aux maux qui pèsent ici-bas,
Répondit l'utopiste au vieillard triste et blême;
Haïr l'humanité c'est se haïr soi-même;
Nous souffrons bien c'est vrai; mais le premier effort
De consolation nous vient de l'homme fort,
Sensible, généreux, qui porte haut la tête,
Quand le faible abattu tremble dans la tempête.
Gémir ce n'est pas vaincre! Eh! que sert de gémir
Dans un monde où l'on doit combattre et raffermir?
L'homme se transfigure; en vain la vieille Europe,
Sous quelques oripeaux, dans les cours s'enveloppe,
Ses prêtres et ses rois, mirages éclatants,
Aujourd'hui ne sont plus que les représentants

D'une foi qui s'en va, d'un pouvoir qui chancelle,
Sous les éruptions d'une Europe nouvelle.

— Rêves, illusions, poétiques erreurs,
Purs, mais derniers reflets du foyer des grands cœurs!
S'écria le vieillard, d'une voix sourde et lente,
Jetant aux vents des nuits sa plainte désolante,
Non, non, rien ne tressaille, et le monde assoupi
Dans les champs de la paix laisse pourrir l'épi.
Dans nos temples, la foi languit, s'affaisse, tombe,
Et ses enfantements n'engraissent que la tombe.
Aveuglément soumis, énervés, en torpeur,
Nous suons sous le faix écrasant de la peur,
De la peur qui rejette en dehors de nos âmes
Les éclairs pénétrants de fraternelles flammes.
Oui, les peuples frappés d'accablements mortels,
En proie à la douleur, lui votent des autels,
Même à l'heure où sa voix à peine traduisible
Décrète en s'éteignant l'avenir impossible.
Nous avons cent fripons pour un homme de bien,
Des sbires, des valets, mais pas un citoyen!
Sous le guichet des rois la trahison s'escompte,
Mon fils, Iscariote ouvre un cours à la honte;
Hideux reptile éclos de la stagnation

Qu'on pare du vain mot de résignation.
Ah! malheur à celui qui délaisse sa tâche,
L'esclave résigné ne fut souvent qu'un lâche!
Se soumettre à son sort, c'est l'avoir mérité;
Mais qui lutte est absous de son adversité.
Dans nos bras réchauffons ce cadavre-royaume,
Qui bientôt ne sera qu'un immense fantôme
Perdu dans l'univers si l'on n'éveille pas
Les agitations dans les brumes d'en bas.
Il est temps d'achever nos œuvres commencées,
D'illuminer les fronts aux rayons des pensées,
De jeter à la fois dans les plateaux d'airain,
Suspendus aux bras forts du peuple souverain,
Cet arsenal rouillé de chaînes et de sceptres
Qui des siècles passés nous ramènent les spectres.

—Si le peuple français, mon père, est engourdi,
Pour renaître il attend le soleil de midi,
Répondit l'utopiste avec sagesse et force.
Toute sève l'hiver se fige sous l'écorce;
La terre sur le grain referme ses sillons;
L'enfant perd sa gaîté sous de mornes haillons.
Plus de chants, plus d'amours : les campagnes désertes,
Comme d'un linceul blanc de neige sont couvertes;

L'oiseau frileux se tait ou jette tristement
Un faible cri, timide écho de son tourment;
Et l'affreux vent du nord, courbant l'homme qui tremble,
Abat, brise, balaie et le chêne et le tremble,
Fend la pierre et le sol, glace les fleuves; mais
Il ne peut qu'engourdir; anéantir, jamais!
Dieu le regarde, il fuit, tout se fond, et la sève
Bouillonnante du sol au plus haut fût s'élève.
De nos sillons rouverts sortent des flots de blés;
L'arbre voit dans ses fleurs mille oiseaux rassemblés;
Puis les étangs, les lacs qui soulèvent leur voile
Les déchirant soudain réfléchissent l'étoile.
Ainsi que l'Univers, pour fleurir à propos,
Les peuples fatigués ont besoin de repos.
Qui va trop vite tombe; et qui ne sait attendre
Vient se briser au but qu'il ne peut plus défendre.
Vivre ou mourir, bon dieu! le peuple n'y tient pas;
Non, car on sent dans l'air une odeur de trépas
Quand, entre les pavés gras d'une étrange empreinte,
S'élève jusqu'au ciel une héroïque plainte,
Celle des citoyens qui, jaloux de nos droits,
Tombèrent, doux martyrs, sous le canon des rois.
Le peuple ne dort pas, il médite, mon père;
Car, sous la glace épaisse et qui vous désespère,

Le grain tressaille et croît. Bientôt l'humanité
Va de lourds épis d'or couronner son été.
Le soleil de la foi faisant fondre la neige,
Que du haut du palais jette le sacrilège.
Vous souriez! C'est vrai, toujours l'adversité
Au fond des cœurs blessés met l'incrédulité,
Dernier fléau du siècle; aux mains de la souffrance
Il brise le bâton et dit : plus d'espérance!
Faut-il, autres Samson, faire crouler sur nous
Le temple de la paix et nous écraser tous;
Travail de désespoir aveugle et de ténèbres
Qui ne laisse après lui que fantômes funèbres.
Minons mais construisons, et que dans notre main
L'outil saint du labeur soit pur de sang humain,
A celle fin qu'un jour de lointaines familles,
Rieuses dans l'été sous l'ombre des charmilles;
S'interrompant soudain, tristes, ne disent pas :
« Frères, ici l'on sent une odeur de trépas! »
D'un siècle ensanglanté naît la tristesse amère,
Ne léguons pas cette ombre au soleil d'une autre ère.

— Mais où donc allons-nous, fit le vieux citoyen,
Pour vaincre, l'action est le plus sûr moyen;
Dans sa course elle entraîne, et détruit, et féconde,

Et dégage le bien du linceul du vieux monde!
— Qui vante l'action ou qui veut la hâter
Doit du fait à la cause avant tout remonter;
Mon père, il faut attendre, et réfléchir encore;
Par la réflexion toute œuvre s'élabore;
Qui s'expose au hasard d'un combat inégal,
Devant Dieu, devant tous fait un acte illégal.

— Quand sous les feux du jour s'affaisse la ramée,
O mon fils! quand la plaine immense est enflammée,
Quand de mornes vapeurs qui traînent sous le ciel
Engorgent nos poumons d'air pestilentiel,
Quand le vieux défricheur qui gerbe ses lavandes
Respire tout en eau la poussière des landes,
Lorsqne tordus, enfin, sous l'haleine des vents,
S'agitent avec bruit les peupliers mouvants,
On dirait que le Temps, qui plane sur les âmes,
Pour tout réduire en cendre a des ailes de flammes;
Mais à l'horizon noir brille et brille l'éclair;
Le nuage répand à flots la pluie et l'air;
Et la terre, ô mon fils, qui semblait se dissoudre,
Plus belle reverdit sous un coup de la foudre!

— Quoi! nous retournerions au coup brutal du fait?

— L'orage fut toujours précurseur d'un bienfait.
— Hier il a détruit du pauvre le refuge.
— Celui qui veut le bien n'aura que Dieu pour juge.
L'avenir, c'est Lazare, et ce monde d'ennui
C'est la tombe qu'il faut foudroyer aujourd'hui!

## III

Et le vieillard laissa tomber sur sa poitrine
Ce cri de désespoir et sa tête chagrine.
Un silence terrible, effrayant, désolé,
Se fit alors au bord du chemin isolé;
C'était l'enfantement d'une dernière crise,
Un de ces courts instants qui vous sauve ou vous brise,
Qui dans le sein d'un Dieu nous fait chercher la paix,
Ou qui sur le néant nous rejette à jamais,
Ne nous laissant pas même, au milieu de la route,
Ce mobile écriteau qu'on appelle le doute.
Les branches du bouleau tremblaient de plus en plus,
Les feuilles chuchotaient; des petits cris confus
S'élevaient par instants du fond de l'herbe haute,
Puis on entrevoyait un insecte qui saute;
Tandis que loin du cep quelques lièvres peureux,

Inquiets, s'enfonçaient dans les taillis ombreux.

Alors mêlant sa voix à ces mille murmures
Qui s'élèvent la nuit des flancs verts des ramures,
L'utopiste reprit : Sur vos dieux abattus,
Vous expiez, c'est vrai, le tort de leurs vertus;
Mais quand le peuple voit, comme une âme nocturne,
Le vieillard soulever le voile noir d'une urne,
Et recueillir en deuil la cendre de ses dieux,
Dans l'extase du cœur chacun le suit des yeux,
Et les partis hâtifs maîtrisant leur tumulte
A la foi du vieillard improvisent un culte,
Le culte du respect, puis, le dernier venu
D'entre les citoyens l'aborde le front nu.

Mais ici le vieillard, dans son doute inflexible,
Fixant à l'horizon un regard indicible,
Et de toute sa taille aussi se redressant,
La parole enflammée et le geste imposant,
Reprit : Mon fils, là-bas, sur le fronton des temples,
Dans les panthéons même on biffe les exemples.
C'est ainsi que chez nous, les vendeurs des trois jours,
Colporteurs mensongers prostitués aux cours,
Sans pudeur ont livré l'Égalité nubile

Au roi des Pharisiens, acquéreur plus qu'habile;
Et la vierge liée au socle du veau d'or,
Après avoir subi Nabuchodonosor,
Profanée aux regards de la mère patrie,
Succombe, et de ce viol naquit la bourgeoisie!
A quoi bon invoquer devant les maux d'hier,
Qu'on oublie à cette heure, un passé riche et fier;
Paix aux morts! que nous sert de remuer leur cendre?
Au cercueil des Gracchus on ne peut plus descendre.
La chaux a dévoré ces tribuns généreux,
Le siècle lézardé s'est écroulé sur eux.

L'empire qui jetait une lueur profonde,
Astre qui s'élevait du fond d'un autre monde,
Des bras de la victoire arrivée au zénith,
Sous un grand coup de vent s'abat, tourne, finit,
Et tout sanglant encor d'une longue épopée,
Superbe, s'engloutit avec sa lourde épée,
Tandis que s'abattant sur nos murs renversés
A son nid revenait l'autour des temps passés,
Insultant du revers de ses funestes ailes
Sous nos yeux consternés, ces deux tombes jumelles,
Celles de la Victoire et de la Liberté,
Qui n'ont pas vu depuis leur autel déserté.

Hélas! les jeunes gens, dont l'âme est amoindrie,
Ne portent plus d'amour aux dieux de ma patrie!

## IV

Et voulant consoler cette grande douleur,
Faisons, dit l'utopiste, un rêve de bonheur,
Rêve que, dès demain, au monde on puisse dire.
J'écoute, fit le vieux, essayant de sourire,
Et son fils commença : Toujours la Liberté
Fut la fille du ciel chère à l'humanité!
Oui, je vois s'élever, à l'ombre de ses ailes,
Des populations les phalanges nouvelles,
Les ténèbres d'en bas, sous son souffle puissant,
Pour des astres prochains s'en vont s'éclaircissant.
L'homme triomphe, sort d'une sanglante lutte,
Lit, cherche, et comprenant sa primitive chute,
Pénètre dans l'Éden, commente l'avenir
Que le fer des tyrans ne peut plus contenir.

Mon père, plongeons-nous dans cette nuit profonde
Sous laquelle est caché le mystère du monde.

Pour ressaisir le fil de la tradition
Que le temps oublieux mêle à son tourbillon.

A lui-même inconnu, le premier né des hommes,
Sous des flots de rayons, dans une mer d'aromes,
Recevait sans gaîté, réduit au seul instinct,
Le prisme radieux qu'étale le matin.
Isolé dans l'Éden, pour lui tout est stérile,
Le soleil est sans feu, la nature immobile,
Fait pour Adam les jours plus sombres que les nuits,
Car le temps inutile ajoute à ses ennuis.
Vaguement tourmenté, sans douleur et sans joie,
Dans l'immense gazon qui sous les vents ondoie,
Il cueille pour sa faim le beau fruit mûr qui pend
A l'arbre au pied duquel glisse un affreux serpent,
Monstre qui dessécha sous sa bave funeste
Et les fleurs et les fruits de l'asile céleste.
—Plus tard j'expliquerai ce symbole effrayant.—
Or, Adam s'ennuyait de son séjour, n'ayant,
Et pour tout idéal qui dore l'existence,
Que les pâles soucis enfants de l'ignorance.

Dieu le voit, et soudain prenant l'homme en pitié:
« Adam, reçois de moi ta plus sainte moitié, »

Dieu dit; et sous l'azur que son regard élève,
Souriant, apparaît le blond visage d'Ève,
Ève s'avance; Adam, pour la première fois,
Dans son cœur étonné croit ouïr une voix.
Il l'écoute; et voilà que l'homme, hier sans charme,
De bonheur dans ses yeux sent briller une larme.
Il s'arrête, il soupire, il s'élève à des vœux;
Enfin la femme est là sous des flots de cheveux
Dont chaque anneau doré d'un rayon de l'aurore
L'enveloppe et la fait plus ravissante encore.
L'homme reçoit alors, dans sa bouillante ardeur,
La première leçon que donne la pudeur.
Ève lui dit : l'amour, cette fleur solitaire,
Ne peut se cueillir bien qu'à l'ombre du mystère,
Et s'enfuit, ne laissant aux traces de ses pas,
Qu'un souvenir profond de ses chastes appas.
Est-ce une vision fatale qui s'achève,
Crie Adam consterné! Que m'importe! ange ou rêve,
Désormais je me voue à ton feu séducteur....
— Ainsi l'homme toujours poursuivra le bonheur,
Interrompit le vieux, courbé sous sa tristesse!
— Telle est la volonté de la haute sagesse,
Repartit l'utopiste, et sous le coup fatal
Il peuple encor les cieux d'un reste d'idéal.

— Puis il continua : Donc, le sein pl
Adam courut après l'idole de son âm
Et comme il sanglottait, fatigué, se
Ève mit dans son cœur le miel de son
Dès lors tout exista, le zéphyr en voy
Comme un hôte invisible agite le feu
Des arbres verdoyants, touffus et san
Inclinent vers le sol leurs rameaux fo
Le raisin se trahit sous la feuille des t
Les prés sont étoilés et de fleurs et d'
Tout s'anime à la fois. Le soleil radie
Monte, monte, embrassant l'immensi
Ce n'est que cris joyeux, que suaves
Dans le creux des rochers, dans les bo
De la création c'est l'hymne universel
Qui baigné de parfums rend grâce à l
Pour la première fois Adam va se con
La fille de l'Éden lui révèle son être,
Et, dans l'enivrement d'un immense
L'homme sort de la brute et commen
Quelle était donc cette Ève? ô sublim
Et que révélait-elle aux enfants de la
Ce qu'elle était? Voilà sur le courant

Ce n'était point assez d'avoir créé d'un geste
Le ciel, la terre et l'eau ; pour la bonté céleste
Ce n'était point assez d'avoir fait l'homme, non,
Il fallait plus encor pour que l'œuvre fût bon ;
Aussi, de ce séjour ouvrant le sanctuaire,
Dieu voulant d'un rayon sanctifier la terre,
Dit à l'amour : soyez ! et l'amour fut, et Dieu
Dit encore : partez loin du céleste lieu,
Descendez sur la terre, et que l'œuvre s'achève,
Régnez dans l'Univers sous la figure d'Ève !
Mon père, telle était la femme dans l'Éden.
Enfin, parmi les fleurs du mystique jardin,
Éclose avec l'amour, précurseur du génie,
Ève dispense à tous sa tendresse infinie,
Et son amour ajoute au charme de nos yeux,
Car il a dérobé la poésie aux cieux.

## V

Et le vieillard prêtant une attention profonde

Que tout meurt et s'abat dans les airs de l'ennui.
Le soleil redescend derrière la montagne,
Pâles, nous grelottons sous la nuit qui nous gagne,
Et l'homme, las d'errer de sommets en sommets,
Dans le jour qui décroît s'attarde pour jamais.

— Mon père, en ces temps-là de douceurs ineffables,
Il se fit ici-bas des choses effroyables,
Le noir esprit du mal, comme un mortel frisson,
Pour frapper l'homme au cœur parcourut sa raison.
Or, l'amour exilé dans le sein de la femme
Venait de reployer ses deux ailes de flamme;
Car, aimant la beauté, la grâce, la douceur,
Enfant, il s'attachait aux lèvres de sa sœur.
Mais l'homme devenant l'ennemi de lui-même,
Adorant à genoux cette vierge qu'il aime,
L'aspirant dans son cœur, la pressant dans ses bras,
Faisant pleuvoir des fleurs sous chacun de ses pas,
La déclarant enfin son étoile choisie,
Son calice embaumé de miel et d'ambroisie.
Insatiable, hélas! fatigué de bonheur,
Par d'incessants désirs accable le Seigneur,
Demande d'autres biens, se plaint, hurle, blasphème,
Tandis qu'à ses genoux, d'un sourire suprême,

Carnut me le remit en grande confidence.
Comme en moi monseigneur a toute confiance,
Il m'a chargé du coup, avec un autre enfin
Qu'on vient d'exécuter. Que pour votre dessein
Le ciel vous soit en aide; adieu...

FLAMEL.

Quel nouveau crime
Vient donc de se commettre, et qui donc est victime?

BERNARD.

Une femme; adieu...

FLAMEL.

Mais son nom! son nom!

BERNARD.

Sara!

FLAMEL.

La fille d'Ismaël! ô! Dieu nous la rendra.

BERNARD.

Bonsoir, Flamel.

FLAMEL.

Bernard, où l'a-t-il entraînée?

BERNARD.

Dans son antre, pardieu!

FLAMEL.

Vers cette infortunée
Tu vas guider mes pas.

BERNARD, *s'enfuyant.*

Je crains mon maître, adieu!

FLAMEL.

Que Satan t'accompagne!... où la trouver, mon Dieu!
Pitié pour cette enfant, mon Dieu, fais-nous la rendre.
Malheureux Ismaël, ah! que vais-je t'apprendre!
(*Il sort avec précipitation. L'orage approche de plus en plus.*)

## SCÈNE VI.

CARNUT, PLUSIEURS VALETS avec des flambeaux.

CARNUT.

Monseigneur va sortir, ne vous éloignez pas;
Élevez ces flambeaux au-devant de ses pas.

## SCÈNE VII.

AMARILLA, LAMORLIÈRE.

AMARILLA.

Déjà nous séparer?...

LAMORLIÈRE.

Il le faut, mon amie,

AMARILLA.

Il le faut! n'en déplaise à votre seigneurie,
Je crois que rien n'oblige un amant à quitter
Celle que son absence, hélas! peut attrister.

LAMORLIÈRE.

On m'attend à la cour du roi Charles, mon maître,
Presqu'un ordre absolu me force d'y paraître,
Je vous quitte à regret...

AMARILLA.

Bien; allons, je vous croi,
Embrassez votre amie et partez chez le roi.

LAMORLIÈRE, *aux valets.*

Éclairez!

AMARILLA.

Monseigneur, là sont de nobles dames...

LAMORLIÈRE.

Eh bien?

AMARILLA.

Si leur amour.....

LAMORLIÈRE.

Eh que me font ces femmes,
A vous seule est mon cœur; vous êtes, ma beauté,
Soupçonneuse à l'excès et j'en suis irrité.

AMARILLA.

Non, je suis folle; adieu.

LAMORLIÈRE, *lui baisant la main.*

Que le Seigneur vous garde.
(*à ses gens*)
Suivez-moi.

(*Amarilla rentre avec ses valets.*)

CARNUT.

Vers Sara, monseigneur!

LAMORLIÈRE.

Oui, regarde
Si nous sommes suivis.

CARNUT.

Oui, monseigneur.

## SCÈNE VIII.

FLAMEL, ISMAËL.

FLAMEL.

Bernard,
Son valet et complice ici m'en a fait part.
Il m'a tout dévoilé moyennant une somme.
Ta Sara, ton enfant, est livrée à cet homme.

ISMAEL.

L'infâme! il me ravit mon bien et mon honneur;
Ne pouvant m'égorger, il m'arrache le cœur.
Malheur, malheur à toi si ma fille est flétrie;
Comte, je punirai ta lâche barbarie.
Crains tout de ma vengeance
(*à Flamel.*)
oh! viens, guide mes pas;
Ma fureur veut du sang. Il me faut son trépas!

FLAMEL.

La colère, toujours, conseillère inhabile,
Nous conduit en aveugle et d'une main débile
Frappe; un moment, crois-moi, laissons-là se calmer;
Dans ton cœur, Ismaël, il la faut renfermer.
Une froide raison que conduit la prudence
Prépare beaucoup mieux les coups de la vengeance;
Rappelle ta raison.....

ISMAEL.

Mon enfant! mon enfant!
C'est elle que je veux; je la vois vainement
Implorer le bourreau qui goûte dans ses larmes

Un bonheur dont lui seul peut comprendre les charmes...
Oh viens! viens, hâtons-nous!..

FLAMEL.

Malheureux! malheureux!
Arrête ici tes pas; que pourrons-nous tous deux,
Sans armes, sans appui, contre des gens en nombre,
Qui le poignard levé nous attendent dans l'ombre?
Car l'enfer a vomi le crime à l'œil sanglant
Pour immoler le père et flétrir son enfant;
Et que pourront nos cris étouffés par leur rage?
Comment les faire entendre à travers cet orage?
(*coup de tonnerre.*)
Une voix d'assassins seule nous répondra,
Et pour trancher tes jours le poignard t'atteindra.
Après, poussant plus loin leur fureur inhumaine,
Ils lanceront ton corps aux vagues de la Seine.
Eh bien, veux-tu mourir, mourir sans te venger,
Sans aucun résultat affronter le danger?
Dis, veux-tu que demain, étendu sur la grève,
Ton cadavre brisé se montre comme un rêve
Aux regards des bourgeois, des bourgeois, qui riront
Sur le sort du maudit, lâche et dernier affront
Que te garde l'erreur! mais, j'en frémis d'avance,
Le criminel vivrait... est-ce là ta vengeance,
Ismaël? où vas-tu?

ISMAEL.

Mourir ou la sauver!

FLAMEL.

Et si tu meurs, vieillard, au moment d'arriver,

Que lui restera-t-il pour supporter la vie?
Rien!

ISMAEL.

Le ciel et sa mère!

FLAMEL.

Ah! ta fille affaiblie
Sous un double malheur peut descendre au tombeau!

ISMAEL.

C'est un chemin vers Dieu!

FLAMEL.

Mais ce faible roseau
Implorant ton appui, tu lui dois comme père...

ISMAEL.

Laisse-moi donc alors; ta voix me désespère
Sans pouvoir m'arrêter; au cercueil, dans les flots
Du corps également se détachent les maux;
Mais l'affreux déshonneur s'imprime à la poussière
Qui nous ensevelit; sa voix, perçant la pierre,
Cherche encore un écho qui fasse tressaillir
Le spectre du damné; son cri vient l'assaillir
Jusqu'au fond de la tombe, et comme un ver qui ronge,
Déchire le linceul, glisse au cœur, et s'y plonge...
La mort sans déshonneur, Flamel, la mort! la mort!

FLAMEL.

Il nous reste un moyen qu'il faut tenter d'abord;
Céder au désespoir serait une faiblesse.
(*Il va frapper à la porte d'Amarilla.*)
Quelqu'un! holà! quelqu'un!
(*à un valet, qui se présente*)

Va dire à ta maîtresse
Qu'un malheureux est là, désirant lui parler.
Qu'il attend; hâte-toi (*à Ismaël*) Cesse donc de trembler,
Espère...

ISMAEL.

Eh qu'espérer, partons!

FLAMEL.

On vient, demeure.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMARILLA, suivie de valets portant des flambeaux.

AMARILLA.

Que me demandez-vous?

FLAMEL.

Aide et secours sur l'heure,
Contre un forfait infâme! infâme, voyez-vous;
D'aider un malheureux je vous prie à genoux,
Femme, que votre cœur comprenne ma demande;
Secourez un proscrit...

AMARILLA.

Qui me le recommande?

FLAMEL.

Son malheur!

AMARILLA.

Quel est-il?

FLAMEL.

Il avait une enfant
Qu'on vient de lui ravir!

AMARILLA.

C'est un crime...

FLAMEL.

Et pourtant
D'un noble c'est le fait.

AMARILLA.

Que faut-il que je fasse?

FLAMEL.

Joindre à nous vos valets; que le nombre à l'audace
Vienne opposer la force; et malgré cette nuit,
Vers lui, vers son hôtel, nous dirigeant sans bruit,
Nous irons réclamer cette enfant qu'il outrage;
Seuls, on nous chasserait, ou le tigre avec rage,
Voyant qu'on veut ravir la victime à ses coups,
Nous trouvant sans appui, s'élancerait sur nous;
Vos gens nous protégeant, c'est donc à lui de craindre,
De nous la rendre alors nous saurons le contraindre.
Des valets, des flambeaux, vous avez tout cela,
Donnez-nous les, madame.

AMARILLA, *à part.*

Envoyer mes gens là...

FLAMEL.

N'attendez pas plus tard, ne laissez point au crime
Le temps de dévorer le cœur de sa victime;
Au vieillard désolé faites rendre l'enfant;
Pitié! pitié! madame...

ISMAEL.

O Seigneur tout puissant
Veillez sur ma Sara.

FLAMEL.

Soyez-nous secourable,
En sauvant l'innocent vous sauvez un coupable.

AMARILLA, *à Ismaël qui s'approche.*

Ce juif, que me veut-il?

ISMAEL.

Femme, que le Seigneur
Te tienne dans sa paix; puisse le déshonneur
Qui plane sur mon front et qui me désespère
Ne profaner jamais les cheveux de ton père.

AMARILLA, *reculant,*

Va-t-en!

ISMAEL.

Pitié!

AMARILLA.

Va-t-en! L'as-tu donc oublié?
Les Juifs ont repoussé le Christ humilié
Marchant au Golgotha : de mon seuil je te chasse;
Fuis, car le feu du ciel peut tomber sur la place
Où se traînent tes pas; si Dieu t'a condamné,
C'est au monde à punir, retire-toi, damné.

FLAMEL.

Impitoyable femme, insensée et colère,
Que ta raison aveugle en m'écoutant s'éclaire;
L'homme que le ciel voue à tous les châtiments,
Que tu pouvais sauver, va porter ses serments
Et son crime à l'autel...

AMARILLA, *à part.*

Que dit-il?

FLAMEL.

C'est étrange,
Présenter au Seigneur un front couvert de fange,
Presser la blanche main qu'on vient de recevoir
D'une main qui reflète un forfait aussi noir.

AMARILLA.

Son nom?

FLAMEL.

Son nom, dis-tu? Crains de trop tôt l'apprendre,
Ce nom devient fatal seulement de l'entendre.

AMARILLA.

Son rang?

FLAMEL.

Il est noble!

AMARILLA.

Et son titre, dis-moi?...

FLAMEL.

Il est comte et seigneur.

AMARILLA, *à part.*

Mon cœur est plein d'effroi;
Si c'était... Oh! non, non... lui!... non, c'est impossible.

FLAMEL.

Au malheur, ici-bas, nul n'est inaccessible.

AMARILLA,

Son nom? dis-moi son nom?...

FLAMEL.

Eh bien! ce nom fatal...

AMARILLA.

C'est...

FLAMEL.

C'est Lamorlière ..

AMARILLA.

Ah ! mensonge infernal !
Il vous sied bien, à vous, d'accuser Lamorlière,
Vous qui portez au front la fange de l'ornière
Dont vous êtes sortis ; ces crimes inconnus
Sont inventés par vous ; oui, les discours tenus
Contre mon bien-aimé marquent votre mérite,
Lâches, retirez-vous !

ISMAEL.

Eh bien ! sois donc maudite,
Toi qui viens ajouter à l'excès de mes maux,
Par un cruel mépris ; toi qui sers mes bourreaux,
Sois maudite avec eux et les tiens dans ta race !

AMARILLA.

Maudite par un juif, oh ! tout mon sang se glace,
Juif, ne m'approchez pas.

ISMAEL.

Sois maudite à jamais !
Que tes jours sans plaisirs t'accablent sous leur faix,
Que la stérilité desséchant tes entrailles,
Change tes jours d'hymen en longues funérailles ;
Que la honte te suive, et, lambeau par lambeau,
Qu'un désespoir sans fin te conduise au tombeau.

AMARILLA.

Assez ! mais c'est horrible ! Ah ! quel affreux blasphème !

ISMAEL.

Le vieillard te l'a dit : anathème ! anathème !

Opprobre à ta maison, honte à tes derniers jours!
(*A Flamel, en l'entraînant.*)
Viens sauver mon enfant!

AMARILLA, *épuisée, sur les degrés de son hôtel et d'une voix faible.*

Du secours! du secours!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

Décoration du premier acte. Des valets groupés près de la porte de l'hôtel; à gauche on distingue à peine Sara, étendue sur un banc.

(L'aube du jour.)

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, CARNUT.

DUBOIS.

Ils ont toute la nuit rôdé sur cette place;
L'un des deux parlait fort et jetait la menace
En désignant l'hôtel; l'autre, son compagnon,
Semblait le retenir. De temps en temps un nom
Que l'on prononçait mal et d'une voix sauvage,
Que saccadait encor les transports de la rage,
Arrivait jusqu'à moi...

CARNUT.

Te le rappelles-tu?

DUBOIS.

Pas positivement, car j'ai mal entendu.

CARNUT.

Dis à peu près...

DUBOIS.

Sara, je crois...

CARNUT.

C'était son père;
Nous avons eu grand tort de laisser fuir la mère.
Dire qu'il ne fallait qu'un seul coup de poignard
Pour nous en délivrer. Or çà, que fait Bernard?

DUBOIS.

Hier, il s'est sauvé; je sus en confidence
Qu'il redoutait beaucoup d'aller à la potence.

CARNUT.

Hâtons-nous de rentrer, enfants, voici le jour.

DUBOIS.

Avec anxiété j'attendais son retour...

CARNUT.

J'oubliais; monseigneur va quitter sa retraite,
Toi, fais sortir Sara par la porte secrète;
Moi, je vais près du comte; agissons prudemment,
Qu'elle en sorte sans bruit, surtout que cette enfant
Ne te découvre pas; cache-lui ton visage,
Et qu'elle ignore enfin jusques à son passage.

DUBOIS.

Est-ce tout?

CARNUT.

Oui, rentrons.

## SCÈNE II.

ISMAEL, seul, pâle et défait.

Tout espoir est détruit,
Le jour est insensible aux crimes de la nuit:
Il ne dévoile rien, tout est calme, immobile;

Si j'entendais un cri,... mais non, tout est tranquille :
Les vents ont dispersé l'orage et sa fureur ;
Tout est calme à présent, tout, excepté mon cœur ;
C'est un feu dévorant qui brûle ma poitrine,
L'orage est resté là, son fardeau m'assassine...
Je tremble, j'ai grand froid... Oh ! si j'allais mourir.
Du courage, Ismaël ! si ton dernier soupir,
Si ton ame s'enfuit sous le feu de la fièvre,
Retiens-là dans ta bouche en fermant bien la lèvre.
Si tu meurs sans la voir, qui donc la bénira ?
Si ton cœur est flétri, qui donc la vengera ?
Allons, reste debout, oh ! vieillard, du courage !
Ne livre point ta vie aux efforts de la rage,
Garde-là pour ta fille ; eh bien, non ; plus d'effroi

(*Il s'assied.*)

Je vais l'attendre là. Sara ! j'ai froid ! j'ai froid !
Et Flamel ne vient pas, et Ruth n'est point rentrée ;
Mais dans leur piége aussi serait-elle tombée ?
Malheureux ! qu'ai-je dit... Ruth ! oh ! ne rien savoir,
Et tout avoir à craindre, horrible désespoir !
Je ne quitterai plus maintenant cette place,
Et malheur au valet dont je verrai la face !

(*Apercevant Sara étendue sur un banc à gauche.*)

Mais que vois-je ? Sara ! seule ici, sans secours !
On a tué ma fille, on m'a volé ses jours.
Les infâmes bourreaux !... Oh ! mon Dieu, comment faire,
Comment la ranimer ? Enfant, c'est votre père
Qui vous tient dans ses bras, c'est lui faible et tremblant
Qui veut vous voir sourire ; oh ! répondez, enfant.

Ne lui direz-vous rien ?... Voyons, parlez plus vite ;
Vous aviez de beaux mots quand vous étiez petite.
Parlez ; et cette main dont j'étais orgueilleux,
Quand ces doigts délicats erraient dans mes cheveux ;
Je veux la voir encor cette main enfantine,
La sentir, la baiser... (*la prenant dans ses bras*)
Allons, sur ma poitrine
Reposez-vous un peu ; c'est bien comme cela
Que vous dormiez jadis ; petite, restez là.
Aurait-on des chagrins ? Pourquoi donc ce visage
A-t-il tant de pâleur ? Rien, n'est-ce pas ? L'orage,
Le feu de ses éclairs, son bruit, et voilà tout...
Je veux baiser ton front et ces yeux là surtout,
Ces yeux qui sont les miens et qu'un sommeil me voile.
Ah ! le méchant nuage, il cache mon étoile !
(*Il lui donne un baiser.*)
Que son visage est froid ! ses cheveux sont mouillés !
Ses beaux yeux sont éteints, ses vêtements souillés !
Ce sommeil, c'est la mort... Oh ! douleur, oh ! misère !
Mon enfant était là, gisante sur la pierre,
Et je ne l'ai point vue... et rien ne me l'a dit...
Mon enfant, mon enfant !... Oh ! suis-je assez maudit...
Sous ma main, qui palpite ?... un soupir ! c'est la vie...
Dieu me remet ses jours ; ma Sara, si jolie,
Si pure et si vermeille, oui, Dieu, Dieu me la rend ;
Merci, merci, Dieu bon... mon enfant, mon enfant !
Je l'ai, moi, la voilà, petite, oh ! c'est bien elle,
Oui, c'est bien ma Sara, la voilà pâle et belle
Comme un lys incliné sous la brise du soir.

LAMORLIÈRE.

Comme un peuple maudit, comme une infâme race.

DELATOUR.

Viens boire à leur départ.

LAMORLIÈRE.

A leurs filles, surtout.

(*riant*)

Sara m'aime!

DELATOUR.

Vraiment?

LAMORLIÈRE.

Viens, je te dirai tout

En buvant l'hypocras.

(*riant*)

Chassés!...

(*On entend le son de trompe qui s'éloigne.*)

DELATOUR.

Tu peux le croire.

LAMORLIÈRE.

Que le roi soit béni pour ce fait méritoire.

(*Lamorlière et Delatour se dirigent vers l'hôtel. Rires et bruit dans l'intérieur. Voix lointaine du crieur public.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

Place du Parvis Notre-Dame. A gauche, l'hôtel d'Amarilla ; à droite, des maisons ; au fond, Notre-Dame avec ses statues et ses treize degrés. Il fait jour.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LAMORLIÈRE, AMARILLA.

LAMORLIÈRE.

Nous touchons donc enfin à ce jour solennel,
Qui doit sceller nos cœurs devant Dieu, sur l'autel.

AMARILLA.

C'est un bien beau moment pour une jeune fille,
C'est un astre à son ciel qui joue et qui scintille ;
Avoir un rang, un nom, être dame, vraiment,
J'en mourrai d'aise ; et puis, nos seigneurs se pressant
Radieux sur nos pas, verront dans ma prunelle
Étinceler la joie et diront...

LAMORLIÈRE.

Elle est belle...

AMARILLA.

Oh non ! elle est heureuse, et les fleurs brilleront
Comme un laurier sans tache au-dessus de mon front ;
Puis la robe de lin, le voile blanc, l'hermine

A la mantille bleue, oh! je serai divine,
Quand j'aurai la croix d'or, le soulier de satin,
Et l'aigrette à mon front avec son brillant fin,
Combien vont envier ma parure de fête,
Isabeau, la première, en vérité!

LAMORLIÈRE.

Coquette!

AMARILLA.

Oh! ne me grondez pas, l'hymen est sans retour;
Là, mon premier bonheur avec mon plus beau jour,
Et puisqu'à vos désirs mon âme est toute entière,
Vous me pardonnerez, seigneur, de vouloir plaire :
C'est notre gloire à nous, c'est notre royauté;
Vous régnez par la force, et nous par la beauté.
Mon pouvoir n'a qu'un jour; reine aujourd'hui, vassale
Demain; mon front bientôt, par votre main royale,
Verra de sa couronne arracher les fleurons;
Seigneur, les rois jamais ne disent : partageons;
Eux seuls ont le pouvoir; enfin, j'abdiquerai;
Mais ce jour-là, pourtant, je veux faire à mon gré,
Je veux tenir ma cour, croyez-en ma parole,
J'aurai des courtisans, et vous en serez.

LAMORLIÈRE.

Folle!

AMARILLA.

Mais vous, vous m'aimerez jusqu'à ce que la mort
Vienne briser nos nœuds et nous conduire au port
Qui mène à l'autre vie; Amarilla vous aime,
Et prétend, monseigneur, que vous l'aimiez de même.

LAMORLIÈRE.

Enfant ! qui plus que vous a droit à mon amour ?
Heureux, je n'irai point obscurcir un beau jour.
Je sais que vous m'aimez, que votre âme est la mienne.

AMARILLA.

Vous le savez encor, je suis Italienne.
Que lorsqu'on nous trabit la vengeance a raison ;
Que nos larmes d'amour se changent en poison,
Nos joyaux en poignard. Oh ! nous aimons dans l'âme !
Mais nous haïssons bien lorsqu'on devient infâme
En trompant notre amour. Nos mains savent s'armer !

LAMORLIÈRE.

Que l'esprit d'une femme est prompt à s'alarmer,
Et de fantômes vains que souvent il se frappe !

AMARILLA.

Lorsqu'on touche au bonheur, on craint qu'il ne s'échappe.
Moi, je vous aime !

LAMORLIÈRE.

Allons, aujourd'hui votre amant,
Dans six jours votre époux, à Dieu je fais serment
De ne point vous trahir.

AMARILLA.

C'est lui qui nous protège,
Parjurer à son Dieu, c'est être sacrilège.

LAMORLIÈRE.

Je ne le serai point, mon amour pour garant,
Et de plus cet anneau...

(*Il lui passe un anneau au doigt.*)

AMARILLA.

Pour moi ce beau brillant !

LAMORLIÈRE.

Pour vous, Amarilla.

AMARILLA.

Pour moi! la riche pierre!
Elle jette des feux, voyez donc, Lamorlière.
Oh! mais, voyez, voyez!

LAMORLIÈRE.

C'est bien, laissons cela;
Parlons de notre amour; — enfin, Amarilla,
Dans ce jour solennel, des fleurs sur votre tête,
Vous souriez à tout et brillez à la fête
Où pour vous l'hyménée allume son flambeau.

AMARILLA.

Flambeau qui s'éteindra le soir dans le tombeau!
Mais ce moment est loin. Dans la route sévère
Où nous allons entrer, combien je serai fière
De l'amour de mes fils, de les baiser au front,
De les voir grands et beaux quand nos cheveux seront
Sur nos têtes blanchis; quel espoir, quel doux rêve,
Commencé par l'amour, et que l'hymen achève!

LAMORLIÈRE.

Une telle espérance est d'un cœur vertueux:
Dieu la couronnera.

AMARILLA.

Puis, alors à nous deux
Mon hôtel d'Origny que m'a légué mon père:
Mais à nous deux aussi le nom de Lamorlière.

LAMORLIÈRE.

Rentrons, Amarilla, veut-on me recevoir?

AMARILLA.

Craint-on rien d'un époux !

LAMORLIÈRE, *se dirigeant vers l'hôtel.*

Dieu! que le temps est no

AMARILLA.

L'air est lourd!

LAMORLIÈRE.

On dirait que lavoute azurec
Touche à l'enfer.

AMARILLA.

Rentrons.

LAMORLIÈRE, *présentant la main à Amarilla.*

Votre main adorée.

(*Ils montent ensemble les degrés de l'hôte*

## SCÈNE II.

CARNUT, LAMORLIÈRE.

CARNUT.

Monseigneur !

LAMORLIÈRE.

Que veux-tu ?

CARNUT.

Sara de ce côté
S'avance avec sa mère...

LAMORLIÈRE.

Ah ! que l'obscurité
Pour ce coup-merveilleux à propos nous seconde !

CARNUT.

Que ferons-nous, seigneur ?

LAMORLIÈRE.

As-tu là tout ton monde?

CARNUT.

Tout.

LAMORLIÈRE.

Emparez-vous d'elle; allez, puis cela fait,
Entraînez-là, Carnut, au pavillon secret.
(*Il rentre. Les valets se cachent dans le plus épais de l'ombre.*)

## SCÈNE III.

SARA, RUTH.

SARA.

Quoi! bannis pour toujours!

RUTH.

Tel est l'ordre suprême.
La persécution, dans sa vitesse extrême,
A franchi du palais les degrés et le seuil,
En demandant au roi de jeter au linceuil
Par un honteux exil de misérables têtes
Qui s'abritaient ici du fracas des tempêtes.

SARA.

Quitter la France, hélas! moi, quitter mon berceau,
L'air qui l'a protégé jusqu'à ce jour nouveau.
Eh! quel autre climat, quelle rive lointaine,
Soufflera dans mon cœur les zéphyrs de la Seine!
Et son soleil d'été, si cher à tous les yeux,

Qui donc me le rendra? La quitter! quand mes vœux,
Pour sa prospérité s'exhalaient de mon âme
Avec des mots d'amour aussi purs que la flamme;
Moi qui mouillais de pleurs l'oraison du matin
Aux récits des discords qui déchiraient son sein.
Ah! la terre sacrée où l'on reçoit la vie,
Disais-je avec douleur, seule est notre patrie;
Nous lui devons nos jours, et ces cruels tourments
Faisaient couler mes pleurs, ma mère, à tous moments;
Ou, portant mes regards vers une fraîche aurore,
Je voyais l'avenir sur mon front, jeune encore,
Qui répandait ses dons; le ciel était plus gai,
Et le soleil plongeait dans mon cœur fatigué
Ses rayons les plus doux; une larme furtive
Suivait avec langueur cette erreur fugitive!
Je voyais sous mes pas des fleurs et des gazons
Que fanaient à regret les stériles saisons,
Et mes parents vieillis dont je soutenais l'âge.

RUTH.

Quel ciel à son azur n'a pas un seul nuage!

SARA.

Mon cœur a des chagrins qu'il ne soupçonnait pas,
Et de mortels ennuis s'attachent à mes pas.
C'est un mal douloureux qui toujours m'accompagne,
Qui me fait soucieuse aussitôt qu'il me gagne,
Qui m'oppresse et m'abat; mes pleurs, quand vient le soir,
Deviennent plus brûlants, je sens le désespoir
Jusqu'au fond de mon cœur; pardon pour mes alarmes,
Si, ma mère étant là, je verse encor des larmes.

RUTH.

Enfant, c'est sur mon sein qu'autrefois tu pleurais,
Ne s'en souvient-on pas? L'oublîrait-on ?

SARA, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Jamais!

RUTH.

Oui, viens, viens ma Sara, sur ce sein où ta mère
Aimait à te presser ; quelle tristesse amère
Afflige mon enfant, vient flétrir ses beaux jours,
Elle autrefois si gaie et qui riait toujours.
L'exil, tu crains l'exil? une rive étrangère?
Toutes le sont pour nous : notre exil c'est la terre!
L'espoir, brillant soleil, sous nos pleurs s'est caché,
Le foyer s'est éteint quand nos pas l'ont touché.
Tout s'est fermé pour nous : le palais et le chaume,
Et le juif haletant, errant comme un fantôme,
Pâle, le corps flétri, tombé dans le chemin,
Ne vit pas un mortel qui lui tendît la main.
Enfin ce sol français duquel on nous exile,
Va, n'était rien pour nous; ce n'était qu'un asile
Dont l'or était le prix : tribut vil et honteux
Qu'un pouvoir inhumain prit sur des malheureux !

SARA.

Oh ! que m'apprenez-vous : de l'or pour de l'ombrage !

RUTH.

Oui, notre amour cachait ces maux à ton jeune âge.
C'est plus tard, mon enfant, que ces cruels secrets
Devaient remplir ton cœur de douloureux regrets;
Hélas! l'heure est venue où tu dois tout apprendre.

SARA.

Étrangère en ces lieux, dieux! que viens-je d'entendre!
Ce ciel que je chéris, ces flots, ces murs, ces champs,
Ne sont rien pour nous?

RUTH.

Rien.

SARA.

Quels regrets déchirants!
Oh ma mère, ma mère! Oh! ma peine est extrême!

RUTH.

Je te plains, pauvre enfant!

SARA.

Quitter le sol qu'on aime,
Y laisser son amour, sa vie et son espoir,
Tant de rêves heureux pour ne les plus revoir...

RUTH.

Sara, de ton esprit quel vertige s'empare,
Que dis-tu, de l'amour?

SARA.

Pardonnez, je m'égare,
Mon cœur est déchiré de mille affreux tourments.
(*A part.*) (*Haut.*)
Je n'ose l'avouer... Oui, je dis vrai...

RUTH.

Tu mens!
Toi, ma fille; ah, Sara!

SARA.

J'ai craint votre colère

RUTH.

Serais-tu si coupable ? Un secret pour ta mère !

SARA.

Non, votre fille est pure. Oh ! n'ayez point d'effroi :
La vertu m'a conduite, et j'ai suivi sa loi ;
Mais quand j'aime un chrétien, puis-je, hélas! vous le dire
Sans crainte et sans pleurer.

RUTH.

Je comprends ton délire,
La haine entre eux et nous défend toute union ;
Nous sommes en horreur dans chaque nation ;
Les chrétiens sont haïs des juifs, qu'ils persécutent ;
C'est un pacte de mort ; les plus forts l'exécutent.
Haine à jamais sur eux !

SARA.

Celui-là plaint nos maux.

RUTH.

Enfant, il te l'a dit...

SARA.

Eh bien ?

RUTH.

Il t'a dit faux !

SARA.

Bientôt vous l'allez voir ; il doit ici se rendre ;
Écoutez-le...

RUTH.

Jamais ! je ne veux pas l'entendre !

SARA.

Il est grand, généreux ; il nous tendra la main...

C'est un noble seigneur...

RUTH, *sévèrement.*

Nous partirons demain.

## SCÈNE IV.

SARA, RUTH, CARNUT, suivi de quelques valets.

CARNUT, *à ses gens.*

Bien, arrêtez.

(*A part.*)

Tudieu! la nuit devient fort sombre.

(*Haut*).

Qui de vous est Sara?

(*Ruth ferme la bouche à sa fille et garde le silence.*)

RUTH, *à part.*

Ces gens sortant de l'ombre!

Que nous voudraient-ils?

CARNUT.

Heim, répondez!

(*Regardant Sara sous le nez.*)

Allons, toi!

Réponds; es-tu Sara?

RUTH, *s'avançant.*

Non, messire, c'est moi!

CARNUT, *se découvrant avec un certain air de fatuité railleuse.*

Que ne le disiez-vous avec moins de rudesse,

Je vous aurais parlé. J'aime la politesse,

Croyez-le...

SARA, *à part.*

Mon cœur bat...

CARNUT, *s'adressant à Ruth.*

N'ayez point de frayeur,
Mon maître qui vous aime est un noble seigneur,
Il m'a recommandé quelque égard en hommage,
Veuillez nous suivre, alors, pour cette nuit d'orage,
Vous aurez un asile; on vous aime d'amour,
Et la nuit d'un seigneur vaut les rayons du jour.

RUTH.

Oh! Seigneur, oh mon Dieu! je comprends l'infamie!
N'approchez pas, bourreau!

CARNUT *fait un signe à ses gens.*

De la fureur, ma mie?

RUTH.

Grâce, pitié, messieurs...

CARNUT.

Monseigneur vous attend.
(*A ses gens.*)
Sus! emparez-vous d'elle.

RUTH.

Au secours!

SARA.

Dieu puissant!...

(*On étouffe leurs cris. Sara veut défendre sa mère et se trouve entraînée elle-même. Coups de tonnerre lointains.*)

## SCÈNE V.

FLAMEL, BERNARD.

FLAMEL.

Serait-il vrai, Bernard, tu quittes Lamorlière?

BERNARD.

Le métier de valet commence à me déplaire;
Oui, maître, j'en suis las; toujours faire le mal
Est un vilain partage, un métier d'animal
Qui se nourrit de sang.

FLAMEL.

Alors?

BERNARD.

Je veux paisible
Vivre dans le repos.

FLAMEL.

Crois-tu cela possible?

BERNARD.

Je le crois...

FLAMEL.

De par Dieu! Bernard, explique-toi;
As-tu la rage au corps, pour m'avoir de chez moi
Fait sortir par ce temps, voyons, parle au plus vite,
L'orage approche, enfin?

BERNARD.

Souvent ce qu'on évite
Est ce qui nous arrive. Hier, je me disais :
Va, mon ami Bernard, crois-moi, ne sois jamais

Rien de plus qu'un fripon. Eh bien, voilà qu'en somme
Il me passe à l'esprit de me faire honnête homme.

FLAMEL.

Toi, Bernard !

BERNARD.

Moi, Flamel.

FLAMEL.

Comment ?

BERNARD.

Nous y voilà.
Je me suis dit alors : va sois sûr pour cela
Que Flamel peut t'aider, si tu lui rends service ;
Comme un saint tu pourras vivre heureux loin du vice.
Je veux vous être utile.

FLAMEL.

Et moi je veux t'aider ;
Parle donc, que veux-tu?

BERNARD.

De l'or sans marchander :
Je vous livre un secret que vous allez connaître,
Il sauve un malheureux...

FLAMEL.

Et qui perd-il?

BERNARD.

Mon maître !

FLAMEL.

De par saint Nicolas, à toi ces écus d'or,
Si tu dis vrai, Bernard !

BERNARD.

Donnez-moi ce trésor,
Le secret est à vous.

FLAMEL, *offrant sa bourse.*

Prends.

BERNARD, *lui remettant les tablettes que lui a confiées Lamorlière.*

A vous ces tablettes.

FLAMEL.

Comment?

BERNARD.

Sans l'ouragan qui gronde sur nos têtes
Et qui fait le ciel noir,
(*Indiquant les tablettes.*)
Là, vous liriez ces mots :
« Bernard, tue Ismaël; ensuite dans les flots
« Précipite son corps, surtout songe à te taire;
Exécute sur l'heure » et signé...

FLAMEL, *lisant aux feux des éclairs.*

Lamorlière!

BERNARD.

Oui, Lamorlière, eh bien! c'en est assez, je croi,
Pour le perdre à jamais en l'apprenant au roi.

FLAMEL.

Comte, c'est ton arrêt que le Seigneur m'envoie.
Merci, Bernard! j'ai peine à contenir ma joie...
Mais comment te parvint un tel ordre de sang?

BERNARD.

J'étais chez Dumoulin, lorsque diligemment

FLAMEL.

Il se confie à toi?

BERNARD.

Souvent.

FLAMEL.

Valet fidèle,
Il ne saurait douter un instant de ton zèle?

BERNARD.

Certainement. Après?

FLAMEL.

Eh bien! si par hasard,
D'un perfide secret il vient te faire part;
Si ce secret surtout peut parler à la vue,
Qu'il soit irrécusable, et la vérité nue,
Tu me l'apporteras; puis, Flamel le sorcier,
Satisfait de ta foi, pour t'en remercier,
Versera dans tes mains de l'or en abondance;
Pour toi, fortune, honneurs, partant plus de potence.

BERNARD.

C'est une trahison!...

FLAMEL.

Utile à tous les deux.
Veux-tu me seconder? Le veux-tu?

BERNARD.

Je le veux.

FLAMEL, *s'éloignant.*

Au revoir...

BERNARD.

Au revoir...

FLAMEL, *à part.*

Tremble donc Lamorlière!
Car la haine du mal se fait ma conseillère.

(*Il sort.*)

BERNARD, *seul.*

Si tout se découvrait à la fin? Il suffit :
Des avis de Flamel on fera son profit.

## SCÈNE III.

BERNARD, CRAON, MONTAIGU, CANNI VARENNE, SEIGNEURS.

(Le jour vient peu à peu.)

LAMORLIÈRE, *jetant les yeux vers le lointain.*

Chez le vieil Ismaël déjà de la lumière!
A peine si la nuit a fini sa carrière;
Oh! le vieux mécréant compte et compte un par un,
Sans doute, les deniers dérobés à chacun.
Il me semble le voir et l'entendre se dire :
Ceci vient du chrétien, recompter, et puis rire.

DELATOUR.

C'est un honnête juif.

LAMORLIÈRE.

Brave homme, qui ne prend
Qu'un modique intérêt de cinquante pour cent.

CRAON.

Au diable l'usurier!

MONTAIGU.

Messeigneurs, patience,

Le roi va les bannir à jamais de la France;
Ces juifs seront chassés, je l'espère, avant peu.

CRAON.

Que le fait s'accomplisse!

MONTAIGU.

Avec l'aide de Dieu,
Comte, il s'accomplira.

CRAON.

Ces gens, je le confesse,
Gorgent leurs coffre-forts de l'or de la noblesse,
Tout passe dans leurs mains; qu'un Auguste nouveau
Purge le sol français, qu'il arme le bourreau,
Qu'il confisque leurs biens; d'un coup, qu'il ressaisisse
Les trésors qu'ont volés l'usure et l'avarice;
Pour moi, je les déteste.

MONTAIGU, *avec confidence, à Canni-Varenne.*

Il est leur débiteur.

LAMORLIÈRE.

Je ne sais d'où me vient ma haine, ma fureur,
Quand on me parle d'eux. Chacun de nous, j'espère
A droit de les haïr...

DELATOUR, *à Craon.*

Feu le comte, son père,
D'une somme empruntée à ce vieil usurier,
Le fit soudainement présomptif héritier.

MONTAIGU, *à Lamorlière.*

Çà ne m'a-t-on pas dit, — voyez un peu l'histoire, —
Que vous aimiez Sara! Je n'ai garde d'y croire.

LAMORLIÈRE.

La fille d'Ismaël?

DELATOUR.

De notre vieux prêteur?

MONTAIGU.

Qu'elle était toute entière au fond de votre cœur.

LAMORLIÈRE.

Folie, en vérité, que de croire la chose.

DELATOUR.

Souvent le cœur trahit ce que l'esprit propose.

VARENNE.

Messieurs, on s'aperçoit là-haut que nous manquons,
Laissons-là les Hébreux, leur usure, et rentrons.

LAMORLIÈRE.

Je ne me trompe pas! Eh mais, c'est bien notre homme.
Demeurez, messeigneurs, je veux que l'on m'assomme,
Si je n'obtiens de lui, sans le moindre retard,
De l'or, tout juif qu'il est.

DELATOUR.

Le scandaleux vieillard!
Où va-t-il si matin?

CRAON.

Sans doute à la prière
Invoquer Belzébuth.

LAMORLIÈRE.

Il vient; laissez-moi faire!

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, ISMAEL

LAMORLIÈRE.

Holà, juif!

ISMAEL.

Monseigneur?

LAMORLIÈRE.

Il me faut mille écus
Bien sonnants et bien ronds, cela sans tarder plus.

ISMAEL. (*Les seigneurs l'entourent et semblent rire.*)

Pardon, mais, monseigneur, je me fais honnête homme.

LAMORLIÈRE.

Quoi! vraiment tu ne peux disposer de la somme?

ISMAEL.

Sans compromettre ici la cause de l'honneur
Je ne puis exercer le métier de prêteur,
Profession infâme, et qui couvre de honte,
Seulement d'y songer le sang au front me monte;
Non! je ne prête plus!

(*Rires des seigneurs.*)

LAMORLIÈRE.

C'est, pour un usurier,
Pousser un peu trop loin l'horreur de son métier,
Surtout un juif. Pour moi, je crains plus que la peste
Le tort que nous ferait cet exemple funeste.
Qui donc nous prêtera, si ce ne sont les tiens?

ISMAEL.

En juifs pourront agir beaucoup de vos chrétiens ;
Et cela, croyez-le, sans qu'ici davantage
De la honte du prêt le sang couvre un visage.

LAMORLIÈRE.

Allons, mon cher ami, tu vas, sans plus d'effort,
Nous tirer mille écus de ton vieux coffre-fort,
Et cela sur-le-champ ; car je veux à ma belle,
Donner avec mon cœur un joyau digne d'elle.
Je t'offre mon château pour cautionnement;
Acceptes-tu? dis, juif?

ISMAEL.

Non, non, assurément ;
Car, mon noble seigneur, le temps détruit la pierre,
Et le vent tous les jours en chasse la poussière ;
Alors, quand vient la pluie, on voit rouler soudain
Les flots et la parcelle au milieu du chemin.
C'est ainsi, monseigneur, qu'un château devient boue,
Moi je ne prête rien là-dessus.

(*Mouvement de fureur des seigneurs.*)

LAMORLIÈRE.

Je t'en loue ;
On ne saurait trouver rien de plus positif
Pour refuser un prêt ; que voilà bien le juif :
La basse méfiance est toute sa sagesse.
Si je n'avais pitié de ta sotte faiblesse,
Pour le prix, vois-tu bien, de ta moralité,
J'écraserais ton cœur pour voir la vérité.

Tiens, prends ces parchemins, je te donne à la place
Mes titres et mes noms.

ISMAEL.

Oh ! je vous en rends grace,
Mon respect est trop grand pour que de vos aveux,
J'échange avec de l'or les noms si précieux ;
Avant peu votre hymen ! eh bien, pour cette affaire,
Il vous faut, monseigneur, ce titre héréditaire ;
D'ailleurs, en main de juif, cela se flétrirait,
En apprenant la chose ensuite on en rirait.
Que dirait le vassal, frappé de cette histoire ?
A l'honneur de son maître il ne voudrait plus croire ;
Et le drôle, un beau jour, drapé dans cette erreur,
A son tour se croirait aussi grand qu'un seigneur ;
Ou d'un doute insultant il ferait son excuse ;
Car le doute, seigneur, parfois nous désabuse ;
Ensuite l'apostat rêverait liberté,
Et, chose pire encor, peut-être égalité !
Cela parce qu'un jour, pour parer sa maîtresse,
Son comte aux mains d'un juif remettrait sa noblesse.

DELATOUR.

L'audace est à son comble !

CRAON.

Impudent usurier !

DELATOUR, *tirant sa dague.*

Vieux larron, sous ce fer, ton orgueil va plier !

LAMORLIÈRE, *arrêtant Craon et Delatour, qui menacent Ismaël.*

Pardonnez, messeigneurs, il veut rire sans doute.

(*à Ismaël.*)
Que veux-tu? Réponds-moi.

ISMAEL.

Continuer ma route.

LAMORLIÈRE.

Maudis sois-tu, vil juif!

ISMAEL.

Que Dieu vous garde!
(*Il sort.*)

LAMORLIÈRE.

Enfer!
Je te dépêcherai bientôt chez Lucifer.
Me refuser la somme, à moi, le misérable!
Jamais prélat mitré ne fit rien de semblable.

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Il faut nous en venger!

LAMORLIÈRE, *à Carnut.*

Carnut, que fait Bernard?

CARNUT.

Il boit chez Dumoulin.

LAMORLIÈRE (*Il tire des tablettes*).
(*Après avoir écrit, les remettant à Carnut.*)
Porte-lui sans retard
Cet ordre, va, dis-lui que sur l'heure il agisse.

DELATOUR.

Qu'as-tu donc ordonné?

LAMORLIÈRE.

Rien; qu'Ismaël périsse.
Je veux vous venger tous: la Seine est près d'ici,

Bernard a de bons bras... oui, nous rirons aussi;
Ta raillerie amère a dicté ta sentence,
Juif; et ma haine alors s'excite à la vengeance!
Au festin, messeigneurs.

(*Ils entrent dans l'hôtel.*)

## SCÈNE V.

SARA.

Dieu que le ciel est pur;
Ah! que Paris est beau sous sa voûte d'azur!
Je respire, et mon cœur sent finir sa souffrance;
Que ces bords sont riants, combien j'aime la France!

DELATOUR, *regardant du balcon.*

Que vois-je!

LAMORLIÈRE.

Sara... Bien, heureux hasard!

(*Ils se retirent.*)

SARA.

Hélas!
Ici, qui me conduit en égarant mes pas?
Qui m'entraîne en ces lieux si près de sa demeure?
O ciel! éloignons-nous... Malgré moi je demeure.
Qui donc peut de mes jours venir troubler la paix?
Qui? moi, si jeune encor, oh mon Dieu! si j'aimais!
Si c'était de l'amour, hélas! Comment moi-même
Pénétrer ce mystère et dire j'aime!... j'aime!
Et puis mon cœur est triste, et souvent dans le jour

Je voudrais bien pleurer. Serait-ce donc l'amour
Qui fait en nous charmant que tous les jours on meure,
Qui vient tourmenter l'âme et qui fait que je pleure.
Crainte et désirs sont là !

## SCÈNE VI.

SARA, LAMORLIÈRE.

LAMORLIÈRE, *s'approchant.*

Sara...

SARA, *à part.*

Lui !

*Avec embarras.*

Monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Pourquoi donc à ma vue avoir tant de terreur.
Enfant, sur votre front se répandent les roses ;
Modestie et beauté, vraiment, sont douces choses
Qui ravissent le cœur et font s'agenouiller
Devant l'ange d'amour que l'on craint de souiller.

SARA.

Monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Je dis vrai : c'est un bonheur étrange
De chercher une femme et de trouver un ange.

SARA.

Laissez-moi m'éloigner.

LAMORLIÈRE.

Donnez-moi ce moment,

Cet instant de bonheur, ce doux ravissement,
Qui m'apporte avec lui tant de charme et d'ivresse.

SARA.

Comment!

LAMORLIÈRE.

Oui, dans mon cœur, un doux chant d'allégresse,
Comme un divin concert vient pénétrer mes sens,
Quand je vous vois, Sara, quand j'entends vos accents.

SARA.

Dites-vous vrai, seigneur?

LAMORLIÈRE.

Périsse le coupable
Qui mentirait ainsi!

SARA.

Mon Dieu! chose semblable
Aussi m'a pénétrée. Oh! qu'est-ce donc?

LAMORLIÈRE.

L'amour
Qui brille dans nos cœurs comme une fleur au jour.

SARA.

De l'amour! Oh! non, non,.. vous vous trompez peut-être.

LAMORLIÈRE.

Sara, dans votre cœur ne sentez-vous pas naître,
Au milieu des transports qui viennent le troubler,
La crainte et le désir?

SARA.

Vous me faites trembler!

LAMORLIÈRE.

De longs étouffements qui brisent la poitrine,

Et qui jettent dans l'âme une flamme divine?

SARA.

Après! après!

LAMORLIÈRE.

Eh bien! ces transports qui sont là
Nous viennent de l'amour.

SARA, *avec effroi.*

Qui vous a dit cela?

LAMORLIÈRE.

L'ennui qui suit mes pas quand, loin de ta présence,
Mon cœur cherche ton cœur en maudissant l'absence,
Cet immense intervalle, hélas! où la raison
Quand on aime nous fuit comme un pâle horizon.
Je serai ton soutien.

SARA.

Vous m'aimez?

LAMORLIÈRE.

Si je t'aime!...

SARA.

Je suis aimée, aimée! Oh bonheur! jour suprême!
Posséder votre amour, moi, moi! qui ne suis rien;
Un seigneur pour ami, vous, noble, mon soutien,
A moi que l'on maudit en me jetant la pierre.

LAMORLIÈRE.

Oh! cela n'appartient qu'à la foule grossière,
Dont le louche regard ne voit qu'avec effort,
De maudire un enfant malheureux par le sort.

SARA.

Vous êtes mon seigneur!

LAMORLIÈRE.

Le malheureux qu'on aime,
Vois-tu, nous met au cœur tout le respect suprême
Qui nous le fait chérir avec plus de candeur;
Car les maux sont sacrés, et Dieu, dans sa faveur,
Fit la pitié pour eux. — Aimons-nous, mon amie,
Repose-toi sur moi, va, sois mieux affermie
Sur le chemin ardu que couvre le danger;
Car maintenant mon bras saura te protéger.

SARA.

Vous avez, monseigneur, un cœur plein de noblesse,
Vous êtes généreux!

LAMORLIÈRE.

Qui soutient la faiblesse
D'un ange tel que toi se trouve assez heureux,
Et ne mérite en rien le nom de généreux.

SARA.

Au reflet de vos yeux, mon cœur semble se fondre,
Ma voix à votre voix, seigneur, n'ose répondre.
Tant de rêves soudains me font trembler, j'ai peur
De mes illusions comme de mon bonheur.
Je souffre de cacher cet amour à ma mère,
Elle qui me disait, dans sa parole austère :
L'Éternel ne veut pas, lui, notre seul soutien,
Que le sang d'Israël se mêle au sang chrétien.

LAMORLIÈRE.

Mais ton dieu, ma Sara, serait-il si sévère,
Qu'il condamnât nos cœurs. Moi je veux voir ta mère.

SARA.

Comment! Serait-il vrai?

LAMORLIÈRE.

Lui demander ta main.

SARA.

Vous me faites mourir!

LAMORLIÈRE.

Je la verrai demain.

SARA.

Oh! c'est trop de bonheur pour le cœur d'une femme.

LAMORLIÈRE.

Ne sortirez-vous pas?

SARA.

Au Parvis Notre-Dame,
Seigneur, nous passerons.

LAMORLIÈRE.

Fort bien; oui, c'est cela.
Vers le soir?

SARA.

Vers le soir.

LAMORLIÈRE.

Je vous attendrai là.
Essuyons nos beaux yeux.

SARA.

Vous me rendez joyeuse!

LAMORLIÈRE.

Un baiser sur ton front.

SARA.

Adieu, je suis heureuse.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VII.

LAMORLIÈRE, BERNARD.

LAMORLIÈRE.

Pauvre crédulité, faible enfant de l'erreur,
Tu perdis souvent l'âme en abusant le cœur.
De moi se croire aimée. Ah! le fait est étrange,
J'aurais des ailes d'or pour ramper... Mauvais ange
Que je suis!... *(il se dirige vers son hôtel.)*

BERNARD.

Monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Eh bien, Bernard,
M'as-tu débarrassé de ce maudit vieillard?

BERNARD.

Trois de mes affidés étaient près de le prendre,
Lorsque par un détour que je ne puis comprendre
Il disparut.

LAMORLIÈRE.

Demain, tu m'accompagneras.
Avec toi prends Carnut; et lorsque tu verras
La fille d'Ismaël avec une autre femme,
Sa mère, s'avancer au parvis Notre-Dame,
Tu viendras m'avertir.

BERNARD.

C'est bien; mais le vieillard
Faut-il?

*(Son de trompe; on entend au loin la voix du crieur, dont on distingue à peine les paroles.)*

LAMORLIÈRE, *écoutant attentivement.*

Le roi... les juifs... édit...

BERNARD.

J'attends.

LAMORLIÈRE.

Plus tard.

(*Le son de trompe approche; voix du crieur plus près. On entend distinctement l'édit suivant:*)

« Nous, Charles, par la grâce de Dieu roi de France :

« Attendu les excès que les juifs et juives font sur les chré-
« tiens, qu'ils ont délinqué contre nous, Charles VI^e, prêté
« avec grosse usure; voulons, ordonnons, concluons, que
« les juifs et juives sortent du royaume de France, et cela
« sous huit jours, pendant lesquels ils traiteront avec leurs
« débiteurs, qui devront remplir fidèlement les engagements
« contractés envers eux; au bout desquels huit jours justice
« sera faite des juifs ou juives qui n'auraient pas évacué le-
« dit royaume de France. Ordonnons au prévôt de Paris,
« justiciers et officiers présents, d'exécuter la présente or-
« donnance, donnée à Paris, le dix-septième jour de sep-
« tembre, en l'an de grâce 1394, et de notre règne le quin-
« zième. »

## SCÈNE VIII.

DELATOUR, LAMORLIÈRE.

LAMORLIÈRE.

Mais c'est l'édit du roi!

DELATOUR.

Quoi! vraiment, on les chasse?

Ève, belle d'amour, caresse ses douleurs,
Et semble l'enivrer de tendresse et de pleurs.

Cette fois Dieu fut sourd. — L'homme, vampire étrange,
Après s'être endormi sur le cœur de son ange,
Se réveille et lui dit : verse-moi des trésors,
Des charmes, des plaisirs inconnus jusqu'alors.
Ève lui répondit : je n'ai que les seuls charmes
Que le ciel m'a donnés, se tait, verse des larmes,
Et tout redevint triste. On vit l'oppression
Et l'abus de la force, et la division
Déraciner l'Éden. Ève, presque captive,
Jette aux pieds de son maître une plainte craintive,
Se voile et sous le joug elle perd la beauté,
L'amour, la poésie avec sa liberté.
Adam, lui, perd l'Éden, riante solitude,
Terrible châtiment de son ingratitude.
Dieu punit les ingrats : c'est pour l'avoir été
Que l'homme fut frappé dans sa postérité.
Le serpent tentateur, père, c'est l'athéïsme
Qui lui fit mordre au fruit amer de l'égoïsme,
Non, cet ange aux yeux bleus qui, loin de l'accabler,
Victime de sa chute, aime à l'en consoler.

— Donc, pour l'éternité, notre race maudite,
De son jeune berceau pour jamais est proscrite,
S'écria le vieillard; les siècles dans leurs cours,
Rapides et nombreux se succèdent toujours,
Élèvent d'une main et détruisent de l'autre,
Emportant et sans choix le tyran et l'apôtre.
Ainsi l'humanité, comme un honteux haillon,
Du temps capricieux suivra le tourbillon,
Gémira dans l'exil jusqu'à ce que flétrie
Elle remonte au ciel, sa première patrie.
Mon Dieu! cet idéal que l'on rêve ici-bas
Dans la cendre du sol n'existerait-il pas?
Ah! voici que mon cœur, au terme de la route,
S'emplit amèrement des ténèbres du doute.

— Non, non, fit l'utopiste, à l'étoile du soir
Dieu n'a point arraché les rayons de l'espoir;
Mais il a dit à tous : les cieux, les eaux, la terre,
Tourneront désormais dans la nuit du mystère,
Et l'homme ne verra pointiller l'avenir
Qu'aux lointaines lueurs du vague souvenir.
Enfin, dit l'utopiste, enfin, de course en course,
L'homme purifié remonte vers sa source;
L'Éden va refleurir ainsi qu'aux premiers jours

Sous les vents embrasés du souffle des amours.
La foi, qui chancelait, reprend son équilibre;
La tendresse renaît sur le monde; — Ève est libre!
Elle écrase du pied, sur le gazon natal,
Le ventre venimeux du froid serpent du mal;
Elle appelle, et sa voix, tendre comme une lyre,
Réveille sur la terre un fraternel délire,
Du peuple vagissant réchauffe la langueur
Et l'arrache au linceul glacé de la douleur...
Le rire de la joie éclate avec des larmes,
On respecte les mœurs, les vertus ont des charmes;
Dans le banquet commun les fruits sont partagés;
Il n'est plus de remparts, il n'est plus d'étrangers.
L'égalité sourit, — l'égalité, mon père,
Ce n'est pas un niveau, c'est plus, c'est une mère!
— Tout se change : du fond d'effroyables débris,
Où des pauvres pleuraient, sont de calmes abris.
On ne voit plus passer, sur les trottoirs des rues,
Le front décoloré sur des épaules nues,
Nos faibles sœurs qu'un jour d'affreuse pauvreté
Livra pour quelques sous à la perversité.
Le baiser maternel qui fleurissait leur joue,
Père, n'est plus sali par des lèvres de boue.
L'amour dompte les cœurs sans les tyranniser;

Le grand siècle est venu ; tout va s'organiser.
A l'abri de nos droits, le travail, la patrie,
Vont sur les nations répandre l'industrie.
La misère d'un seul fait la honte de tous,
Cachons-là sous des fleurs et non sous des verroux.
Bientôt nous allons voir l'austère politique
Greffer sur l'arbre en fleurs de notre république
Le rameau social qui, dans un air meilleur,
Croîtra pour ombrager l'archange travailleur,
Lequel sanctifiera, loin des grandeurs serviles,
La faucille des champs et le marteau des villes.

Or donc cet idéal, qu'on ne peut définir,
Des biens qu'on a perdus n'est que le souvenir.
Mon père, interrogez les cieux, la terre et l'onde,
Dites, où monte-t-il ce grand soupir du monde,
Ces longs tressaillements de la création,
Ces rêves de bonheur, cette aspiration
Qui nous fait regretter aux heures solennelles
Les immenses tableaux des beautés éternelles?
Où va ce mouvement, ce flot précipité,
Ce flux et ce reflux qu'on nomme humanité?
Où va-t-il? Écoutez! où va le vent qui passe,
Et ces hymnes des nuits qui vibrent dans l'espace ;

Où montent ces soleils, ces astres éclatants,
Ces globes enflammés frères jumeaux du temps!
Dieu le sait. A chacun il imposa des règles....
Aux soleils dans les cieux, aux grillons dans les seigles;
Depuis les gouttes d'eau qui pleuvent par milliers
Ainsi que des rubis sur les fleurs des halliers;
Jusques à l'Océan, dont la voix des abîmes,
S'élève tristement comme un chant de victimes,
Tout gravite à la fois dans l'éternel chemin
Où l'homme né d'hier arrivera demain.
Ainsi l'humanité dans sa pâleur extrême
Remonte incessamment son échelle suprême.
L'homme n'invente rien, mon père, et l'avenir
Qu'il rêve et qu'il poursuit n'est que le souvenir.

Mon fils, dit le vieillard, hâtons-nous de répandre
Ces rêves de bonheur qu'ici je viens d'entendre;
Offrons notre martyre aux puissances d'en haut,
Un sang pur doit encore ennoblir l'échafaud!

## V

A peine avait-il dit ces paroles funèbres,
Que l'on vit s'élever du milieu des ténèbres
Une flamme soudaine et rouge qui jetait
Sur le feuillage vert un éclatant reflet ;
C'était le feu lointain de quelque pauvre pâtre,
La nocturne lueur qui dénonçait son âtre
A la frayeur des loups. — Alors, de leurs rameaux,
Trompés par cet éclat, mille petits oiseaux
Descendent trop hâtifs du milieu du feuillage,
Tournent autour du feu qui monte davantage,
Et, croyant que c'était le jour qui se levait,
A la flamme aspirante ils laissent leur duvet,
Jettent des cris plaintifs et retombent sans ailes
Dans le brasier d'où part un foyer d'étincelles.

Le vieillard regardait ce drame de trépas
Quand son fils lui cria : terrible exemple, hélas !
Oui, lorsqu'une pensée apparaît incertaine
Dans la nuit, aux regards de la foule lointaine,
Mon père, gardons-nous de tout brutal réveil

Qui pourrait la jeter dans un risque pareil.
Souvent le malheureux que le besoin dévore,
Agitant un flambeau, nous dit : voici l'aurore !
Et d'autres malheureux, du fond de l'horizon,
Accourent aux lueurs de ce morne tison ;
Mais comme ces oiseaux s'abattent dans les villes
Et tombent aux brasiers de nos guerres civiles,
D'où la pensée alors, effrayée en naissant,
Se voile et disparaît dans un fleuve de sang !

Ici, le jour parut, et la robe de Flore
Se teignit tout à coup du pourpre de l'aurore.
L'herbe des prés luisait comme un champ de cristal,
Le lys majestueux blanchissait dans le val ;
Voilà que par les airs un hymne saint commence,
Les eaux, les bois, les champs mêlent leur voix immense,
Saluant les rayons du soleil radieux.
S'élèvent pleins d'amour dans la splendeur des cieux.
L'utopiste frappé de ce tableau sublime,
Étreignant dans ses bras le vieillard qu'il ranime,
S'écria : le soleil brille éclatant et doux !
Ainsi la vérité doit se montrer à tous ;
La foule réveillée à son feu qui féconde
Va peupler de ses chants les vieux échos du monde !

Le vieillard entraîné, lui saisissant la main,
Répondit : Proclamons le retour à l'Éden ;
Dans mon cœur desséché le sang se renouvelle,
Voici le jour, partons ! — J'ai la bonne nouvelle...

Et tous deux à la fois dirent, quittant ce lieu,
— Fils, il est un Éden ! — Mon père, il est un Dieu !

Août 1844

LES JUIFS SOUS CHARLES VI. *Acte III. Scène 2.*

# LES JUIFS SOUS CHARLES VI

Drame en cinq actes et en vers

## PERSONNAGES.

ISMAEL, juif.
FLAMEL (Nicolas), ami d'Ismaël.
LAMORLIÈRE (le comte de).
DELATOUR (le comte de).
CHARLES VI, roi de France.
JEAN DE MONTAIGU, magistrat.
PIERRE CRAON
CANNI VARENNE } seigneurs, amis de Lamorlière.
ARNAUD DE CORBIE
SARA, fille d'Ismaël.
RUTH, femme d'Ismaël et mère de Sara.
AMARILLA, fiancée à Lamorlière.

BERNARD
CARNUT } valets de Lamorlière.
DUBOIS
ZAMET, geôlier.
Hommes et femmes du peuple.

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS, EN 1394.

# LES JUIFS

## SOUS CHARLES VI.

## ACTE PREMIER.

Une place ; à droite un hôtel sculpté ; portes et fenêtres taillées en ogive ; de longs rideaux soie et or pendent sur le balcon de l'hôtel, des lumières brillantes jaillissent au travers des vitraux ; tout respire dans l'intérieur un air de fête et de mouvement ; il est nuit.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMEL, *seul.*

Oui, c'est au nom d'un roi tombé dans la démence,
Que le duc d'Orléans, armé de la régence,
Pour piller, pour voler, lance un édit cruel
Qui frappe sans pitié le peuple d'Israël ;
Et Rome ne dit pas par l'organe du prêtre :
Les nations sont sœurs ; toutes n'ont qu'un seul maître ;
Non. Cette voix puissante à dessécher le fiel
N'arrive plus au cœur comme un avis du ciel.
Les Juifs, dans nos cités, leurs vastes catacombes,
Vivants, n'ont point d'abris ; morts, il n'ont point de tombe ;

Toi, Moïse, ta loi, grave législateur,
Priait non pour un seul, mais pour tous, ô penseur!
Quand, vers le soir, tes chants, ta parole féconde,
Emportés par les vents, allaient bénir le monde.
Aujourd'hui, vois tes fils au banc des nations,
Vois les plus grands livrés aux déprédations;
Vois-les tous accablés sous le poids des injures,
Traînés au pilori, broyés dans les tortures;
Vois la main du bourreau s'allonger et chercher,
A l'aube, des vieillards qui fuyaient le bûcher:
On les bat au milieu des rires de la foule,
Sous des cadavres juifs le vil gibet s'écroule.
Si parfois un chrétien, un passant, jeune ou vieux,
Disparaît, on soupçonne; un texte monstrueux
S'échafaude.—bientôt la haine fait un signe
Perfide, insidieux.—On s'exalte, on s'indigne;
De ténébreux propos s'élèvent. Les rumeurs
Parcourent la cité qui pousse des clameurs
Les juifs ont dans le sang trempé le pain azyme;
De leur rite infernal ce chrétien fut victime
Dans leur festin, la nuit..... Ces discours captieux
Font les juifs criminels d'un fait mystérieux.
Alors le tourmenteur, bras nus, saisit sa proie,
Dresse le chevalet, allonge la courroie
Qui tient le patient sur un horrible lit;
La question commence et le gibet finit.

(*On entend des éclats de rire dans l'hôtel.*)

(*Fausse sortie de Flamel; au moment où il passe devant l'hôtel, à droite, paraît Bernard sur les degrés.*)

## SCÈNE II.

FLAMEL, BERNARD.

BERNARD.

Déjà debout, Flamel ? quand Paris dort tranquille,
Comme un spectre inquiet vous rôdez par la ville ;
Est-ce pour conjurer quelque esprit infernal
Que Flamel, le sorcier, est ainsi matinal ?
Aurait-on rendez-vous avec Satan, le sire ?
J'ai hâte de l'apprendre.

FLAMEL.

Imbécile...

BERNARD, *s'inclinant.*

messire.....

FLAMEL.

Toi-même, que fais-tu, valet de Lucifer,
Debout sur ces degrés ?

BERNARD.

Moi, Flamel, je prends l'air.
Oui, seul, à mon loisir, je le prends, car septembre
Mêle dans son air pur comme un doux parfum d'ambre
Que j'aime à respirer ; rien d'étrange en cela
Maître, écoutons.....

UNE VOIX DU SALON.

CHANTS.

A nous les fleurs, les femmes,
Parfum et volupté,
A nous ces folles âmes :
Saveur, amour, beauté.

A nous seuls, sans nuages,
L'aurore au teint vermeil.....
Aux manants les orages,
L'ombre et non le soleil.

A nous seuls l'espérance
La vie et ses beaux jours!
A nous le ciel de France
Où naissent les amours;
A nous les doux présage
Que verse le sommeil.....
Aux manans les orages,
L'ombre et non le soleil.

(*Chocs de verres, bruyants éclats de rire.*)

BERNARD.

Sorcier, que se passe-t-il là?

FLAMEL.

Bernard, est-il besoin d'être maître en magie
Pour deviner, vrai dieu, qu'il s'y fait une orgie.
Je suis magicien, moi!

BERNARD, *faisant un signe de croix.*

Je vous crois, Flamel.

FLAMEL, *indiquant l'hôtel.*

On connaît vos détours. Bernard, dans cet hôtel,
Ouvert à la débauche, il est un lieu terrible,
Abominable, infâme, au jour inaccessible;
Étouffant les sanglots, absorbant les douleurs,
Maîtrisant à la fois les cris avec les pleurs;
Abîme de vertu, plein de spectres funèbres,
Séjour du désespoir perdu dans les ténèbres,
Et qui dérobe aux yeux victime et criminel;
Lieu qu'on voudrait aussi voiler à l'éternel;

Son regard y pénètre, et lui seul a pu dire
En voyant la beauté tomber sous le martyre,
Ce qu'elle a souffert là !...

BERNARD.

Ces coupables excès
On peut les dénoncer...

FLAMEL.

On l'a fait sans succès;
On fait entendre en vain les plus touchantes plaintes,
Hélas! au pied du trône elles tombent éteintes.
Ces crimes sont donc vrais?

BERNARD.

Je ne vous l'ai pas dit.

FLAMEL.

Non, j'ai tout deviné.

BERNARD.

Vous êtes un esprit!

FLAMEL.

Ainsi les ravisseurs qu'on ne peut reconnaître,
L'un deux, c'est Delatour, et l'autre, c'est ton maître.

BERNARD.

Vous devinez cela?

FLAMEL.

Toujours... C'est par prudence
Qu'ils cachent leur visage; ils craignent la vengeance?

BERNARD.

Vous devinez?

FLAMEL.

Toujours... Pour eux Bernard agit?

BERNARD.

Ah ! vous êtes sorcier, car Bernard n'a rien dit !

FLAMEL.

Pour sorcier, je le suis : si j'en crois ma science,
Je vois devant mes yeux dresser une potence
Où l'on accrochera certain méchant valet,
Voleur, rôdeur de nuit...

BERNARD, *à part.*

Voilà qui me déplaît...
(*haut, vivement.*)
Maître, ce n'est pas moi.

FLAMEL.

...Dont le lâche service
D'un maître criminel l'a rendu le complice.

BERNARD.

Je ne veux pas mourir !

FLAMEL.

Il pourrait se sauver...

BERNARD, *vivement.*

Que faut-il ? Pour cela j'oserais tout braver !
Mais qu'on me laisse vivre !

FLAMEL.

Alors, Bernard, écoute.
Pour sortir sur-le-champ de ta mauvaise route,
Il n'est qu'un seul moyen. Tu connais les secrets
Du maître que tu sers, n'est-ce pas ?

BERNARD.

A peu près.

Oh! j'ai ma fille, moi, je renais à l'espoir.
Je ris... j'ai tant pleuré, moi, que je puis bien rire,
J'ai retrouvé ma fille et j'en ai du délire...
C'est que je l'aime tant. Oh! que je suis heureux!
Je voudrais qu'il fût là tout ce peuple orgueilleux
Qui toujours me maudit, moi, les miens, ma famille;
Que je le braverais... j'ai ma fille! ma fille...
Souriez donc, enfant... la vie est dans son cœur
Et la mort sur son front; quelle étrange pâleur!
Qui va la secourir?... Ma Sara! quel silence...
Réponds, Sara! Sara! n'est-il plus d'espérance?
Du secours!... du secours!... qui va la secourir?
(*A un bourgeois qui passe.*)
Bon bourgeois, aide-moi, mon enfant va mourir,
Elle est là, regardez. (*Le bourgeois se signe et s'éloigne.*)
(*A un vieillard.*)
Toi, vieillard, je t'en prie,
Viens secourir ma fille...

LE VIEILLARD, *avec effroi.*

Un juif, vierge Marie!

ISMAEL.

Au nom de tes enfants...

LE VIEILLARD.

Arrière, excommunié.
(*Il s'éloigne.*)
(*Le peuple entre en foule.*)
Que vous êtes cruel! (*Au peuple.*) Vous tous, pitié, pitié!
(*A une femme.*)
Toi, femme, écoute-moi, tiens, vois-tu sur la pierre

Cette enfant qu'un forfait ravit à la lumière,
Dis. Eh bien, c'est ma fille! Oh! fais leur honte à tous...
Tu le vois, moi je pleure; au nom de ton époux
Aide-moi... secours-la.

LA FEMME.

Que le ciel m'en préserve;
Satan m'emporterait au lieu qu'il te réserve.

ISMAEL.

Je suis maudit, maudit! pauvre enfant du malheur,
La crainte te repousse... Un docteur,... un docteur!
(*En ce moment passe un docteur. Ismaël courant à lui.*)
Ah! monsieur, vous du moins vous me rendrez son âme,
Son sourire d'enfant qu'un père vous réclame;
Oh! je vous aimerai, je baiserai vos pas,
Je servirai vos chiens jusques à mon trépas;
Je veillerai comme eux, debout, sur votre porte,
Le jour je balaierai le chemin qui vous porte,
En marchant à genoux ou bien en me traînant,
Rendez-moi ma Sara... rendez-moi mon enfant!

LE DOCTEUR, *froidement.*

Hébreu, je suis chrétien. (*Il s'éloigne.*)

ISMAEL.

(*Au peuple.*) Ah! que votre âme est dure,
Vous, du pauvre maudit étanchez la blessure,
Vous ne savez pas, vous, vous ignorez cela,
Qu'on a tué ma fille, une enfant que voilà;
A moi, vieux, sans patrie; à moi, moi qui n'ai qu'elle;
Vous comprenez mes pleurs et ma douleur mortelle;
Tenez, moi je suis riche, eh bien, un puits d'argent

A celui qui rendra la vie à mon enfant.
Du Vatican, allez, ne craignez pas la foudre :
Avec mes écus d'or vous vous ferez absoudre !

UN HOMME DE LA FOULE.

Tais-toi, blasphémateur.

ISMAEL.

Ne me repoussez pas !

L'HOMME, *à la foule.*

Ce juif a blasphémé...

ISMAEL.

Pitié !

L'HOMME.

Fils de Judas,
Sur toi haine et malheur !

ISMAEL.

Ah ! secourez ma fille...

TOUTE LA MULTITUDE, *d'une seule voix.*

Malheur ! malheur ! (*Le peuple s'éloigne.*)

ISMAEL, *tombant accablé.*

Ces gens, ils sont donc sans famille.

## SCÈNE III.

FLAMEL, ISMAEL, SARA.

(*Flamel entre avec précipitation.*)

ISMAEL, *se jetant dans ses bras.*

Bon Flamel ! bon Flamel ! voilà donc un ami !
Oh ! va je ne suis pas malheureux à demi :
Regarde... mon enfant...

FLAMEL, *la soulevant.*

Infâme Lamorlière.

ISMAEL.

Je n'avais qu'elle au monde...

FLAMEL.

Attends, malheureux père,
Elle respire, attends...

SARA.

Dieu ! mon cœur est glacé.

ISMAEL.

Du courage, Sara...

SARA, *rêvant.*

Que s'est-il donc passé ?

FLAMEL, *entraînant Ismaël avec confidence.*)

Ne mène point ta fille à sa mère... elle est morte...
Je l'ai vue expirer sur le seuil de ta porte.

ISMAEL.

Morte, morte! comment ?

FLAMEL.

De honte...

ISMAEL.

Que dis-tu ?

FLAMEL.

Morte en sauvant ta fille...

ISMAEL.

Ai-je bien entendu ?
Ruth !...

FLAMEL.

Oui, pour la soustraire aux mains de cet infâme
Profitant de la nuit qui voilait tout, ta femme
S'est livrée elle-même en se nommant Sara.

ISMAEL.

Pauvre mère! Ismaël un jour te vengera...
Oui, je la vengerai, Flamel...

FLAMEL.

De la prudence...
Éloignons-nous, fuyons...

ISMAEL.

Oh! vengeance, vengeance!
Flétri, déshonoré, la mort dans ma maison,
Quoi! la honte et le deuil, désespoir!... ma raison
Ne m'abandonne pas... Oh! l'infâme, l'infâme!

## SCÈNE IV.

ISMAEL, FLAMEL, LAMORLIÈRE, VALETS.

LAMORLIÈRE, *sortant de son hôtel, suivi de ses valets.*

Serviteurs maladroits... comment... une autre femme...

ISMAEL, *bondissant vers Lamorlière et d'une voix terrible.*

A nous deux, monseigneur!

LAMORLIÈRE, *reculant à la vue d'Ismaël.*

Valets, suivez mes pas...

ISMAEL, *lui barrant le chemin.*

C'est en vain... Je te dis, moi, que tu m'entendras...

LAMORLIÈRE.

Que veut dire ceci?

ISMAEL.

Cela veut dire, comte,
Que la femme d'un juif vient de mourir de honte,
Qu'elle a donné ses jours pour ceux de son enfant,

Son honneur pour le sien, qu'enfin, en se trompant,
Au milieu de la nuit, tes valets, tes complices,
L'ont prise pour Sara lorsqu'ils servaient tes vices;
(*Mouvement d'étonnement des valets.*)
Cela veut dire encor que tes murs sans échos,
Plus épais, plus secrets que ceux de vos cachots,
Ont laissé transpirer des douleurs et des plaintes,
Ont redit tes forfaits, tes infâmes étreintes!
Mais si tu vis encor devant l'homme outragé,
Si tu restes debout, s'il ne s'est point vengé,
C'est qu'un jour le bourreau, dont la hache s'apprête,
Devant un peuple entier fera tomber ta tête;
Oui, c'est déshonoré que tes nobles aïeux
Reverront le blason que ta main reçut d'eux.

LAMORLIÈRE.

Ah! pas un mot de plus...

ISMAEL.

Pour hâter ton supplice,
J'irai jusques au roi lui demander justice.

LAMORLIÈRE.

Ses lois chassent les juifs : la fuite ou l'échafaud.

ISMAEL.

Mais, avant de partir, sache qu'il me la faut.

LAMORLIÈRE.

Qui n'est pas citoyen n'a pas de droits en France.

ISMAEL.

Qui n'obtient pas justice a pour lui la vengeance!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

Un salon ; une galerie ; au fond, des lustres et des candélabres y répandent leurs lumières ; des seigneurs et des dames se promènent ; des valets portent des services ; une douce symphonie se fait entendre d'un salon voisin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DELATOUR, *assis dans un fauteuil auprès d'un guéridon.*

Vive-dieu ! le beau jour, l'éblouissante fête !
C'est un bruit d'allégresse à vous rompre la tête ;
Que de tendres propos ! que d'enivrants baisers !
Les époux aujourd'hui ne sont pas sans dangers.
Vrai dieu ! le vin est bon... les femmes sont jolies !
Du sang jeune et bouillant qui pousse à cent folies,
Des yeux brillants et vifs qui vous disent toujours :
C'est de l'enivrement que naissent les amours.
Oh ! les frêles beautés, les voilà dans leurs charmes,
Riantes de plaisir jusqu'à verser des larmes.
Oh l'aimable abandon ! combien il serait doux
De les fâcher un peu pour tomber à genoux,
Et leur demander grace... Oh ! femmes enivrantes,
Aux cheveux ondulants, aux paupières brûlantes,
Aux poitrines de fleurs, aux cœurs purs faits de miel,
Oui, vous nous révélez tout le bonheur du ciel...

Oh! légers séraphins qui brillez aux lumières,
Vous versez le sommeil en baisant nos paupières;
Sans vous la froide chose, hélas! qu'un jour d'hymen;
Vous parsemez de fleurs un bien triste chemin.
Mais sous ces fleurs aussi vous tendez plus d'un piège:
Malheur à l'imprudent que votre voix assiège
Et qui n'aperçoit pas sur vos fronts radieux
Le perfide reflet que leur jettent vos yeux;
Car, qui se livre à vous sans quelque méfiance,
L'hymen lui fait un jour payer son imprudence.
A quoi vais-je rêver? Inutiles propos:
Crier contre un hymen, en voilà cent nouveaux;
Pour moi, ce qui me fâche et fait que je murmure,
C'est de ne rencontrer une seule aventure...

(*On entend des éclats de rire.*)

Quels sont ces ris?

## SCÈNE II.

DELATOUR, CANNI VARENNE, JEAN DE MONTAIGU, PIERRE CRAON, ARNAUD DE CORBIE, LAMORLIÈRE.

(*Lamorlière, pendant cette scène, est continuellement occupé à regarder par une des fenêtres du salon; il paraît fort impatient.*)

CANNI VARENNE.

Allons, Flamel, quittez cet air,
Ce regard inquiet qui plonge vers l'enfer,
Buvez, chantez, riez; au diable la science!
Que le savant, bon dieu, fait une sotte engeance.

DELATOUR.

Quoi ! notre bon Flamel est aussi du festin?
Avec ce teint blafard, ce front pâle et chagrin.

CRAON.

Ah ! c'est un mauvais tour joué par Lamorlière,
Un savant à sa noce !

MONTAIGU.

Un philosophe austère !

ARNAUD DE CORBIE.

Passé maître en magie !

CANNI VARENNE.

Admirable rêveur.

CRAON.

Hérétique endiablé qui se dit novateur.

MONTAIGU.

Prenez garde, mon cher, un jour à la potence
On pourrait accrocher Flamel et sa science ;
Le clergé vous déteste...

FLAMEL.

Agréable récit...

MONTAIGU.

Sans rancune, Flamel.

FLAMEL.

Vous ne m'avez rien dit...

DELATOUR.

Or çà, nous oublions, dans notre humeur joyeuse,
Les femmes et le bal !

ARNAUD DE CORBIE.

Ah ! science fâcheuse !

DELATOUR, *à Flamel.*

Tu viens avec nous, toi?

FLAMEL.

Sans doute, monseigneur,
Qui donc vous ferait rire!

DELATOUR.

Allons, suis-nous, docteur.
Si je pouvais trouver au moins quelque aventure...

CRAON.

Toujours aventurier?

DELATOUR.

Toujours.

CRAON.

Voilà, j'en jure,
Un plaisir qui parfois fait damner les maris...

FLAMEL.

C'est plaisir de puissant.

CRAON.

Que dis-tu?

FLAMEL.

Rien, je ris.

(*Ils sortent excepté Lamorlière.*)

## SCÈNE III.

LAMORLIÈRE, CARNUT.

LAMORLIÈRE.

Que ce valet est lent!

CARNUT, *entrant avec joie, à Lamorlière.*

Seigneur, bonne nouvelle!

LAMORLIÈRE.

Parle,

CARNUT.

J'ai vu Sara!

LAMORLIÈRE.

Fort bien, que répond-elle?
A-t-on lu mon billet?

CARNUT.

Cette juive est à vous
Seigneur, sans en douter.

LAMORLIÈRE.

Vient-elle au rendez-vous
Que je lui demandai? Voyons, parle au plus vite,
Qu'a-t-elle dit? enfin!

CARNUT.

Rêvant la réussite,
Je cheminais vers elle, en songeant en chemin,
Comment je m'y prendrais pour remplir mon dessein.
Sans crainte d'échouer; tromper la vigilance
D'un père soupçonneux je perdais l'espérance
De le pouvoir jamais; car, disais-je pensif,
A moins d'être sorcier qui peut tromper un juif!

LAMORLIÈRE.

Parle-moi de Sara...

CARNUT.

Bien. Donc, imperturbable
Attendant qu'il me vienne un moment favorable,
Je me plaçai debout en face de son huis,
Quand je vis Ismaël embrasser Sara, puis
Sortir et s'éloigner sombre de sa demeure;

Bien, dis-je ; et d'un seul bond je m'élançai sur l'heure
Vers le seuil du vieillard ; je frappe, on m'ouvre ; enfin
Monseigneur, c'était elle...

LAMORLIÈRE.

Admirable ! la fin
De tout ceci ; fais vite.

CARNUT.

Alors, tremblant de joie,
Voici, dis-je, un billet qu'un noble vous envoie,
Veuillez le recevoir ; oh ! le prendre et l'ouvrir
Fut l'œuvre d'un moment ; puis je la vis pâlir
Lorsque ses yeux troublés en parcouraient les lignes,
Puis soupirer ; d'amour ce sont bien là les signes,
Car on vous aime encor ; finissant le billet
Et répandant sur moi son doux regard : « valet,
« Dites à monseigneur, comte de Lamorlière,
« Que j'accède à ses vœux ; dites-lui que j'espère
« Toute sa loyauté, toute ; retirez-vous,
« J'irai. » Puis je sortis ; donc, la juive est à nous.

LAMORLIÈRE.

A merveille, Carnut, béni soit de ton zèle ;
Va-t'en dire à Dubois qu'il fasse sentinelle,
Dis-lui bien que ce soir une femme viendra,
Que sans l'interroger vite il la conduira
(*Indiquant du geste par la croisée.*)
Au fond de ce jardin. Surtout point d'insolence,
Point d'indiscrets regards...

CARNUT.

Monseigneur, à l'avance

Nos yeux se sont fermés.

LAMORLIÈRE.

Pour avoir du secours
Peut-être criera-t-on...

CARNUT.

Seigneur, nous sommes sourds.

LAMORLIÈRE.

Et m'accusera-t-on de cette tentative.

CARNUT.

Vos gens sont muets.

LAMORLIÈRE.

Bien. J'attends ici la juive,
Va chercher mon manteau, dépêche.

CARNUT.

Oui, monseigneur!
(*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

LAMORLIÈRE, seul.

Ah! je n'ose espérer cet instant de bonheur.
Avoir Sara, l'avoir! et cela ce soir même,
Tu tombes dans mes rêts sans voir le stratagême,
Enfant au cœur crédule, enfant qui ne voit pas
Que l'amour d'un reptile enveloppe ses pas;
Contre un prochain exil, viens chercher pour ton père
Jeune fille, et pour toi, ce sursis tutélaire
Que vous donne le roi, viens sans plus de retard,
Pour le surprendre mieux, ne dis rien au vieillard;

Viens seule à mon hôtel, viens m'apprendre toi-même
Le résultat heureux de mon beau stratagême,
Et moi je t'apprendrai, fille au cœur trop naïf,
Qu'il ne restera pas dans la France un seul juif,
Que vous partirez tous, que j'ai fait un mensonge
Utile à mon amour et que tu fais un songe.
Viens...
(*A Carnut qui entre et dépose le manteau sur un fauteuil.*)
Tu m'avertiras quand viendra Sara...
(*Voyant Amarilla qui entre.*)
Paix!

## SCÈNE V.

AMARILLA, LAMORLIÈRE.

AMARILLA.

Je vous rencontre enfin...

LAMORLIÈRE.

Et quand je vous cherchais.

AMARILLA.

Savez-vous, monseigneur, que j'ai quelque tristesse...

LAMORLIÈRE.

Vous! Dites-moi cela, voyons qu'a ma comtesse?

AMARILLA.

Suis-je donc, monseigneur, la fille d'un bourgeois
Dont un grand par caprice a daigné faire choix,
Et qui, se repentant de sa mésalliance,
Aux regrets éternels la livre par avance...

LAMORLIÈRE.

Comment?

AMARILLA.

M'abandonner au milieu de ce bal...
Me laisser seule ainsi, monseigneur, c'est très mal...

LAMORLIÈRE.

Allons, seyez-vous là, faisons la paix, ma reine,
Contre un vassal soumis n'ayez aucune haine!

AMARILLA.

Moi! puis-je vous haïr? Je n'ai que du chagrin,
De l'ennui dans le cœur...

LAMORLIÈRE.

Donnez-moi votre main...
(*Il la lui baise.*)
Y songez-vous, enfant, belle comme vous l'êtes,
De toutes enviée; ah! l'enfant que vous faites;
S'ennuyer, et pourquoi?

AMARILLA.

Puis-je empêcher mon cœur
De soupirer pour vous, d'avoir quelque douleur
Lorsque vous me fuyez? Puis-je, moi, faible femme,
Étouffer froidement les transports de mon ame?
C'est elle qui vous cherche et vous suit pas à pas,
Qui s'ennuie à pleurer où mon seigneur n'est pas;
Que le temps, loin de vous, avec lenteur s'écoule,
Qu'ils me sont importuns les ris de cette foule;
Cet éclat m'éblouit; combien j'aimerais mieux
Un lieu sombre et désert où nous serions tous deux,
Que ces plaisirs bruyants où chacun nous coudoie,

Me dérobant ainsi mon bonheur et ma joie;
A moi, que fait ce bal, cet appareil divin,
Et ces fleurs d'oranger qui brillent à mon sein;
Que me fait ma beauté, que me fait tout le monde,
Quand cette voix du cœur n'a rien qui lui réponde!

LAMORLIÈRE.

Ne suis-je point à vous?

AMARILLA.

Rien qu'à moi, n'est-ce pas?
A moi seule, mon comte, oh! ne me trompez pas,
Moi, j'ai croyance en vous, et ce serait infâme
De se jouer ainsi de l'amour d'une femme.

LAMORLIÈRE.

Pouvez-vous le penser?

AMARILLA.

Oh non! mais malgré moi
Un fatal souvenir vient me remplir d'effroi,
Rend mon cœur soupçonneux...

LAMORLIÈRE.

Mais ce soupçon m'outrage!

AMARILLA.

Le vieillard m'a maudite!

LAMORLIÈRE.

Éloignez cette image.

AMARILLA.

Maudite!

LAMORLIÈRE.

Encor ce juif?

AMARILLA.

Ah! l'horrible vieillard,
Il me poursuit toujours; je le vois, l'œil hagard,
Me demander sa fille.

LAMORLIÈRE.

Amarilla!

AMARILLA.

Mon comte,
Moi je l'ai repoussé; qu'aujourd'hui j'en ai honte!

LAMORLIÈRE.

Mais n'accusait-il pas jusques à votre amant?
Il me calomniait...

AMARILLA.

Il pleurait son enfant.

LAMORLIÈRE.

Je l'avais, disait-il; et vous avez pu croire
Qu'aux haillons de Sara je souillerais la gloire
Attachée à mon nom?

AMARILLA.

Moi!

LAMORLIÈRE.

Du moins soupçonner...

AMARILLA.

J'eus tort, mon bon seigneur...

LAMORLIÈRE.

Ce juif a-t-il donné
Seulement une preuve?

AMARILLA.

Il mentait...

LAMORLIÈRE.

Quelqu'indice?
Enfin, son compagnon, lui, cet autre complice
De l'accusation, cet étrange témoin
Vous en donna-t-il une?

AMARILLA.

En avais-je besoin ?
N'avais-je pas mon cœur qui disait le contraire,
Vos vertus, vos bontés, le nom de Lamorlière
Si pur avec ses mœurs; mon amour, tout cela
Me parlait plus haut qu'eux.

LAMORLIÈRE.

Eh bien, Amarilla,
Que craignez-vous encore ; allons, cessez vos plaintes,
Et ne m'attristez plus de vos naïves craintes,
Ce juif voulait sur nous répandre la fureur
Que lui donnait l'exil...

AMARILLA.

Je vous crois, monseigneur,
L'infâme; il m'enlevait à mon bon gentilhomme!

LAMORLIÈRE.

A mon amour.

AMARILLA.

Cruel!

LAMORLIÈRE.

Un juif n'est point un homme.
C'est un paria maudit qui n'a plus rien d'humain,

Que le mal rend joyeux.

AMARILLA.

S'il revenait demain
Pour me maudire encor!

LAMORLIÈRE.

Mais cette voix étrange
Pourrait-elle aux enfers précipiter un ange?
S'il revenait, mon bras lui ferait de mon seuil
Descendre les degrés de la vie au cercueil.

AMARILLA.

Mon maître, mon seigneur, que vous me rendez fière
Est-ce à vous, est-ce à Dieu que je dois ma prière?
Tous deux vous me gardez...

LAMORLIÈRE.

Nos bras sont enlacés;
Le fort soutient le faible et le défend assez.

AMARILLA.

Comme monseigneur Dieu!

LAMORLIÈRE.

Reprenez donc courage,
Et de ce juif damné n'ayez aucun ombrage,

AMARILLA.

Hélas! je le voudrais : je tremble dans mon cœur,
Et malgré mon amour, je frémis, monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Ma reine, fiez-vous à la bonté divine...

AMARILLA.

Oh! ne me quittez plus!

LAMORLIÈRE.

Ne soyons plus chagrine.

AMARILLA.

Vous m'aimerez toujours?

LAMORLIÈRE.

A vous jusqu'à la mort.

AMARILLA.

Mêlons-nous à la fête...

LAMORLIÈRE.

Oui. (*à part*) Carnut ne vient pas.

## SCÈNE VI.

ISMAEL *revêtu d'un manteau; un large chapeau ombrage son visage.*

C'est ici le festin, oui, j'entends des convives
Les ris immodérés et les paroles vives.
Ne nous éloignons pas; il faut patiemment
Pour frapper à coups sûrs attendre le moment.
Il faut comme un larron nous cacher à leur vue,
Nous dérober à tous; l'heure n'est point venue.
Elle vient, patience, oh! ma haine et mon fiel
Renfermez-vous en moi, laissez agir le ciel;
Ne nous trahissons point à ces flots de lumière,
Et sans nous découvrir poursuivons Lamorlière;
Traînons-nous sur ses pas, attachons-nous à lui,
Que du ciel aux enfers il descende aujourd'hui;
Qu'il tombe, ange déchu, dans une nuit profonde,
Qu'à sa voix sans écho le remords seul réponde.
Huit jours se sont passés, voyez-vous, monseigneur,
Et ces huit jours maudits ont desséché mon cœur,

Ont blanchi mes cheveux, ne m'offrant d'esperance
Que l'aride plaisir que donne la vengeance;
Et c'est vous, monseigneur, qui m'ouvrez le chemin,
C'est vous qui vous perdez, qui me tendez la main;
C'est vous qui m'attirez vers ce lieu de délices
Que je vais, moi, bientôt, transformer en supplices;
Hâtez-vous d'épuiser avant la fin du jour
Tout ce que votre cœur peut contenir d'amour;
Inventez des plaisirs, cherchez de nouveaux charmes,
Enfants, jamais bonheur ne fut plus près des larmes.
Vous avez de ma vie étouffé le flambeau,
Huit jours de désespoir m'ont vu sur un tombeau
Me rouler et me tordre avec des cris de rage,
Et de ton nom maudit effrayer son ombrage;
Mais en fiel tant de pleurs là, se sont amassés;
A la vengeance, enfin. Du désespoir, assez!
Ah! vous n'entendez pas, tant votre joie est grande,
Le lion furieux qui rugit et demande
Son horrible curée; oui, vous êtes joyeux
Car des éclairs d'amour jaillissent de vos yeux;
Car pour vous l'hyménée ouvre une ère féconde,
Pour vous le Seigneur dieu de fleurs sème le monde;
Oui, rêvez à loisir, le juif, en ce moment,
Pour vos cœurs, beaux époux, invente un châtiment.
Du malheur d'Ismaël tous deux fûtes complices,
Ismaël pour vous deux prépare des supplices.

(*En ce moment entre Amarilla, en fixant ses regards sur le salon qu'elle quitte*).

Amarilla, c'est bien! Satan m'aide en ce jour.

Épions le moment. (*Il se retire derrière une colonne.*)

## SCÈNE VII.

AMARILLA, ISMAEL.

AMARILLA, *les yeux toujours fixés vers le salon.*)

Seigneur, à votre tour
Cherchez Amarilla, demandez votre femme,
Restez seul dans le bal ; riez, chantez...

ISMAEL.

Madame,
Pourrais-je à monseigneur adresser un seul mot?

AMARILLA, *regardant Ismaël.*

Quel est ton nom, d'abord?

ISMAEL.

Juif, bohême, ribaud,
Aucun de ces trois noms ici ne saurait plaire,
Faites-moi, sans cela, parler à Lamorlière ;
Il ignore mon nom.

AMARILLA, *rêvant.*

Juif... (*haut*) Qui t'amène ici?

ISMAEL.

Je veux voir monseigneur.

AMARILLA.

L'instant est mal choisi.

ISMAEL.

Il faut que je lui parle.

AMARILLA.

Il ne saurait descendre
A recevoir un juif à moins que de l'entendre...

ISMAEL.

Juif... je ne suis point juif.

AMARILLA.

Qu'est-tu donc, alors?

ISMAEL.

Rien.

AMARILLA.

Mais enfin, que veux-tu?

ILMAEL.

S'il vous plaît, le moyen,
D'arriver jusqu'au comte ou bien à la comtesse...

AMARILLA.

Elle est devant toi, parle.

ILMAEL.

Excusez ma hardiesse
Si je pénètre ici, mais un message...

AMARILLA.

Eh bien?
Achève, quel est-il?

ISMAEL.

Par la foi du chrétien
Comtesse, j'ai juré qu'au seigneur Lamorlière,
Je le remettrai seul.

AMARILLA, *à part.*

Quel étrange mystère!

ISMAEL.

Veuillez donc près de lui me conduire à l'instant.

AMARILLA.

Il me revient au cœur l'affreux pressentiment!..

Montre-moi ce billet (*à part*) Oh! tout mon corps frissonne.

ISMAEL.

Mais vous me le rendrez?

AMARILLA.

Sans doute. Donne, donne!

(*A part.*)

Écriture de femme, oh! monseigneur...

(*Lui remettant le billet.*)

Tu vois

Que je pourrais l'ouvrir, le lire à haute voix,
Et te mettre en défaut, malgré la foi jurée,
Mais pour Amarilla la parole est sacrée,
Prends-le donc...

ISMAEL.

Grand merci. Puis-je voir monseigneur?

AMARILLA.

Non, pas en ce moment; entier à son bonheur,
Aux plaisirs de la fête, à qui lui rend hommage,
Il ne peut recevoir ni toi ni ton message.

ISMAEL.

J'avais compté sur vous pour m'aider en ceci;
Dans ce billet peut-être avez-vous part aussi.

AMARILLA.

Je le crois, mais enfin, que veux-tu que je fasse?

ISMAEL.

Oh! ce que je ferais étant à votre place:
Le remettre vous-même, oui, je me fie à vous.
Remettez ce billet à votre noble époux.

AMARILLA.

D'où vient-il?

ISMAEL.

Je ne puis en dire davantage;
J'ai promis le secret...

AMARILLA.

Je ferai ton message,
Mais dis-moi qui t'envoie.

ISMAEL.

Hélas! qu'exigez-vous?
Peut-être en l'apprenant... cœur de femme est jaloux...

AMARILLA.

C'est une femme, dis?

ISMAEL.

Ne soyez point si vive;
Non, c'est moins que cela

AMARILLA.

Qu'est-ce donc?

ISMAEL.

Une juive...

AMARILLA.

Je le remettrai, donne. Encore un mot: son nom?

ISMAEL.

Sara!

AMARILLA.

C'est bien; sortez.

(*Amarilla suit des yeux Ismaël, qui la regarde avec defiance et sort lentement.*)

AMARILLA.

Oh! terrible soupçon.

Que contient ce billet? Ouvrons-le.

(*Elle brise le cachet et le parcourt en tremblant.*)

ISMAEL, *qui observe les mouvements d'Amarilla.*

L'imprudente!
A hâter ses tourments combien elle est ardente.
Tu secondes mes vœux; bien, lis, Amarilla,
Ismaël ton démon espérait en cela.

AMARILLA.

Oh vengeance du ciel! oh trahison infâme!

ISMAEL.

Le trouble et la fureur s'emparent de son âme,
Bien!

AMARILLA.

Quoi! lorsque l'hymen est à son premier jour,
Quand Dieu tient nos serments un rendez-vous d'amour!
Et vous ne tremblez pas!

ISMAEL.

La voilà sur l'abîme.

AMARILLA.

Mais ignorez-vous donc que Dieu punit le crime?

ISMAEL.

Il l'apprendra bientôt. (*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

AMARILLA.

Vous ne le ferez pas,
Allons auprès de lui pour retenir ses pas...
(*Regardant dans le salon*)
Il n'est pas au salon; tout le sang de mes veines

Abonde dans mon cœur, sont-ce des craintes vaines
Qui m'agitent? Sara! ce nom me fait horreur.
Oh! fille du démon, qui brises mon bonheur,
Sara! fille maudite au jour de ta naissance,
Ne crains-tu rien de moi, de moi que l'on offense?
Oh! tu ris, n'est-ce pas? oui, vous riez tous deux,
De l'hymen aujourd'hui vous flétrissez les nœuds;
Vous riez de la foi que l'on doit à l'épouse,
Tremble, tremble, Sara! car moi, je suis jalouse.
Un rendez-vous chez moi! mais si je m'y rendais,
Moi-même à mon époux si je me présentais...
Sans forfaire à l'honneur, moi, je puis bien m'y rendre;
Oui, c'est cela, partons; comment vais-je m'y prendre?
Relisons ce billet : « Je me rends à vos vœux,
« J'ai mis une mantille, un voile sur mes yeux;
« Le valet qui m'attend peut rester à la porte,
« Je me présenterai, comte, faites en sorte
« Qu'il se trouve présent pour me conduire à vous...
« A bientôt, monseigneur. » C'est assez, hâtons-nous!
Avant toi j'y serai, juive à l'âme damnée
Mon Dieu! secondez-moi pour venger l'hyménée.
(*Elle revêt une mantille, jette son voile sur son visage et sort. Ismaël, pendant cette scène, a suivi des yeux tous les mouvements d'Amarilla.*)

## SCÈNE IX.

ISMAEL, DELATOUR, CARNUT.

ISMAEL, *à Delatour, qui paraît s'entretenir dans le fond avec des seigneurs.*

Venez çà, monseigneur.

DELATOUR.

Que veut ce bohémien?

ISMAEL.

Venez, écoutez-moi, surtout écoutez bien...

DELATOUR.

Parle donc.

ISMAEL.

Monseigneur, une femme vous aime,
Et veut un rendez-vous sur le champ, ce soir même;
Moi, je viens vous chercher...

DELATOUR.

Ceci n'est rien qu'un jeu,
Je crois qu'ici, l'ami, tu ments comme un hébreu.

ISMAEL.

Non, je parle en chrétien; vous ferez-vous attendre?
Ferez-vous de douleur mourir un cœur si tendre?
Suivez-moi, suivez-moi...

DELATOUR.

Son nom?

ISMAEL.

Vous le saurez;
De sa bouche, ce soir, comte, vous l'apprendrez.

DELATOUR.

De son visage au moins daigneras-tu m'instruire?

ISMAEL.

Il est suave et doux; laissez-moi vous conduire...

DELATOUR.

Fort bien. Où marchons-nous?

ISMAEL.

Au pavillon secret.

DELATOUR.

Que dis-tu ?

ISMAEL.

Venez donc ; venez, sans plus d'apprêt.

DELATOUR.

Pourquoi dans cet endroit ?

ISMAEL.

Inutile langage:
Parce qu'on ne veut pas vous montrer son visage,
Respectez son secret ; craignez-vous un amour,
Et ne seriez-vous plus le comte Delatour ?

DELATOUR.

Si ; je cours embrasser ma nouvelle conquête.

ISMAEL, *courant au manteau.*

Cachez sous ce manteau ce riche habit de fête...

DELATOUR.

C'est juste ; donne. Allons au pavillon secret.

CARNUT *avec précipitation, à Delatour, qui tourne le dos.*

La voici, monseigneur.

ISMAEL, *vivement.*

Bien. On s'y rend, valet !
(*A Delatour, en l'entraînant.*)
Venez ! venez !

CARNUT, *sortant de l'autre côté.*

Fort bien ; que le ciel le conduise.

## SCÈNE X.

LAMORLIÈRE, *seul.*

Cette attente me tue, et m'oppresse et me brise ;

Carnut m'a-t-il trompé? je tremble; rien encor!
Chaque instant qui s'enfuit me dérobe un trésor...
Et Sara ne vient pas... Cette attente me tue,
Sous un poids accablant mon âme est abattue.
Enfin, de cette enfant, qui donc me parlera?
Rien... rien... Damnation! Oh! ma belle Sara,
Pourquoi donc mettre ainsi mon âme à la torture;
A quoi bon prolonger les tourments que j'endure...
(*Allant à la fenêtre et jetant un coup d'œil dans le jardin.*)
Que vois-je, Amarilla! quelle étrange pâleur!..
Je me sens pénétré d'une affreuse terreur;
Sait-elle...

## SCÈNE X.

LAMORLIÈRE, AMARILLA.

AMARILLA, *en désordre, pâle, effarée.*
Monseigneur...

LAMORLIÈRE.
Qu'avez-vous donc, Madame?

AMARILLA.
Vous portez une épée... et je suis votre femme...

LAMORLIÈRE.
Qui songe à le nier?

AMARILLA.
Cette arme tirez-la!

LAMORLIÈRE.
Je ne vous comprends pas.

AMARILLA.
Vengez Amarilla!

LAMORLIÈRE.

Qu'entends-je ! vous venger...

AMARILLA.

La colère, la honte
Font sanglotter ma voix... Mon Dieu! j'étouffe... Comte
On vient de m'outrager !....

LAMORLIÈRE.

Vous? Amarilla !

AMARILLA.

Moi.
C'est affreux, monseigneur... Insultée !.. et pourquoi ?
Et par qui? Je ne sais... C'est une lâche offense
Dont il faut, voyez-vous, que nous tirions vengeance ;
Car vous nous vengerez, car je tiens votre bras,
Oui, oui, vous le tuerez, monseigneur, n'est-ce pas?

LAMORLIÈRE.

Je ne comprends pas bien ; expliquez-vous, Madame...

AMARILLA.

Je dis qu'on vient, monsieur, d'insulter votre femme...

LAMORLIÈRE.

Mais vous me torturez ; répondez : où cela?

AMARILLA.

Dans votre pavillon...

LAMORLIÈRE.

Vous avez été là?..
Quel infernal démon a pu vous y conduire?

AMARILLA.

Quel démon, dites-vous? Ah! c'est horrible à dire!
La jalousie aveugle et ces pressentiments

Qui de mon amour triste augmentent les tourments...
Vous allez me comprendre ; un homme, tout à l'heure,
Cauteleux, de ses pieds, souillant votre demeure,
Me demande, s'approche, et me remet pour vous
Ce billet... Lisez donc...
(*Pleurant*) C'était un rendez-vous...

LAMORLIÈRE, *à part.*

On me tend en ces lieux quelque piége funeste !

AMARILLA.

De la part de Sara ! Ah ! monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Le reste ?
Dites !...

AMARILLA.

Enfin, troublée et le chagrin au cœur,
Furieuse, je cours pour venger mon honneur ;
Je combats un dessein que mon amour affronte...
Ce n'est pas mon époux que je trouve... mon comte...
Pitié, pitié !...

LAMORLIÈRE.

Qui donc alors vous attendait ?

AMARILLA.

La honte !...

LAMORLIÈRE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parlez bas... Si l'on vous entendait...

AMARILLA.

A quoi bon le cacher, la noce va m'entendre,
A tous les conviés, comte, je vais apprendre
L'insulte qu'on m'a faite, et que vous, monseigneur,

Vous allez sur-le-champ, jaloux de votre honneur,
Sous les regards de tous, à l'épée, à la hache,
Rechercher l'insolent qui parmi nous se cache,
Briser son écusson, ou, comme un vil valet,
Le jeter au bourreau, monseigneur, s'il vous plait...

LAMORLIÈRE.

Il nous faut entre nous étouffer cette affaire...

AMARILLA.

La honte est là, debout, et vous voulez la taire!
Vous ne voyez donc pas ce voile qu'une main
A flétri sur mon front, ces fleurs qui de mon sein
Tombèrent sous ses pieds, quand, méprisant mes larmes
Il m'outrageait!.. Il est ici des hommes d'armes,
Puisque de votre honneur vous n'avez pas souci
D'autres me vengeront, Delatour est ici....
Monseigneur, battez-vous, ou j'appelle! ...

LAMORLIÈRE, *avec colère.*

Silence!

## SCÈNE XII.

AMARILLA, LAMORLIÈRE, ISMAEL.

ISMAEL.

Qui n'obtient pas justice a pour lui la vengeance...

LAMORLIÈRE, *tombant sur un fauteuil.*

Ismaël!..

AMARILLA, *brisée, aux pieds de Lamorlière.*

Oh! le juif!

ISMAEL, *à Lamorlière.*

Oui, tremble maintenant
Courbe ton front maudit sous mon poids accablant...

Reste-là, comme l'ombre unie à la statue;
Tombe, faible et brisé, sous mon souffle qui tue,
Car ma haine aujourd'hui te saisit par le corps,
Et pèse sur ton cœur lourde comme un remords.
Comte, un jour, jour infâme et d'horrible souillure,
Un jour que la débauche animait ta luxure,
Que ton cœur ulcéré, brûlant d'impurs désirs,
Te jetait à travers d'étourdissants plaisirs,
Des plaisirs de bandit ! tu commis l'œuvre infâme
De répandre la honte au cœur pur d'une femme,
D'empoisonner sa vie, et de lui mettre au front
Avec ton souffle infect, la rougeur de l'affront.
Tu fus sourd à ses cris, à ses chastes alarmes,
Comte, tu l'as flétrie au milieu de ses larmes.
Sans écouter la voix qui demandait merci,
Qui te demandait grâce, ô jeune homme endurci !
Sans pitié pour les pleurs d'une aussi faible femme,
Sans en être touché, tu jetas dans son âme,
Le désespoir, la honte avec la mort !..

AMARILLA, *se cachant le visage..*

Horreur !

ISMAEL.

Comme un bourreau, tu pris et la vie et l'honneur !
Enfin, j'en ai fini de ce terrible compte.
Moi, je viens de laver la honte par la honte;
Moi, je me suis vengé; J'ai venge mon honneur;
J'ai promis, j'ai tenu. Qu'en pense monseigneur ?

AMARILLA, *à Lamorlière.*

Vous ne répondez rien ! Faites taire cet homme,

Dites-lui donc qu'il ment!

ISMAEL, *continuant.*

Eh quoi! mon gentilhomme,
Il te fallait encor l'âme de mon enfant,
Et, tigre furieux, dans ton antre sanglant,
Tu voulais attirer cet ange de tendresse,
T'enivrer de son sang, profaner sa jeunesse,
Respirer ses sanglots, t'inonder de ses pleurs,
Et vivre de sa vie en raillant ses douleurs!
Ce n'était point assez d'avoir tué la mère,
D'avoir flétri l'époux; c'était l'honneur d'un père
Qu'il fallait à ta rage. Insensé! Pensais-tu
Que le malheur jamais abattrait ma vertu?
Pensais-tu que j'irais, comme un esprit vulgaire,
Oublier, dans mon mal, que le ciel m'a fait père?
Que je dois à ma fille et mes soins et mes jours?
Comte, mes yeux sur elle étaient fixés toujours.
Et lorsque ton valet vint, avec ton message,
Mon cœur, dans ma poitrine, en a bondi de rage:
D'elle, alors je quittai mon regard un instant
Pour découvrir le piège où tombait mon enfant.
J'ai vu ton infamie, et ma haine mortelle,
En moi s'est éveillée avec un nouveau zèle.
Comprenant son devoir, ma fille a répété
Le discours, mot à mot, que son père a dicté,
Si bien que désormais ma vengeance est complète.
Maintenant, monseigneur, que j'ai payé ma dette,
La vôtre, au nom du roi.

(*Il lui présente un titre de créance.*)

LAMORLIÈRE.

Tu seras satisfait
Car je veux dénoncer ton infâme forfait.
L'échafaud, le gibet,.. oui, des bourreaux !

ISMAEL.

Bien, comte,
Allez, en m'accusant, proclamer votre honte.

LAMORLIÈRE.

Désespoir ! jour maudit ! pourquoi t'ai-je cherché ?

AMARILLA.

Mon bras de votre bras, Monsieur, s'est détaché ;
Tout amour dans mon cœur comme une ombre s'efface.
Aux clartés que ce juif répand sur votre face ;
Je vois le criminel et ne vois plus l'époux.
Ah ! je fus sans pitié par tendresse pour vous !
Aveuglée ! aujourdh'ui, mon regard se dessille,
J'écrase sous mes pieds la tête du reptile ;
Passez vos jours sans joie et sans paternité,
Périsse votre gloire, et que l'obscurité
Sur votre nom maudit s'amasse et se prolonge,
Que la rouille des temps avidement le ronge !
Amarilla rougit de vous appartenir,
Vous hait dans le présent, vous hait dans l'avenir !
(*Elle sort.*)

ISMAEL.

Adieu donc, monseigneur !

LAMORLIÈRE.

Tout espoir m'abandonne.
Tout m'échappe !..

(*Son de trompe à l'extérieur. On entend la voix du crieur public qui dit ces mots*) :

« Nous, par la grâce de Dieu roi de France : Ordonnons au « prévôt, à nos officiers et justiciers, de saisir tout juif ou « juive qui n'aurait point évacué le royaume de France. »

(*Le crieur s'éloigne en prononçant d'autres mots que l'on ne comprend pas.*)

Ah !

ISMAEL.

Qu'entends-je !

LAMORLIÈRE.

A moi donc ta personne !
Juif ! misérable juif ! à genoux ! à genoux !
L'heure expire, entends-tu ?

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLAMEL, CRAON, LE PRÉVOT, SEIGNEURS.

CRAON.

Quel bruit vient jusqu'à nous,
Lamorlière ?

LAMORLIÈRE.

Venez partager ma surprise,
Un juif, un mécréant, a conçu l'entreprise
D'échapper à la loi qui le frappe aujourd'hui.
Dans sa perte voulant m'entraîner avec lui,
Il vient me demander une main protectrice.
Je respecte mon roi, son ordre et sa justice
Et le livre à ses coups ; qu'au tribunal de Dieu
Apparaisse bientôt l'âme de cet hébreu.

ISMAEL.

Misérable !

FLAMEL, *à Ismaël.*

Ismaël !

LAMORLIÈRE, *au prévot.*

Saisissez ce rebelle.

ISMAEL, *à Flamel.*

Mon enfant ! ma Sara !

FLAMEL, *à demi-voix.*

Je veillerai sur elle.

ISMAEL.

Merci ! merci !...

LAMORLIÈRE, *au prévôt.*

Prévôt, exécutez la loi.

LE PRÉVOT.

Juif, je te fais captif.

ISMAEL.

Captif !

LE PRÉVOT.

Au nom du roi...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

Une salle dans l'hôtel Saint-Paul ; un rideau parsemé des fleur de lys traverse la scène et masque une partie de cette salle ; à droite une petite porte simulant l'entrée d'un cachot.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMEL, ZAMET, debout près la porte du cachot.

*(On frappe trois coups en dehors, Zamet va ouvrir.)*

FLAMEL, *entrant.*

Bonjour, Zamet.

ZAMET.

Bonjour.

FLAMEL.

Nous faisons bonne garde?...

ZAMET.

Comme cerbère au Styx ; j'écoute, je regarde.

FLAMEL.

Tu fais bien ton métier.

ZAMET.

On me paye, après tout.

FLAMEL.

C'est juste, l'on se doit à son devoir ; surtout...

ZAMET.

Lorsque le maître est large et que la solde est bonne...

FLAMEL.

Bien entendu, Zamet, donnons à qui nous donne.

ZAMET.

Au reste je ne sers que des hommes de bien
Qui paient largement...

FLAMEL.

Aux autres doit-on rien?

ZAMET.

A qui comprend ceci, mes yeux et mes oreilles...

FLAMEL.

On t'a recommandé l'homme que tu surveilles?

ZAMET.

Le juif, vous voulez dire?

FLAMEL.

Oui...

ZAMET.

L'ordre est positif,
S'il s'échappe, on me pend; aussi je suis actif,
Et je surveille bien...

FLAMEL.

La chose en vaut la peine,
Contre ce malheureux n'as-tu pas quelque haine?

ZAMET.

Du tout.

FLAMEL.

Tu le plains?

ZAMET.

Non; ni haine, ni pitié.

FLAMEL.

Pour toi, tu sais, Zamet, que j'ai grande amitié.

ZAMET.

Je le sais...

FLAMEL.

Eh bien donc, sans que cela t'expose,
Laisse-moi voir ce juif...

ZAMET.

Qui, vous? l'étrange chose!

FLAMEL.

Je voudrais lui parler seulement un instant,
Ou plutôt non pas moi, mais au moins son enfant;
Une fille, Zamet, qui voudrait voir son père,
Une pauvre orpheline,... accède à ma prière,
Cela peut s'accorder, tu parais indécis...

ZAMET.

Du tout...

FLAMEL, *lui donnant de l'argent.*

Pour toi, Zamet.

ZAMET, *à part.*

Dix écus parisis...

FLAMEL.

Va, pour être geôlier, tu n'en es pas moins homme,
Laisse-toi donc toucher... (*Il lui donne encore.*)

ZAMET.

Peste, il double la somme.

FLAMEL.

C'est un faux point d'honneur qui règle ton devoir,
L'extrême probité, sache donc mieux y voir,

Laisse à d'autres, crois-moi, cette crainte vulgaire,
Qui sert un malheureux est bien loin de mal faire.
Obéis à ton cœur, va, ne redoute rien,
Par le Christ, mon sauveur, agis donc en chrétien!
(*Il lui donne encore*).

ZAMET.

Vous me gagnez le cœur...

FLAMEL.

Je connais ta belle ame,
Donc, nous sommes d'accord sur ce que je réclame?

ZAMET.

Si Dieu me punissait pour cette trahison...

FLAMEL.

Sur ce point-là, Zamet, peut-être as-tu raison...
(*Il détache une croix de son cou*).
Tiens, prends cette croix d'or. Aurais-tu fait un crime,
Qu'elle te sauverait de l'éternel abîme;
Par son pouvoir le mal prend la douceur du miel.
Puis-je compter sur toi?

ZAMET, *prenant la croix*.

Je veux gagner le ciel.

FLAMEL.

Ouvre donc...

ZAMET, *convoitant du regard la chaîne d'or pendue au cou de Flamel*.

Un moment; c'est peut-être peur vaine,
Mais si je la perdais...

FLAMEL, *détachant sa chaîne*.

C'est juste; à cette chaîne,

Attache-là, Zamet; allons, remplis mon vœu.

ZAMET.

Oui, maître; maintenant, j'ai fait pacte avec Dieu.
Je vais ouvrir.

(*A Sara, en dehors*)

Entrez.

## SCÈNE II.

ZAMET, FLAMEL, SARA.

FLAMEL, *à Sara, qui entre.*

Le ciel nous est prospère,
Approche, mon enfant, tu vas revoir ton père!

ZAMET, *à part.*

Démon! quel air, quels yeux! j'en suis tout ébloui.

SARA.

Mon père! Où donc est-il? Conduisez-moi vers lui...

FLAMEL.

Si nous réussissons, et j'en ai l'espérance,
Le roi pardonnera...

SARA.

Je crois à la clémence,
Comme je crois, par vous, aux hommes généreux.

FLAMEL.

Il faut bien l'avouer, c'est un coup hasardeux;
Enfin, tente son cœur, le reste me regarde
(*A Zamet.*)
Vas chercher le vieillard que tu tiens en ta garde.

ZAMET.

J'y cours.

FLAMEL, *à Sara.*

Prenons courage.

FLAMEL, *à Zamet.*

Sortons un peu...

## SCÈNE III,

SARA, ISMAEL (En costumes de deuil.)

SARA.

C'est lui que je revois; dans quel état, grand dieu!
Le cœur de son enfant seul peut le reconnaître,
Tant le voilà changé ; le jour qui vient de naître
Le verrait-il mourir?

ISMAEL, *la tête penchée sur sa poitrine et accablé.*

Quand je n'ai plus d'espoir,
Quand l'échafaud est prêt, qui veut encor me voir?

SARA.

Qu'il est pâle, ô mon Dieu!

ISMAEL.

Sara n'est plus en France;
Nulle autre qu'elle, hélas! peur calmer sa souffrance,
N'oserait pénétrer jusqu'au pauvre vieillard;
Je ne la verrai pas avant mon long départ.

SARA, *se précipitant dans les bras d'Ismaël.*

Mon père!

ISMAEL.

Mon enfant! mon enfant!

SARA.

Mon bon père!

Voilà donc ma Sara; c'est bien toi que je serre,
Ma fille, sur mon sein... Allons, sèche tes pleurs...
Dans la félicité s'éteignent mes douleurs...
Oh! tu peux maintenant ordonner que je tombe,
Voici l'ange, oh mon Dieu! qui priera sur ma tombe!

SARA.

Serait-il vrai, mon père; allez-vous donc mourir?

ISMAEL.

Je n'ai pas dit cela; non, non, c'est le plaisir...
On a de ces moments, oh! ma fille, où la joie
Inonde la raison, la suffoque et la noie;
Ton père est insensé, vois-tu bien, mon enfant;
Puis l'âge, ma Sara, l'âge l'accable tant,
Pour lui tout est fardeau, car telle est sa faiblesse,
Mon Dieu, qu'un peu de joie est un poids qui l'oppresse,
Qui trouble son esprit; quittons cet air chagrin,
Je veux que ton front pur redevienne serein;
Oui, souris au vieillard, enfant, il le désire,
Car voilà bien longtemps qu'il n'a vu ton sourire...

SARA.

Vous avez bien souffert...

ISMAEL.

Oui, d'être loin de toi.
Mais comment as-tu fait pour venir jusqu'à moi,
Tes pleurs ont-ils fléchi la garde qui surveille?...

SARA.

Non, l'or seul a tout fait; c'est l'amitié qui veille
Sur vous, sur votre enfant, qui me met dans vos bras...

ISMAEL.

Bon Flamel!

SARA.

Noble cœur; toujours il suit mes pas.

ISMAEL.

Ses soins, de mes bourreaux trompant la vigilance,
M'ont fait tout oublier. Allons, de la prudence,
Ne crains rien; pour ton père, il n'est aucun danger,
Mais toi-même, à tes jours, enfant il faut songer.
La loi qui me retient peut te saisir de même.
Quel désespoir alors pour ton père qui t'aime,
Apprendre que ma fille est aussi dans les fers,
Ce serait le plus grand des maux que j'ai soufferts;
Pour prolonger ma vie, allons, songe à la tienne,
Enfant, ton existence est désormais la mienne,
Si tu meurs, je mourrai!...

SARA.

Moi, causer votre mort!
Oh! je vivrai, mon père.

ISMAEL.

Oui, vivre est un effort,
Et je l'attends de toi, comble mon espérance,
Sara, sans plus tarder, il faut quitter la France.

SARA.

Vous voulez m'éloigner sans espoir de retour.

ISMAEL.

Enfant, il faut partir avant la fin du jour...

SARA.

Non, Flamel m'a tout dit, voyez-vous, leur justice,

Je le sais va bientôt vous conduire au supplice;
Vous voulez m'éloigner, et vous allez mourir!
Votre sort est le mien, je ne veux pas partir;
Eux vous tuer, hélas! ils me rendront mon père,
Mes larmes fléchiront leur injuste colère,
Car ils m'écouteront : on écoute un enfant
Qui se traîne à genoux jusqu'aux pieds du puissant,
Qui pleure et qui se tord devant des hommes d'armes,
Quand cet enfant est faible et qu'il n'a que ses larmes,
Qu'il est seul, sans soutien, on écoute en émoi
La voix qui part d'en bas et monte jusqu'au roi;
Devant la majesté la fureur doit se taire,
C'est un droit qu'a l'enfant d'implorer pour son père,
Laissez-moi cet espoir, laissez-moi près de vous,
Votre enfant vous en prie en baisant vos genoux.

ISMAEL.

Sur mon cœur, sur mon cœur!...

SARA.

Vous voulez que je reste...

ISMAEL.

Faut-il qu'à mon enfant je devienne funeste,
Quand j'ai béni ses jours, dois-je ouvrir son tombeau?...

SARA.

Vous aimez votre enfant d'un amour grand et beau,
Car, craignant qu'à la honte un jour elle succombe,
Vous voulez l'enfermer avec vous dans la tombe,
La rendre pure à Dieu... Oh! laissez-moi l'orgueil
De dormir avec vous dans le même linceul.

ISMAEL.

Partager mon tombeau... Qui? toi si jeune encore,
Quand ton front resplendit des feux de son aurore!
Non, non... jamais!... jamais... Va retrouver Flamel,
Pars, enfant, pars de suite, au nom de l'Éternel,
N'attends pas plus longtemps, va, dis-lui qu'il te donne
Costume et sauf-conduit, va-t'en, Dieu te l'ordonne,
Le danger suit tes pas, il croît de toute part
Au coucher du soleil, fuis sans plus de retard;
Dans l'exil, ma Sara, va rejoindre nos frères,
Va pleurer avec eux sur nos longues misères,
Pars sans te retourner, prends le plus court chemin,
Laisse derrière toi cet autre Benjamin
Dont le sang doit bientôt inonder les murailles,
Et la faim, jour par jour, dévorer les entrailles,
Qui verra ses enfants expirer au berceau,
Les vieillards massacrés aux portes du tombeau;
Cet autre Benjamin qui maudira ses armes,
Benjamin dont le sang se perdra dans les larmes!
Qui mourra lentement, le cœur gonflé de fiel,
Après avoir subi tous les fléaux du ciel;
Dont le premier des fils, pour fermer sa paupière,
N'aura qu'une main froide, une main étrangère,
Car il est un vengeur de l'hospitalité,
Les peuples l'apprendront dans la postérité...
Fuis-le, Sara, fuis-le!

SARA.

Moi, fuir, et vous, mon père,...

ISMAEL.

Ma fille, obéis-moi...

SARA.

Je veux revoir ma mère...

ISMAEL.

Tu dois prier pour elle...

SARA.

Hélas!

ISMAEL.

Il faut partir.

SARA.

Mais avant, mon bon père, allez-vous me bénir?

ISMAEL, *les yeux au ciel.*

Oh! Dieu qui vois nos maux, de cette faible tête,
Éloigne pour toujours le bruit de la tempête;
Oh! fais-lui respirer un air divin et pur,
Qu'à son ciel obscurci reparaisse l'azur,
Pour mon enfant, mon Dieu, fais refleurir la terre,
Veille sur elle, ô toi qui deviens son seul père,
Adieu, ma fille, adieu! le ciel entend ma voix.

SARA.

Adieu, mon père, adieu pour la dernière fois!
(*Sara s'éloigne, puis revient subitement se précipiter dans les bras de son père.*)
Encore un seul baiser...

ZAMET, *entrant avec précipitation.*

Monseigneur Lamorlière...
Dérobez-vous à lui...

(*Entraînant Sara dans le cachot.*)
Là, là... (*Il referme la porte.*)

ISMAEL.

Que vient-il faire?...

## SCÈNE III.

LAMORLIÈRE, ISMAEL.

LAMORLIÈRE, *au geôlier.*

Laisse-nous. (*à Ismaël*) Ismaël, dans une heure la mort,
Tu m'entends?...

ISMAEL.

Je suis prêt...

LAMORLIÈRE.

La victoire au plus fort
Est enfin demeurée; à moi ton agonie
Fiévreuse et convulsive, à mon tour l'ironie,
A moi ta vie, à moi; tu sais le châtiment
Que l'on t'a réservé? tu seras pendu...

ISMAEL.

Quand?
Hâtons-nous d'en finir.

LAMORLIÈRE.

Le gibet qui s'élève
Pour te montrer à tous au milieu de la grève,
Les bourgeois réunis, les archers, le bourreau,
Les ris, l'anxiété d'un plaisir si nouveau,
Le charme anticipé dont la foule s'enivre,

Tout me dit que bientôt tu cesseras de vivre,
Par ma bouche, Ismaël, le néant a parlé.

ISMAEL.

Le juif en t'écoutant, jeune homme, a-t-il tremblé?
Dis, voit-on la frayeur se glisser sous ses rides,
Contemple-t-il la mort avec des yeux timides?
Regarde; réponds-moi; pour éviter ses coups,
Humblement le voit-on ramper à tes genoux?
Me voit-on implorer une pitié stérile?
Sur la terre, à tes pieds, suis-je comme un reptile?

LAMORLIÈRE.

N'est-il aucun moyen d'abattre ton orgueil?

ISMAEL.

Essayez, monseigneur...

LAMORLIÈRE.

Je connais un écueil
Qui saura le briser, redoute encor ma rage,
Car j'en possède assez pour dompter ton courage.
A mon ressentiment c'est peu qu'un échafaud :
Des douleurs et des cris, voilà ce qu'il lui faut,
Un désespoir amer suivi des pleurs de l'ame,
Oui, c'est la mort du cœur qu'avant tout il réclame,
C'est un mal déchirant, vif, horrible, éternel,
Qui te suive partout, tu m'entends, Ismaël!
A l'heure de la mort, même à tes funérailles,
Et qui sur le gibet te torde les entrailles.

ISMAEL.

Misérable insensé, qui rêves des tourments

Quand Dieu vient m'enlever au fardeau de mes ans;
Vain espoir, ne crois pas que par des soins futiles,
Je rachète des jours devenus inutiles;
Joie et bonheur m'ont fui; la mort, voilà mon bien,
Que peux-tu m'enlever à moi qui n'ai plus rien?

LAMORLIÈRE.

Il te reste un enfant...

ISMAEL.

Ma fille...

LAMORLIÈRE.

Oui, ta fille...

ISMAEL.

Misérable, tais-toi, cette étoile qui brille
A mon ciel obscurci, peux-tu me la ravir?

LAMORLIÈRE.

Ismaël, avant peu tu la verras pâlir...

ISMAEL.

Pour t'arracher le cœur, eh quoi! je suis sans armes!

LAMORLIÈRE.

Tu verras ton enfant se flétrir dans les larmes...

ISMAEL.

Et rien, rien, oh! Seigneur, un éternel enfer,
Prends mon âme et mon corps, mais un morceau de fer...

LAMORLIÈRE, *tirant son épée d'un air menaçant.*

Juif, en voici; Sara, devenant ma maîtresse,
Pour moi deviendra donc une arme vengeresse...

ISMAEL.

Mon enfant, mon enfant!

LAMORLIÈRE.

Après son déshonneur,

Mes valets, tour à tour, disputeront son cœur.
Puis le roi des ribauds...

ISMAEL.

Quelle lâche infamie!...

LAMORLIÈRE.

Puis je la jetterai dans la truanderie;
Je sais qui la recèle, et je vais aujourd'hui
La dérober aux mains de son plus ferme appui...
Ne crois pas m'échapper.
(*Allant à la porte du cachot.*)
Cette porte est solide...
Qu'as-tu donc? tu pâlis...

ISMAEL.

Un enfant si candide.
Mais ne crains-tu pas Dieu!...

LAMORLIÈRE.

La justice, aujourd'hui,
En me vengeant de toi t'enverra devant lui.
Tes juges vont venir, à bientôt ton cortége,
A bientôt le gibet! (*Il sort; Ismaël reste anéanti.*)

## SCÈNE IV.

ISMAEL, SARA, ZAMET.

SARA, *s'avançant vers Ismael.*

Mon père, partirai-je?

ISMAEL, *ouvrant ses bras, Sara s'y précipite.*

Ruth était vertueuse, oui, voilà bien son sang,

Voilà bien son orgueil ; venez tous maintenant.
(*A Zamet.*)
Cette enfant reste ici...

ZAMET.

Je le savais d'avance,
Avec Flamel pour çà je suis d'intelligence.

SARA.

Qu'avez-vous? vous tremblez...

ISMAEL.

Je tremble sur ton sort.
Mourir !...

SARA.

Le déshonneur...

ISMAEL.

Non, non, plutôt la mort!...
Viens... (*Ils entrent dans le cachot.*)

ZAMET, *fermant la porte.*

Je n'y comprends rien; je cherche en vain la cause
Pour laquelle Flamel dans ceci s'interpose,
Quel intérêt prend-il au sort de ce captif?
Si c'était un chrétien, passe encor, mais un juif!...
Nul doute que ceci nous dérobe un mystère.
Que m'importe, après tout, ce n'est pas mon affaire.
Quel est ce bruit de pas? Ah! c'est déjà la cour?
Pour ce juif, je crois bien que c'est le dernier jour;
Encor un pour Pluton!

(*Il reste debout près de la porte.*)

## SCÈNE V.

Le rideau du fond s'ouvre ; salle de justice tendue de tapisseries bleues parsemées de fleurs de lys d'or ; fenêtres au fond taillées en ogives ; au milieu de la salle, un fauteuil découpé et sculpté ; à droite et à gauche, plusieurs siéges où vont s'asseoir des magistrats revêtus de leurs insignes ; gardes.

LAMORLIÈRE, MONTAIGU, en costume de magistrat.

LAMORLIÈRE.

Montaigu, la justice
M'accordera sa mort, car il faut qu'il périsse...

MONTAIGU.

Certainement !

LAMORLIÈRE.

Je crains qu'il obtienne merci,
Car Charle étant présent, il sera juge aussi...

MONTAIGU.

Pour cela, ne crains rien, Charle est dans sa démence,
Que pourra-t-il ?

UN SEIGNEUR.

Messieurs, notre sire s'avance...

LAMORLIÈRE.

Ah !

UN PAGE, *annonçant.*

Monseigneur le roi !

UN SECOND PAGE.

Place au roi !

MONTAIGU, *à Lamorlière.*

Toujours dans sa démence, Ismaël est à moi !

## SCÈNE VI.

CHARLES VI, LAMORLIÈRE, MONTAIGU, ISMAEL, LE GRAND PRÉVOT.

(*Charles VI entre appuyé sur un homme d'armes, la tête penchée sur sa poitrine; il paraît étranger à tout ce qui l'entoure.*

MONTAIGU, *sur un siége à la droite du roi.*

(*Au grand prevôt*)

Amenez le coupable...

(*Zamet ouvre le cachot et va chercher Ismaël.*)

(*A Ismaël qui entre pâle et défait.*)

Hébreu, la cour suprême
Réunie aujourd'hui devant le roi lui-même,
Sur ta rebellion appelée à juger,
Au nom de notre roi va donc t'interroger...

LAMORLIÈRE, *au prevôt.*

Il est en ce moment plus pâle qu'un fantôme!

MONTAIGU.

Ordre vous fut enjoint de sortir du royaume,
Dans la proscription vous fûtes tous compris,
Toi, t'y voulant soustraire, Ismaël, on t'a pris;
En désobéissant tu t'es rendu coupable,
Et l'édit déclarant qu'il serait punissable
De la peine de mort, celui qui sous huit jours
Ne serait pas parti, justice aura son cours;
Dis-nous donc quels motifs ont pu te faire enfreindre
L'ordre qui t'a proscrit et qui vient de t'atteindre...
Parle...

ISMAEL.

C'est un secret entre le ciel et moi...

MONTAIGU.

Songes-tu que ta tête appartient à la loi ?

ISMAEL.

Je suis résigné...

MONTAIGU.

Juif, écoute ta sentence...

LAMORLIÈRE.

Enfin le voilà donc l'instant de la vengeance !

MONTAIGU.

Ton crime reconnu, la cour, au nom du roi,
Fait tomber sur ton front la rigueur de la loi,
Tu mourras avant peu d'un ignoble supplice,
Pour venger à la fois Dieu, le roi, la justice ;
Privé de sépulture, Ismaël, le gibet
Sera ton seul tombeau ; juif, tel est notre arrêt.

LAMORLIÈRE.

Bien jugé, Montaigu !

ISMAEL.

Que le bourreau s'apprête,
On peut la faire choir, mais non courber ma tête...

MONTAIGU, *désignant Ismael.*

Grand prevôt, au supplice !

ISMAEL, *aux gardes qui veulent le saisir.*

Arrière ! (*au roi*) Monseigneur,
Avant d'aller à Dieu, je me fais délateur.
(*Appelant*) Sara !

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SARA.

SARA.

Mon père !

ISMAEL.

Viens!

(*Il l'enlace dans ses bras et s'avance vers le roi.*)

Le bourreau, qu'il arrive...

Deux gibets, s'il vous plaît, roi, cette fille est juive.

(*Charles lève son front, regarde vaguement Ismael et retombe dans son premier état.*)

LAMORLIÈRE.

Sara! damnation!

SARA, *aux gardes qui veulent la saisir.*)

Laissez-moi, laissez-moi!

LAMORLIÈRE.

Éloignez-là...

SARA, *instinctivement.*

Messieurs, je veux parler au roi...

(*Tous s'éloignent; Sara s'avance jusqu'au roi.*)

Sire, on m'a dit qu'un roi pouvait, par sa clémence,
Du malheureux coupable adoucir la sentence;
Ah! s'il en est ainsi, grand roi qui m'écoutez,
Sur nos malheurs sans fin, répandez vos bontés,
Mon père à vous parler a montré de la haine:
C'est l'effet de ses maux, n'en soyez point en peine,
Il respecte le roi; puis ce n'est point sur vous
Qu'il porta ses regards menaçants de courroux,
Car mon père est si bon! Je le sais, moi, sa fille.
Ah! si vous l'aviez vu, joyeux dans sa famille,
Quand ma mère existait, avec quels tendres soins,
Toujours il surveillait et comblait nos besoins,
Vous en eussiez souri; mais ne pourriez peut-être
En regardant ses traits ici le reconnaître,

Tant l'excès du malheur nous flétrit promptement.
Ah ! vous lui laisserez la vie et son enfant
Pour qu'au moins ce pauvre homme accablé de tristesse
Ait encore un soutien pour aider sa vieillesse.

(*Le roi paraît l'écouter.*)

Dites oui, n'est-ce pas; vous ne répondez rien,
Serait-ce, monseigneur, que je ne dis pas bien ;
Vous aurais-je offensé dans ceci, vraiment, sire,
Je ne sais comment, moi, vous parler et vous dire ;
Si nous étions Français, je vous dirais : mon roi,
Pitié pour mon vieux père, ah ! calmez mon effroi ;
Nous sommes vos enfants, et Dieu qui vous couronne
Vous dit de pardonner. Oh ! mon prince, pardonne !
Et puis dans la poussière embrassant vos genoux,
Je crierais : grâce !

CHARLES, *lui tendant la main.*

Allons, enfant, relevez-vous...

SARA.

Eh quoi ! vous souriez, et sur votre visage
M'apparaît la bonté, comme après un orage
Un rayon de soleil apparaît dans les cieux.
Oh ! pour moi c'est l'espoir qui se montre à mes yeux
Sur la face d'un roi ; votre bonté sublime
Voulant sauver nos jours vient d'en combler l'abime.
Oh ! ne dites pas non, soyez mon protecteur,
Laissez ce titre là se graver en mon cœur,
Laissez-nous dans l'exil aller par tous les mondes
Raconter vos bontés pour nos peines profondes ;
C'est un si doux plaisir auquel le cœur se plaît,

De répéter souvent le bien qu'on nous a fait;
Puis l'on vous bénira, puis moi dans ma prière
Je prierai Dieu pour vous en priant pour mon père.

LE ROI, *debout et relevant Sara.*

Assez, assez! des pleurs! Pourquoi donc à mon seuil
Cette sombre tristesse et ces habits de deuil?
De retour à la vie on m'apporte des larmes!
On pleure au pied du trône! et là des hommes d'arme
Comme aux jours du danger; quel est donc ce captif?

SARA.

Ce captif ô mon roi...

LAMORLIÈRE.

C'est un rebelle, un juif
Qu'on traîne à l'échafaud!

SARA.

Ne le croyez pas, sire,
Car cet homme vous trompe. Oh! que dire, que dire!
Non, ne le croyez pas, mon père est innocent,
(*Montrant Lamorlière.*)
Le coupable, c'est lui...

CHARLES, *à Lamorlière.*

Croirais-je cet enfant?
Du rang qui vous sépare, en comblant l'intervalle,
Nous voulons à chacun rendre justice égale...
Qu'a donc fait ce vieillard pour être criminel?

MONTAIGU.

Il a bravé du roi le décret solennel...

LAMORLIÈRE.

Sire, le grand prévôt l'attend pour le supplice...

SARA.

Une fille éplorée attend votre justice,
La vie ou le trépas, eh bien! s'il doit mourir,
Que le même tombeau puisse nous réunir...

CHARLES.

Ne soyez pas si prompts, grands, à lever la hache,
Ignorez-vous enfin que le sang ronge et tache
Les trônes d'où les rois lancent de tels arrêts,
Et que la Providence en rendant ses décrets
Plaça les rois en haut et leur mit la couronne
Ou l'auréole au front en signe qui pardonne.
C'est un pouvoir de Dieu qui s'attache à mon rang,
C'est l'espoir de mon peuple, et vous voulez du sang!
Vous voulez en couvrir les fleurs du diadême,
En arroser les lys et la majesté même;
Vous voulez que je lègue à mes futurs neveux
Un sceptre ensanglanté! C'est trop dire, je veux;
Je reprends mon pouvoir, qu'aujourd'hui la régence
Courbe son front pâli, Dieu me rend à la France!
Je veux en pardonnant gouverner sans bourreaux,
Et de mon pied royal briser les échafauds...

ISMAEL.

Vous avez ordonné, monseigneur, qu'on nous traite
Avec humanité; noble et sublime dette
Que l'on paie au malheur; le Dieu qui nous entend,
O roi, t'en tiendra compte au jour du jugement.
Eh bien! malgré ton ordre, ô prince magnanime,
Le poignard s'est levé pour frapper la victime,
Le gibet s'est dressé lorsque le débiteur

A renié sa dette. (*à Lamorlière*) Est-ce vrai, monseigneur?
Et lorsqu'un jour enfin je lui payai la mienne,
Un noble au fier blason me reniant la sienne
M'a jeté dans les fers!

CHARLES, *à Lamorlière.*

En sujet déloyal,
Auriez-vous méconnu notre pouvoir royal,
Comte?

LAMORLIÈRE.

On peut m'accuser, sire, et non me confondre,
Des preuves...

FLAMEL, *surgissant de derrière la foule.*

En voici! (*Il remet les tablettes au roi.*)

CHARLES *les ouvre; après les avoir parcourues, il les remet à Lamorlière.*)

Qu'avez-vous à répondre?
(*Après un silence.*)
Vous vous taisez? Vassal! le roi te brise au front
Ta couronne de comte; à ceux qui l'entendront
Que cela soit utile...

LAMORLIÈRE.

Ah!

UN SEIGNEUR, *au roi.*

Pardon!...

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Sire! sire!

CHARLES.

Jamais! silence tous! Messeigneurs, qu'est-ce à dire!...
On fléchit les genoux, on demande pardon
Pour un noble déchu, pour un comte félon.

S'humilier pour lui! ce fait là vous outrage,
Car cet homme, messieurs, a du sang au visage.
Il en a sur les mains, il coule autour de nous,
Implorer son pardon c'est s'en mettre aux genoux!
Quand le cri du malheur me rappelle à moi-même,
Qu'il me remet au front le royal diadême,
Vous ne voudriez pas, renouant mon linceul,
Protecteurs d'un forfait me remettre au cercueil.
Dieu me ramène ici pour punir l'homicide;
Qui tuerait ma raison deviendrait régicide,
Messieurs, entourez-moi!

(*Tous, excepté Lamorlière, se rangent autour du roi.*)

(*A Lamorlière.*) Toi, vassal révolté,
Toi coupable de crime envers l'humanité,
Envers ton prince et Dieu, remets-moi cette épée:

(*Le grand prévôt la prend.*)

Je vous déclare à tous sa noblesse usurpée.

(*A Ismael et à Sara.*)

Pour vous, fuyez tous deux, allez, je vous absous,
Partez... qui sait... plus tard... ma raison... hâtez-vous!
Car il se vengerait, fuyez sans plus attendre...

ISMAEL.

Ah! Charles bien aimé, bon roi qui sus descendre
De ton trône royal pour toucher nos douleurs,
Que le ciel sur tes jours répande ses faveurs...

SARA, *baisant les mains du roi.*

Qu'il vous laisse un enfant pour essuyer vos larmes...

LAMORLIÈRE.

Ah! malédiction!

CHARLES, *d'une voix forte.*

Place, mes hommes d'armes...

ISMAEL, *à Flamel.*

Toi, bon Flamel, Dieu seul peut te récompenser.

FLAMEL, *baisant Sara au front.*

Elle priera pour moi.

UN HOMME D'ARMES.

Gardes, laissez passer...

(*Ils sortent; Ismael s'appuie sur sa fille. Moment de silence*).

LE PEUPLE, *en dehors.*

Noël! Noël! Noël!

CHARLES, *avec joie.*

Ces cris, qu'est-ce? ô délice!

FLAMEL, *s'élançant vers une croisée.*

C'est le peuple, ô mon roi! qui bénit ta justice.
(*à part*) Sauvés! sauvés!

CHARLES, *essuyant une larme.*

Bon peuple!

LAMORLIÈRE.

Oh fureur, c'en est fait!

LE GRAND PREVOT, *au roi, en indiquant Lamorlière.*

Nous menons monseigneur?

LE PEUPLE, *en dehors.*

Noël!

CHARLES.

Au Châtelet!

FIN DU DRAME.

# LETTRES.

# LETTRES.

A M. SAVINIEN LAPOINTE.

Mon cher poète,

Parmi les hommes qu'on pourrait appeler les hommes de la nouvelle race, on vous a déjà distingué, vous, jeune poète, mûri non au beau soleil de l'aisance, mais aux pâles rayons qui tombent d'étage en étage au fond d'une boutique de cordonnier. Votre muse est la pauvre jeune fille qui vend des violettes au coin des carrefours ; votre Parnasse est la montagne Sainte-Geneviève, votre fleuve antique l'eau de la rue. Vous ne vous êtes pas moins élevé, de rêve en rêve, à toutes les harmonies placées par Dieu entre la terre aride et le nuage rose ; et vous avez chanté avec une grâce infinie, brisant votre cage de fer, l'enfant pauvre, joli et sérieux, accoudé au bord de la croisée aérienne de la *mansarde*, la fleur venue à la saillie du toit, —fleur sans terre, enfant sans pain,— l'oiseau qui paie, en notes délicieuses sur les brumes de Paris, le grain qu'il a dérobé aux champs de l'Egypte ; de toutes ces félicités, vous avez composé la vôtre, et vous l'avez célébrée en vers consolants, quand la nuit répand plus d'étoiles qu'on n'en peut compter.

Ainsi, mon cher Savinien Lapointe, votre inspiration poétique prend sa source dans votre immense affection pour vos frères en souffrances. Comme vous connaissez leurs malheurs, vous traduisez en vers profondément vrais leurs

douleurs et leurs espérances si souvent trompées, et vous les dites dans un langage qui n'a jamais rien de bas ni d'affecté ; votre parole est probe, droite et sympathique. Le travail du penseur, les calculs de l'observateur mélancolique, n'altèrent jamais en vous la voix harmonieusement causeuse du poète. Courage ! Du poète naîtra l'écrivain, de l'honnête homme, l'homme illustre. Vous êtes déjà à moitié chemin de la gloire.

Mille vœux et bon voyage !

LÉON GOZLAN.

Juillet 1841.

---

A M. SAVINIEN LAPOINTE.

Si vos vers, Monsieur, n'étaient que de beaux vers, j'en serais moins ému peut-être, mais ce sont de nobles vers. Je suis mieux que charmé, je suis touché. Je vous remercie du fond du cœur. Continuez, Monsieur, votre double fonction, votre tâche comme ouvrier, votre apostolat comme penseur. Vous parlez au peuple de près, d'autres lui parlent de haut, votre parole n'est pas la moins efficace ; vous êtes bien partagé, croyez-moi.

Courage donc, et patience, Monsieur, courage pour les grandes douleurs de la vie, et patience pour les petites. Et puis, quand vous avez laborieusement accompli votre ouvrage de chaque jour, endormez-vous avec sérénité, Dieu veille.

Je crois en Dieu, Monsieur, et je crois en l'humanité. Dieu met un but au bout de toutes les routes. Il ne s'agit que de marcher.

Suivez toujours les conseils mystérieux et graves de votre

conscience. Je l'ai dit quelque part, et je le pense plus que jamais : *Le poète a charge d'âmes.*

Dans la nuit profonde où sont encore tant d'esprits, les hommes comme vous parmi le peuple, sont les flambeaux qui éclairent le travail des autres. Tâchez d'augmenter sans cesse la quantité et la pureté de votre lumière.

Recevez, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués,

VICTOR HUGO.

Mars, 1841.

---

A M. SAVINIEN LAPOINTE.

Si vous publiez votre recueil, mon cher Lapointe, je souhaite que tous les morceaux qui doivent le composer aient le mérite de ceux que je connais. Pourtant, malgré ce qu'il y a de poésie, de bon sens et d'esprit dans vos compositions, préparez-vous à vous entendre reprocher quelques peintures trop crues, quelques expressions mal sonnantes. Mais quoi ! lorsque vous avez entrepris de dramatiser la satire de mœurs, et rendre en vers ce que jusque-là elle n'avait pas cru pouvoir exprimer, pauvre enfant de la rue, vous vous étiez déjà heurté bien des fois aux misères que vous deviez peindre. Est-il donc surprenant qu'un peu de fiel se mêle aux paroles que la douleur arrache à celui qui vide ce calice d'amertume ? Certes, ne s'en étonneront pas ceux qui ont subi les mêmes épreuves, ni ceux même qui savent compâtir aux maux qu'ils n'ont pas soufferts. Grâce au ciel, le nombre de ces derniers est plus grand qu'on ne le dit, dans ce siècle qui prend plaisir à se calomnier !

Malgré la position que le sort vous a faite, continuez donc de chanter, tout en maniant le tranchet. On a reproché aux ouvriers de se livrer à l'étude et aux lettres; c'est faute de réflexion, selon moi. Sans doute, on peut vouloir réprimer la manie d'écrire de plusieurs, à quelque condition qu'ils appartiennent, lorsqu'ils n'ont d'idée que celle qu'ils empruntent; mais aux intelligences originales, nées dans les rangs des travailleurs, appartient, je le crois, la mission d'éclairer, d'améliorer la classe la plus nombreuse. Les chants, les livres qui naissent au-dessus d'elle, n'y réussiront jamais aussi bien que la voix du simple prolétaire inspiré par l'amour de ses semblables.

Doué, comme vous l'êtes, de pensées généreuses, de courage et de sensibilité, ne vous écartez pas de la voie que vous avez choisie; vous en serez récompensé par l'utilité qui en résultera pour vos frères en souffrances et par le suffrage de tous les hommes de cœur.

Puisse donc votre recueil, mon cher Lapointe, avoir le succès qu'ont obtenu depuis longtemps plusieurs des morceaux qui vont y reparaître. Votre talent, déjà si remarquable, ne pourra que s'en accroître, et par de nouveaux efforts, il finira, je l'espère, pour l'honneur du prolétariat, par vous assigner une place élevée dans la littérature de notre époque.

Tout à vous,

BÉRANGER.

Passy, novembre 1843.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

—


Préface par M. Eugène Sue, § Ier . . . . . I
— — § II . . . . . XVII
Une Plainte . . . . . 1
Le Travail . . . . . 3
Le Bois . . . . . 23
Le Vieux Château . . . . . 29
Marguerite . . . . . 41
L'Infanticide . . . . . 47
Conseils . . . . . 61
Entresol et Grenier . . . . . 67
La Rue . . . . . 83
L'Ange du bon Conseil . . . . . 91
L'Émeute . . . . . 97
L'Araignée . . . . . 105
Mon Secrétaire . . . . . 111
Une Voix d'en bas . . . . . 117
L'Orage . . . . . 127
A M. Lherminier . . . . . 133
Je suis solliciteur . . . . . 143
Les Barrières . . . . . 149
Petite fille . . . . . 169
L'Abeille . . . . . 175
A Lyon . . . . . 181
Rêverie . . . . . 189

L'Heure du supplice..... 193
Mère ne sortez pas..... 207
Cherchons un port..... 211
Morale a ma fille..... 217
Deux prétendants..... 223
L'Éventaire..... 233
Lorsque vous marcherez..... 239
Le Saltimbanque..... 247
Le citoyen Taillefer..... 263
C'est lui !..... 271
De mon échoppe..... 283
L'Utopiste..... 299
Les Juifs sous Charles VI, drame..... 329
Lettres..... 449

---

## ERRATA.

Page 15, vers 15, *au lieu de* brise le feu, *lisez* le fer.
— 45, vers 13, *au lieu de* l'aurait-il, *lisez* l'avait-il.
— 56, vers 12, *au lieu de* et lui tendit, *lisez* il lui tendit.
— 94, vers 16, *au lieu de* à l'artisan, *lisez* pour.
— 147, vers 16, *au lieu de* et vivant dans la fange, *lisez* et vivant de la.
— 192, vers 17, *au lieu de* toi qui vois mes *lisez*, toi, vois nos.
— 196, vers 24, *au lieu de* qui frémit sous les yeux, *lisez* sous les feux
— 199, vers 5, *au lieu de* ajustant, *lisez* rajustant.
— 203, vers 2, *au lieu de* aux flancs du chapiteau, *lisez* aux fleurs.

Paris. — De l'imprimerie d'Adolphe Blondeau, rue Rameau, 7. (place Richelieu.)